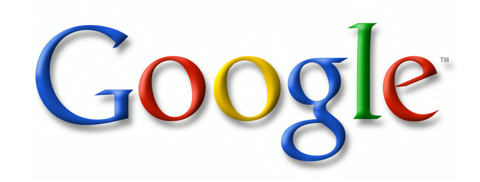





LELAND ·STANFORD ·JVNIOR·VNIVERSITY



COLLECTION

DE

CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

XVII

CONTES LIGURES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

Essai de Grammaire du dialecte Mentonnais.
Vocabulaire Français-Mentonnais.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie MARCHESSOU fils.

CONTES LIGURES

TRADITIONS DE LA RIVIÈRE

RECUEILLIS

ENTRE MENTON ET GÊNES

PAR

JAMES BRUYN ANDREWS

AVEC NOTES ET INDEX



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1892



PRÉFACE

Les contes suivants ont été recueillis de la bouche des gens du pays. J'ai pris toutes les précautions pour n'avoir que des récits traditionnels. J'aurai voulu faire imprimer, en même temps, les textes originaux dans leur dialecte, mais le travail aurait été long, pénible et, après tout, d'un intérêt très restreint. J'ai cherché dans les traductions surtout la fidélité, ce qui expliquera quelques imperfections de style et même de fond. Je n'ai voulu ni ajouter ni retrancher, craignant de modifier la signification, et de perdre le cachet populaire qui constitue une garantie d'origine. Sous ce dernier rapport, j'ai été plus scrupuleux même que ne le sont

parfois les conteurs, qui n'ont pas hésité à introduire une fée dans deux récits, quoiqu'il n'y en ait pas dans la superstition locale. Les contes mentionnés dans les notes sont plus ou moins analogues. L'index aidera à la comparaison.

Je me fais un plaisir de mentionner particulièrement ceux qui m'ont aidé dans le recueil : M. le professeur Gioan et M[lle] Eugénie Carenso à Menton, MM. Dalbouse à Roquebrune, Carabalona à Sospel, A. Frontero à la Mortola di Ventimiglia, et Neri, bibliothécaire de l'Université de Gênes.

Les livres suivants seront cités : *Basile* G.-B., Il Pentamerone, Napoli 1674. — *Bladé* J. F., Contes d'Armagnac, Paris 1867; Contes populaires de la Gascogne, Paris 1886. — *Campbell* J. F., Tales of the West Highlands, Edinburgh 1860. — *Carnoy* E., Contes Français, Paris 1885. — *Carnoy* E. H. et *Nicolaides* Jean, Traditions populaires de l'Asie Mineure, Paris 1889. — *Comparetti* D., Novelline popolari italiane, Torino 1875. — *Coronedi-Berti* Carolina, Novelline popolari bolognese, Bologna 1874. — *Cosquin* E., Contes populaires de Lorraine, Paris 1887. — *Folk Lore Review*,

Londres. — *Grimm* Jand W., Household Tales, London 1884. — *Hahn* J. G. von, Griechische und albanesische Mærchen, Leipzig 1864. — *Imbriani* V., XII Conti Pomiglianesi, Napoli 1876, et La Novellaja Fiorentina, Livorno 1877. — *Jones* H. H. and *Kropf* L. L., Folk Tales of the Magyars, London 1889. — *Kingscote* Miss G., Tales of the Sun, London 1890. — *Legrand* E., Recueil de contes populaires grecs, Paris 1881. — *Luzel* F. M., Contes populaires de la Basse-Bretagne, Paris 1887. — *Ortoli* J. B. F., Les Contes populaires de l'Isle de Corse, Paris 1883. — *Pedroso* Z. Consiglieri, Portuguese Folk-Tales, London, Folk Lore Society's publications. — *Perrault*, Popular tales edited by Andrew Lang, London 1888. — *Ralston* W. R. S., Russian Folk-Tales, London 1873. — *Sansovino*, Cento Novelle, Venetia 1603. — *Sebillot* P., Contes populaires de la Haute-Bretagne, Paris 1880; Littérature Orale de la Haute-Bretagne, Paris 1881; Contes des Provinces de France, Paris 1884. — *Steel* F. A. and *Temple* R. C., Wide Awake stories, Bombay 1884. — *Straparole*, Les facétieuses nuits, Paris 1882. — *Vinson* J.,

ne veux rien, vous donnerez le bon jour à ma tante. » Alors cet homme, étant arrivé là-bas dit : « Catherine vous envoie le bon jour », et la tante lui donna une amande pour elle. Le père retourné à la maison, appela Catherine et lui dit : « Ta tante m'a donné une amande, que je t'apporte. » La fille écrasa l'amande et il y avait dedans une paire de pantoufles d'or. Le dimanche, elle s'habilla de nouveau et se mit ces pantoufles et la robe de soie et s'en fut à la messe. Arrivée dans l'église, le fils du roi plaça des soldats à la porte pour se saisir de Catherine. Mais elle avait mis des sous dans sa poche et quand elle arriva et que les soldats allaient la saisir, elle prit une poignée de sous et les leur jeta dans les yeux. Puis elle s'enfuit, et en s'enfuyant elle perdit une pantoufle. Alors le fils du roi dit : « Je prendrai pour ma femme celle à qui cette pantoufle ira bien. » Et il alla dans toutes les rues essayer la pantoufle à toutes les filles. Elle était trop grande aux unes et trop étroite aux autres. Quand il arriva dans la maison de Catherine, il dit : « Avez-vous des filles? » Alors la mère répondit : « Oui, j'en ai deux ». Mais la pantoufle n'a pu aller à aucune des deux. Alors le fils du roi lui dit : « N'en avez-vous pas d'autre? » La mère lui répondit : « Oui, j'en ai encore une, mais elle est sale et je n'ose point vous la faire voir. » Le fils du roi

CONTES DE MENTON

2.

LE ROI D'ANGLETERRE

Il y avait une fois un mari et une femme, ils étaient pauvres et ils habitaient dans une campagne; ils eurent un enfant, mais personne pour être le parrain. Alors ils décidèrent d'aller dans la ville la plus proche, mais comme ils n'y connaissaient personne, ils ne purent le faire baptiser. Enfin, ils trouvèrent un vieillard sur la porte de l'église et ils lui dirent : « Brave homme, pourriez-vous me faire le plaisir de me servir de parrain pour cet enfant et nous ferons de l'église la marraine. » Ce vieux dit : « Bien volontiers. » Alors, on baptisa l'enfant; après ils sortirent et s'en furent dans une auberge pour manger. Puis le vieillard fit une lettre et dit au père d'élever l'enfant et de lui donner de l'éducation, et, lorsque il saurait lire de lui donner la lettre et de lui dire de venir le trouver. Après



I.

CATARINA

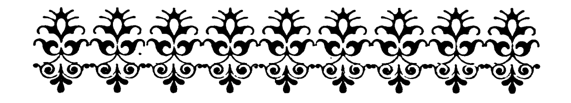
Il était un veuf, qui avait une fille. La fille avait pour marraine une sorcière, qui lui disait : « Persuades ton père qu'il m'épouse et tu seras heureuse. » Il arriva que le père épousa la marraine de Catherine. La fille, tant que la marraine n'eut pas d'enfants, fut toujours aimée d'elle; et puis il arriva que la marraine eut deux enfants. Alors elle envoya Catherine garder une chèvre et lui donna une livre et demie de chanvre à filer. La fille, tandis qu'elle était au bois pleurait tout le temps et la chèvre dit à Catherine : « Qu'as-tu, pour pleurer tout le temps? » Catherine lui répondit : « Ma mère m'a donné une livre et demie de chanvre à filer et je ne puis le faire. » La chèvre dit à Cathe-

rine : « Mène-moi dans l'herbe épaisse et mets le chanvre sur ma tête, tu verras que le chanvre sera aussitôt filé. » Quand la fille s'en retourna à la maison sa mère dit : « Tu as fini de filer le chanvre? » La fille répondit : « Oui, j'ai fini de filer. » Alors le lendemain au matin elle retourna dans le bois et sa mère lui donna de nouveau du chanvre à filer. Le soir elle retourna à la maison, et pendant qu'ils soupaient le père dit à la mère de tuer la chèvre. Alors Catherine se mit à pleurer et s'en fut à l'étable. La chèvre lui dit : « Qu'as-tu à pleurer tant; » et Catherine répondit : « Mon père veut te tuer. » Alors la chèvre dit à Catherine : « Tu ne mangeras point de ma chair et tu réuniras tous les os, et tu les mettras dans une corbeille, et quand tu voudras quelque chose tu n'auras qu'à aller trouver ces os et tu obtiendras ce que tu voudras ». Et la chèvre fut tuée. Son père, qui était un matelot et faisait des voyages au loin, dit à Catherine : « Que veux-tu que je t'apporte? » Elle répondit : « Je ne veux rien, donnez le bon jour à ma tante. » Le père, arrivé à Gênes, s'en fut chez sa tante et lui dit : « Catherine vous envoie le bon jour. » Alors la tante donna une noix à son neveu pour l'apporter à Catherine. Le père, retourné à la maison, appela Catherine et lui dit : « Ta tante m'a donné cette noix pour que je te l'apporte. » Alors Catherine

s'en alla dans sa chambre et elle brisa la noix et à l'intérieur il y avait une belle robe de soie. Le dimanche, sa mère habilla ses deux filles et dit : « Catherine, ne viens-tu pas à la messe? » Catherine répondit qu'elle n'allait pas à la messe. Mais Catherine s'en alla dans sa chambre et se mit la robe de soie et puis elle s'en fut auprès des os de la chèvre et leur dit : « Os, beaux os, faites-moi devenir la plus belle de ce monde. » Or donc, elle fut changée en une belle fille; elle alla à la messe, et quand elle arriva à l'église le fils du roi s'y trouvait. Il s'éprit tout de suite de cette belle fille. Elle alla s'asseoir à côté de ses sœurs. Elle se moucha et son mouchoir blanc tomba à terre. Sa sœur se baissa pour le prendre et Catherine lui dit : « Gardez-le. » La messe fut rapidement dite, et Catherine alla à la maison, se déshabilla et s'en fut auprès des os et elle leur dit : « Os, beaux os, faites-moi devenir ce que j'étais. » Le dimanche suivant, Catherine alla à la messe et le fils du roi mit des gardes à la porte pour pouvoir arrêter Catherine. Mais Catherine prit une poignée de son qu'elle leur jeta dans les yeux; alors ces soldats ne purent se saisir d'elle, ils se frottaient les yeux. Catherine de nouveau revenue à la maison se déshabilla. Son père partit une seconde fois en voyage et dit : « Catherine, qu'est-ce que je t'apporterai? » Catherine répondit : « Je

il fit, et le roi lui fit faire le navire. Dès que le navire fut fait, le roi le fit appeler et lui dit : « Le navire est fait et prêt à partir. » Il lui répond : « Attendez un instant que je vous fasse réponse. » Il va à l'écurie et il dit au cheval : « Tout est prêt et il faut partir; il faut que tu me dises ce qu'il faut mettre sur le navire. » Le cheval lui dit : « Dis-lui qu'il charge le premier pont du navire avec des noix, le second de blé, le troisième de quenouilles. » Ainsi il fit. On chargea le navire et le roi lui dit : « Demain matin il faut partir, et sur la plage il y aura tous mes matelots et tu en choisiras autant qu'il te fera plaisir. » Alors il s'en fut à l'écurie et le cheval lui dit : « Demain matin, avant de partir, le roi te dira, prends les hommes qu'il te plaît; et tu verras un vieillard à côté de toi et tu diras : je ne prends que celui-là seul pour me tenir compagnie. Cet homme, ce sera moi. » Ainsi il fit et le lendemain ils partirent. Ils naviguèrent trois mois. Ils virent un lumignon et ils s'approchèrent de terre et ils arrivèrent dans un port où on leur fit : « Quelle marchandise apportez-vous? » Ils répondirent : « Nous apportons des noix »; et de terre on leur répondit : « C'est une bonne marchandise pour nous. » Dans ce lieu, il n'y avait que des rats qui dirent : « De l'argent nous n'en avons point pour vous payer; quand vous aurez be-

soin de nous, vous n'aurez qu'à dire : Rats, beaux rats, venez tous à notre secours. » De là, ils partirent; ils marchèrent encore autant. Un soir, ils voient encore un lumignon, ils s'approchent de terre et on leur dit : « Que portez-vous? — Du blé. — Bonne marchandise pour nous. » En déchargeant, les fourmis leur dirent les mêmes paroles que les rats. De là, ils partirent et ils marchèrent encore autant. Un matin ils aperçurent une île et le vieillard dit au jeune homme : « Tu vois cette maison sur cette montagne, c'est là que se trouve la fille du roi. Il faut aller là-haut et tu frapperas à la porte et tu diras : Je suis venu sauver la fille du roi d'Angleterre et tu verras ce qu'on te dira. » Et il fit ainsi, il alla là-haut et il vit une grande dame qui lui dit : « Si vous voulez la fille du roi, il faut commencer par détruire cette montagne qui est ici devant ma maison, de ce soir à six heures à demain matin six heures ». Il alla là-haut et il appela tous les rats et le matin le travail était fait. Alors cette femme l'emmena dans une chambre qui était pleine de blé mélangé avec du riz et lui dit : « Demain matin à six heures il faut que tout cela soit séparé, le blé, d'une part, et le riz, de l'autre. » Il appela toutes les fourmis à son secours et le lendemain tout était séparé. Cette dame l'emmena alors dans un autre magasin qui était



3.

LA PEAU DE PUCE[1]

Il y avait une fois une fille de roi sur la tête de laquelle on n'avait jamais trouvé une puce. Le jour vint où la servante en trouva une qu'elle apporta au roi. Le roi la mit sur une chaise et tous les matins il lui donnait à manger. En grandissant il arriva qu'elle ne put rester plus longtemps sur la chaise et alors le roi en fit une plus grande pour elle; mais il arriva aussi qu'elle ne put rester sur la seconde chaise et il fallut la mettre dans une étable. Elle devint si grande que l'étable même ne pouvait plus la contenir, et alors elle fut mise à mort et le roi pendit sa peau à la fenêtre. Tous les jours il faisait crier dans les

1. Dans les contes analogues il s'agit généralement d'un pou.

rues que l'on vînt deviner quelle peau c'était. Un homme vint qui vendait des robes et qui dit à la servante : « Si vous me dites d'où vient cette peau je vous donne ma plus belle robe. » Mais elle ne voulut point. Il en vint un autre qui vendait des bijoux et qui dit à la servante : « Si vous me le dites, je vous donne mon plus beau bijou. » Mais elle refusa aussi. Alors il devina en disant : « Serait-ce la peau d'une puce? » Elle répondit : « Vous avez deviné. » Et le roi lui donna sa fille en mariage et ils firent grande fête.

Recueilli par J. B. Andrews.

Comparer : Bladé, C.G. III, 36; C d'A. 5; — Vinson, 16. — Grimm, II, p. 467. — Basile, I, 5.



4.

LES TROIS FILEUSES

Une femme avait une fille tellement gourmande qu'il lui arriva, à son souper, de manger six assiettées de soupe et d'en demander encore une. Sa mère lui dit : « Et sept déjà! » En ce moment un jeune homme passe qui dit à sa mère : « De quoi sept? » La mère de cette fille lui répondit : « Figurez-vous que j'ai une fille tellement laborieuse, qu'elle a déjà filé sept paquets de chanvre. » Ce jeune homme, voyant une fille si laborieuse s'empressa de la demander en mariage. Voilà, ce jeune homme avait le métier de matelot; il partit bientôt après pour aller en Angleterre : alors, il lui laissa une chambre pleine de chanvre à filer. Imaginez-vous la situation : cette fille, qui n'avait jamais rien fait, alla trouver sa mère en pleurant. Alors cette mère s'en fut trouver ses trois

tantes. Une d'elles s'appelait tante *Sessi,* l'autre tante *Persi,* et la dernière tante *Fumi.* Ces trois tantes étaient trois sorcières. Elles allèrent filer et quand le mari revint, tout le chanvre était filé. Alors son mari fut bien content et sa femme lui dit qu'il fallait inviter ses trois tantes à dîner; le mari dit oui. Quand ces tantes furent venues il fut tout étonné de les voir si laides : une avait de fort gros yeux, l'autre de grosses lèvres et l'autre de grandes dents. Alors cet homme dit à la première : « Comment se fait-il que vous ayez de si gros yeux? — C'est pour filer le fil fin. — Et vous, comment se fait-il que vous ayez de si grosses lèvres? — C'est pour mouiller le chanvre. — Et vous, comment se fait-il que vous possédiez de pareilles dents? — C'est pour mordre le nœud de fil ». Et ces femmes lui dirent : « Si ta femme continue à filer, elle deviendra plus laide encore que nous! » Et cet homme en fut tellement surpris qu'il ne donna plus de chanvre à filer à sa femme.

Conté par Mme Firpu.

Comparer : 23, 47. — Cosquin, 27. — Sébillot, I, 48, L. O. p. 73. — Webster, p. 56. — Grimm, 14, 55. — Basile, IV, 4. — Visentini, 22. — Pedroso, 19. — Jones, 18.



5.

LA FILLE AUX BRAS COUPÉS

Il y avait une fois un pêcheur qui avait trois enfants et qui était veuf. Il allait à la pêche et ne prenait jamais de poissons. Un jour, dans son désespoir, il se mit à blasphémer. En ce moment il vit venir un monsieur qui lui demande ce qu'il avait. Il répondit : « Beau monsieur, je me trouve dans la misère, j'ai trois enfants à nourrir, et je ne prends jamais de poissons. » Alors ce monsieur lui donna un sac d'argent et lui dit : « Il faut que tu me donnes ta fille. » Il fut tout étonné de la demande, car il était si pauvre. Cependant, de retour à la maison avec le sac d'argent, sur la demande de ses enfants qui voulaient savoir d'où venait cela, il dit qu'un monsieur le lui avait donné à la condition de lui donner sa fille la plus âgée en retour.

La fille répondit alors qu'il en fit ce qu'il voulait. Le lendemain, le monsieur alla prendre la fille et, comme elle avait fait le signe de la croix avec de l'eau bénite, il ne put la toucher et il dit au père de lui enlever l'eau bénite. Le lendemain, il revint et, comme la fille avait encore fait le signe de la croix avec de l'eau bénite qu'elle avait cachée à la maison, il dit au père de couper les bras à sa fille, autrement il lui redemanderait le sac d'argent. Ce père ne savait comment le dire à sa fille; enfin, un beau soir, il finit par tout lui dire. La fille répondit : « Il vaut mieux que vous me coupiez les bras, car nous n'avons plus l'argent, puisque, vous le savez, nous en avons payé toutes les dettes. » Alors cet homme fut obligé de couper les bras à sa fille et le lendemain matin ce monsieur vint et vit cette fille sans bras, il lui dit : « Maintenant je puis te prendre, car tu ne peux plus faire le signe de la sainte croix »; ainsi ils connurent que c'était le Diable. Alors il la prit et la mit sur ses épaules et il passa à travers les déserts. Notre Seigneur la lui faisait paraître toujours plus pesante tant et plus qu'il en fut réduit à l'abandonner en la jetant dans un ruisseau. Cette pauvre fille se trouvant perdue fit tout ce qu'elle put, se leva et se mit à marcher. Elle finit par trouver une grotte où elle se réfugia. Au moment où elle ne savait comment apai-

ser sa faim elle vit arriver un chien qui lui apportait tout ce que son maître lui donnait. Un jour, le roi qui donnait un grand dîner, vit ce chien qui n'avait plus que la peau et les os, et il demanda à ses domestiques s'ils ne lui donnaient rien à manger. Les domestiques lui dirent : « Oui, mais le chien sort toujours avec le morceau à la gueule. » Alors le maître suivit ce chien et il vit qu'il apportait ce qu'il avait reçu dans une grotte. Et il vit cette jeune fille qui était toute nue. « Que faites-vous ici, sortez. — Je ne puis sortir si vous ne me jetez votre manteau. » Alors le roi la mit sur son cheval et la conduisit avec lui dans son palais. La mère du roi, quand il la vit arriver dit à son fils : « Que m'as-tu amené ici. — De ce que je vous ai amené vous aurez soin. » Un jour le roi alla à la guerre et, avant de partir, il dit à sa mère : « Vous aurez soin de ma femme et de ce qu'elle fera. » Toutes les lettres que la mère du roi recevait étaient détournées et remplacées par d'autres et la belle-mère disait : « Vous voyez, votre mari vous dit de vous en aller. » Et elle répondait : « Je m'en irai. » Un jour elle se coucha et eut deux enfants, un fils et une fille. Le garçon avait une épée au front et la fille avait une étoile. Alors la mère écrivit qu'elle avait eu un chien et un chat. Le roi lui répondit qu'elle eut soin du chien et du chat. Alors la

belle-mère se décida à rendre sa belle-fille tellement malheureuse qu'il fallût qu'elle partit. La belle-fille dit : « Faites-moi une besace, passez-la moi au cou et mettez-y mes deux enfants. » Les deux enfants lui demandèrent à boire. Voyez dans quelle situation elle se trouvait étant sans bras. En ce moment un vieillard vint à passer et elle lui dit : « Bel homme donnez un peu à boire à ces enfants. — Donnez leur en vous-même. — Ne voyez-vous pas que je suis sans bras. — Arrangez-vous ! » Alors elle se baisse pour essayer de leur donner à boire et les enfants roulent dans la rivière : « Bel homme, prenez-les moi vite, l'eau les entraîne. — Tirez-vous d'affaire? » Elle se jeta dans la rivière et les bras lui revinrent. Il faut que ce vieillard fût Notre Seigneur! Elle se mit à marcher et elle trouva un palais avec des domestiques et avec tous les biens de Dieu. Elle s'y trouvait comme une reine. Un soir qu'il pleuvait on entendit frapper, le domestique va ouvrir la porte et voit un monsieur à cheval et il va le dire à sa maîtresse qui lui dit : « Faites-le entrer et ayez soin de son cheval. » Alors cette dame le fit mettre devant le feu. Ce monsieur était triste et la dame lui dit : « Qu'avez-vous? — J'avais une femme sans bras et ma mère la fait partir et je ne sais où la chercher. — Consolez-vous, vous la retrouverez. —

Vous avez deux beaux enfants et moi qui dois en avoir deux, je ne sais où ils sont. » Ces deux enfants lui montaient toujours dessus et disaient : « Relève la jambette de mon père le roi! — Que disent ces enfants? — Ces enfants attendent leur père et ils croient que vous l'êtes. » Cette dame fit préparer un bon souper et cet homme soupirait toujours. Alors elle lui dit : « Ne soupire plus, car je suis ta femme. — C'est impossible parce que ma femme était sans bras! » Alors elle lui fit voir l'anneau qu'il lui avait donné et qu'elle avait pendu au cou. Alors sa femme lui raconta toute son histoire. Ils retournèrent au pays et ils prirent la mère du roi et ils la brûlèrent.

Conté par Mme Firpu.

Comparer : 42, 58. — Cosquin, 35. — Sébillot, I, 15, II, 39. — Bladé, C. G. II, p. 126. — Grimm, 31. — Basile, III, 2. — Jones, 36. — Legrand, p. 244.





6.

TERRA-CAMINA

Il y avait un homme et une femme qui avaient déjà un grand nombre d'enfants et ils eurent une fille. Ils ne savaient plus par qui faire faire le baptême. Ils s'adressèrent à une fille qui ne le fit pas avec plaisir; pour aller faire le baptême elle roula en bas de l'escalier. « *T'en faiou et t'en refaiou* » [1], dit-elle à cette enfant; « il faut que tu me fasses rire autant que tu m'as fait pleurer. » Deux ou trois jours après la mère avait la lessive à faire; elle s'adresse à ses enfants : « Que quelqu'un m'aide! » La petite dit : « Si vous voulez, moi, j'en suis capable; je ferai ce que je pourrai, donnez-moi quelques objets à porter ou bien le savon. » Elle porta le savon. Tout le monde criait : « *A*

1. Je t'en fée, et je t'en refée, formule d'incantation.

terra camina[1] *!* » Deux jours après, sa mère la mit dehors pour qu'elle allât gagner son pain. Cette petite s'en alla frapper à la porte d'un hôtel. Elle était si petite qu'elle n'arrivait point au cordon de la sonnette. Monsieur vint et il ne vit personne. Il prend la lumière et regarde derrière la porte et il voit cette petite fille. Elle lui dit que sa mère l'avait mise dehors et s'il voulait lui donner quelque chose à manger. Tout ce qu'elle se mettait à faire, elle le savait; on lui donna donc à coudre et elle cousait à merveille. Dans le pays il y avait un roi qui avait trois enfants et qui ne savait à qui donner la couronne. Il ne savait quelle œuvre leur donner à accomplir et il leur ordonna de lui amener une charretée de fil; celui qui apporterait le plus beau aurait la couronne. Alors l'un s'en va d'un côté et les autres de l'autre. Le plus jeune des trois s'en vint dans l'hôtel où se trouvait la petite. Il demanda où il pourrait trouver quelque vieille pour lui faire filer le fil et la petite lui dit : « Si vous voulez, moi je vous le file ! » Ils achètent le chanvre et ils le montent dans une chambre. Elle avait défendu que personne vint pour voir. Elle prit le chanvre et le brûla; puis elle prit deux boîtes et une cuillerée de cette cendre :

1. *La terre marche,* devenu son sobriquet. Elle était si petite que la terre semblait marcher quand elle s'avançait.

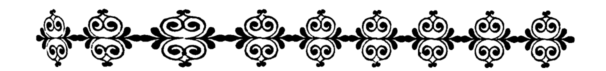
« *T'en faiou et t'en refaiou!* Que ce soit le plus beau fil du monde; » dit cette petite. Sa marraine lui avait donné ce don. Le matin le fils du roi va charger la charretée de fil. « Prends les deux boîtes et charge la charrette. » Plus on en enlevait, plus il y en avait. Il arrive et c'est le plus beau fil et voilà qu'il gagne la couronne; mais ses frères n'étaient point satisfaits. Voyant qu'ils n'étaient point satisfaits, le roi dit : « Allez me chercher la plus belle fille. » Le plus jeune partit et alla au même endroit où il avait trouvé le fil. Quand il est là il dit à la maîtresse du lieu : « Je ne sais où donner de la tête pour trouver la plus belle fille. » La petite lui répondit : « Vous pouvez m'y mener, moi. » Il fut un peu surpris. Il pensa un moment et ensuite il dit : « Oui, nous partons demain matin, tenez-vous prête; si je ne gagne la partie, au moins ils riront! » La petite voulut aller à cheval sur un gros coq. Ils marchent, ils marchent et ils passent une rivière; il y avait la marraine qui lavait. Cette dernière se mit tant à rire qu'elle dit : « *T'en faiou et t'en refaiou!* Sois la plus belle fille du monde. » En arrivant au palais, les autres deux filles se regardaient l'une l'autre et les deux autres frères aussi. Ils commencent par se mettre à table. Le père dit : « Je compte sur votre avis, regardez, je crois que la plus belle c'est celle-

ci. » Le plus âgé dit : « Non, la plus belle c'est la mienne. » Le second dit la même chose. Alors il fit appeler toutes les dames de la cour pour faire décider cette affaire. Les dames de la cour dirent : « La plus belle c'est le plus jeune qui l'a amenée. » Le plus jeune gagne la couronne. Après souper le bal commence. Celle-ci dit à son époux : « Tu vas rire ce soir. » Et elle se met des morceaux de toutes les choses qu'on mangeait dans la poche. Les deux autres la voient. Le bal commence et pendant qu'elle dansait, il lui sortait de la poche toutes sortes de belles choses, des oiseaux d'or et des diamants. Les autres deux se dirent : « Faisons comme elle, » et elles se mettent des morceaux de tout dans la poche et elles commencent à danser; mais il leur tombe de la poche une grosse marmelade, si sale que c'était vergogne. Il y eut une grande risée, et le mariage fait le fils du roi et Terra-camina ont eu plus d'enfants qu'un balayeur de rues n'a de poux sur la tête.

Recueilli par A. Gioan.

Comparer : Cosquin, II, p. 150. — Luzel, II, p. 134. — Visentini, 48. — Pedroso, 28.





7.

TRIBORD-AMURE

Or donc cela commence ainsi : Le roi avait une fille qui lui fut enlevée pendant la nuit. Il fit dire partout, par le crieur public, que celui qui la lui ramènerait aurait une grande fortune. Il y avait un capitaine de navire qui supposait qu'elle devait avoir été enlevée sur mer et qui voulait aller la chercher. Les matelots ne s'embarquaient point avec plaisir parce qu'ils avaient peur de risquer leur vie. Alors ce capitaine s'en va sur le port et il trouve un homme que l'on appelait *Tribord-amure,* qui était un fainéant et un bon-a-rien. Et voilà qu'ils partent ayant cet homme à bord comme matelot et ils marchent. Il lui avait dit : « Je ne te donnerai pas beaucoup d'argent, je vais chercher la fille du roi, si nous la trouvons je te donnerai une forte somme. » Ils naviguent

six mois peut-être et le capitaine, inquiet de ne rien trouver, voulut se débarrasser de Tribord-amure. Ils le firent descendre dans une chaloupe et l'abandonnèrent. Au moyen de grands efforts il finit par aller aborder à un îlot. En s'y promenant il vit une petite trappe et au-dessous un grand vide. Il se dit : « Mourir pour mourir, allons un peu voir ce qu'il y a ici dedans. » Il y trouva la fille du roi qui dit à celui-ci : « Comment avez-vous fait pour arriver jusqu'ici? J'ai fait de tout pour en sortir et je n'y suis point parvenue? » Il lui répondit : « Je suis allé à la pêche, je me suis perdu et à la belle étoile je me suis trouvé ici. — Vous avez peu de temps à rester parce que c'est un dragon qui m'a enlevée, fuyez! » Elle lui donna des lignes et lui dit : « Pendant trois heures du jour, le dragon qui m'a enlevée devient une moule. Il vous faut aller à la pêche des moules, il doit se trouver par là, allez! Faites attention, préparez-vous quelque chose pour taper parce que lorsque vous l'attraperez il deviendra une colombe. » En pêchant longtemps il finit par saisir la moule. Il se mit à frapper avec l'aviron; il fit du mal à la colombe, mais il ne parvint pas à la tuer. Cette bête s'enfuit, souleva la trappe et se réfugia auprès de la fille du roi en lui disant qu'elle l'avait trahit : « Ici, dans ma maison quelqu'un est venu, je le sens à l'odeur! » Au

moment où il disait cela, on soulève encore la trappe en haut; le jeune homme descend et voit que le dragon était malade et il finit de l'assommer; puis il dit à la fille du roi : « Ce n'est pas le tout, il faut que je te conduise à ton père; allons à la garde de Dieu, je ne sais si nous pourrons y arriver parce que j'ai un bien petit bateau. » Ils partent et font du chemin; le temps n'était guère favorable. Ils finirent par découvrir un navire, mais bien loin. Il s'enleva la chemise et la mit au bout d'un bâton. La fille du roi lui fit présent d'un anneau, une alliance avec un diamant qu'elle avait. Il se trouve que ce bateau était le même qui avait abandonné Tribord-amure, avec le même capitaine. Et voilà que le capitaine reconnaît Tribord-amure et il les fait monter à bord avec beaucoup de bonnes manières. Ils étaient déjà bien près du pays où ils devaient aborder. On fit boire ce pauvre diable et on le fit enivrer. Ce capitaine alors dit à la fille du roi : « Il faut que vous me fassiez le plaisir de dire à votre père que c'est moi qui vous ai sauvée et non pas cet ivrogne. » La fille du roi dit qu'elle ne pouvait dire ni oui ni non. En entendant cela le capitaine fut fâché et trouva le moyen d'avoir quelque chose à reprocher à Tribord-amure. Il le fit mettre de nouveau dans le petit bateau pour le perdre; puis,

dans une maison où il y a une vieille dame et je lui ai donné le *consumatou* [1]; maintenant, s'ils ne prennent de l'eau bénite, elle ne peut revenir à la santé..... » Cette petite écoutait tout ce qu'elle entendait dire. Alors, le chef dit : « Ceux qui entendent ne doivent rien dire, sinon rien ne réussira! ». Quand ils eûrent tous parlé, ces *coussé* [2] dansèrent une grande farandole et disparurent. Ils laissèrent cette petite fille dans le palais. Elle vit une petite lueur dans une chambre, elle alla vers la lumière et elle vit une nourrice qui berçait un enfant qui était le fils d'un grand seigneur à qui le palais appartenait. Cette petite fille s'approcha du berceau, et soupira. La nourrice aperçut cette créature et s'effraya. Alors vite elle appela le monsieur, parce que dans la maison il y avait une personne qui était venue elle ne savait d'où. Ce monsieur dit à la petite : « Qui est-tu? » Elle se mit à pleurer et lui dit : « Je suis de ce pays là et la nièce d'une tante qui a un pot de terre à qui elle dit :

Vira, vira, pignatan
Pouartamé d'ouna é bellé san !

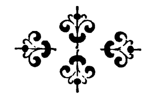
J'ai fais comme ma tante et je suis venue ici. » Alors ce monsieur voulait la faire conduire

1. Consomptif.
2. Êtres surnaturels, en général.

ce qu'il avait fait. Le roi dit : « Faites attention à ce que vous dites parce que je vous fais couper la tête. » Tribord-amure tire l'alliance de sa poche et le mouchoir de la fille du roi. Alors la fille du roi dit : « Oui, ce que dit cet homme est vrai, c'est lui qui m'a sauvée ! » On prit le capitaine et on le fit brûler dans un baril de goudron et Tribord-amure devint l'époux de la fille du roi.

Conté par Mme Veuve Lavigna.

Comparer : Sébillot, III, 4.





8.

LA FILLE DU DIABLE

Il y avait une famille riche qui n'avait qu'un enfant. Ce garçon était très timide et ne sortait jamais qu'avec sa mère. Cela ennuyait sa mère qui voyait son fils si timide. Un jour elle lui dit : « Prends de l'argent et va t'amuser comme les autres. » Elle voulait le dégourdir. Il prit tant de passion pour le jeu qu'il finit par perdre toute la fortune de son père et de sa mère. Quand il l'eut perdue il n'osa plus retourner à la maison de peur de reproches. Il s'en fut errer dans la campagne et il pleurait. Dans le temps qu'il était là à pleurer, un vieillard se présente à lui et lui dit : « Qu'as-tu? — J'ai perdu toute la fortune de mon père et de ma mère et je n'ose plus aller à la maison. » Le vieillard lui dit : « Si tu me promets de venir me trouver sur la montagne où j'habite, je te pro-

mets de te faire recouvrer la fortune que tu as perdue et dix fois davantage! » Il dit que oui. — « Prends cet argent et va jouer où tu as perdu; je serai là et tu verras que tu gagneras toujours. » Quand il eut gagné ce qu'il avait perdu et davantage, alors, il retourna à la maison. Il était content; mais il s'agissait, pour le lendemain, d'aller trouver ce vieillard sur sa montagne, et il n'était pas tranquille. Le lendemain, il se met en route et il marche tout le jour vers la montagne et, quand il fut nuit, il voit un lumignon dans une cabane. Il s'approche, frappe à la porte, et on lui dit : « Entrez! » Il entre et il trouve des colombes qui lui disent : « Que demandez-vous? — Je demande si vous ne sauriez m'indiquer où se trouve la plus haute montagne? — Non, nous, nous ne sortons point d'ici; mais nos sœurs vont venir; elles vont assez loin chercher de quoi manger, peut-être qu'elles pourront vous l'indiquer, si vous voulez attendre. » Les colombes arrivent et les autres leur disent : « Ici est un jeune homme qui voudrait savoir où se trouve la plus haute montagne! — Du pied de la plus haute montagne, nous en venons. C'est trop loin pour y retourner maintenant; mais, demain matin, nous nous mettrons en route, si vous voulez attendre? » Le lendemain elles le conduisent au pied de la plus

haute montagne. « Voici la plus haute montagne; c'est à vous maintenant à vous tirer d'affaire, adieu! » Il a monté, il a monté et puis il a trouvé le vieillard qui arrivait à sa rencontre et qui l'a conduit chez lui dans une vieille masure. Lorsqu'il est arrivé, il était déjà nuit et le vieillard fit venir ses trois filles pour qu'elles fissent le souper. Après souper, il lui dit : « Demain matin, à la pointe du jour, tu te lèveras et tu iras dans cette bruyère là-bas, tu couperas tous les arbres, tu laboureras, tu sèmeras le blé qui est dans l'étable, tu attendras qu'il ait poussé, qu'il ait produit, tu couperas le blé, tu feras la farine et tu porteras le pain cuit : voilà ton premier travail. » Il va se coucher et, pendant la nuit, il pensait : « Comment pourrais-je faire pour me tirer d'affaire? Celui-là te tue si tu ne fais ce qu'il t'a dit. » Au moment où il était ainsi il entendit ouvrir la porte de la chambre et dire : « Ne t'épouvante pas, va, je suis la fille du vieux. Je viens t'apporter une boîte avec une poudre. Avec une prise de cette poudre tu pourras faire le travail que mon père t'a donné; sinon, si tu ne le fais, il te coupera la tête et tu ne sortiras plus d'ici! Tu prendras une prise de la poudre et tu diras : « Par ordre de ma boîte « que les pins soient coupés, que la terre soit « labourée, le grain semé, mûr, coupé, la farine « faite, le pain cuit pour être porté à la mai-

« son. » Il arrive avec le pain et le vieillard lui dit : « Es-tu sorcier? — Dieu m'en garde! » Ils soupèrent et, après souper, il lui donne une autre tâche : « Demain matin, de bonne heure, tu descendras à l'étable; en bas il y a trois chevaux, tu mettras la selle de velours sur le cheval noir, tu monteras dessus et tu iras le promener dans la campagne. » Il se coucha comme d'habitude et, à minuit, il vit de nouveau la fille cadette du vieillard : « Tu te rappelleras que le cheval noir c'est mon père; tu saisiras la selle de velours et tu la selleras avec soin, la bride et tout ce qu'il faut, tu prendras un bâton, et *coups sur l'âme* [1]. Quand il sera bien fatigué, tu retourneras et tu l'attacheras dans l'étable, tu mettras la selle où elle était et tu viendras souper. » Il fit ce que lui avait dit la fille du vieux et, après qu'il fut monté pour souper, le vieillard lui dit alors : « Es-tu sorcier, toi! — Dieu m'en garde! » Ils soupèrent et, après souper, il lui donne une autre tâche : « Tu sais que, lorsque je suis venu de ton pays, j'ai passé un lac, j'y ai perdu un diamant que j'avais au doigt; il faut que tu ailles me le chercher. Ce sera la dernière tâche que je te donne, parce que je vois que je ne puis rien gagner avec toi. Je te donnerai une de mes filles en mariage, si tu fais ce que je t'ai dit. »

1. Locution mentonnaise.

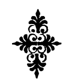
Ils soupent de nouveau et à minuit la fille va encore le conseiller et elle lui dit : « Demain matin, à la pointe du jour, tu iras dans cette chambre qui est ici derrière, tu trouveras une terrine et un sabre; nous partirons tous les deux et nous irons chercher le diamant. » Le lendemain matin ils se mirent en chemin pour aller chercher le diamant. Quand ils furent au bord du lac, elle lui dit : « Il faut que tu aies un grand courage, celui de me couper en morceaux dans la terrine; et, quand je serai dans la terrine, tu la prendras et la jetteras dans le lac; tu feras attention en me jetant dans le lac de ne point laisser tomber de mon sang à terre, sinon je ne pourrais plus ressusciter. » Il la coupa en morceaux, la jeta dans le lac et il attendit sa résurrection. En la jetant dans le lac il s'aperçut qu'une goutte de sang de la grosseur d'une tête d'épingle était tombée à terre. Il attendit tout le jour jusqu'au soir, il ne la voyait point revenir et il avait décidé de s'enfuir. Au moment qu'il s'enfuyait il entendit crier : « Attends, attends car je suis ici! » Alors il alla à sa rencontre et elle lui porta le diamant. Elle lui dit : « Vois, tu as versé une goutte de sang, c'est pour cela que je n'ai pu ressusciter de suite; vois, il me manque le bout du petit doigt; suffit, nous l'avons trouvé, retournons-nous en vite à la maison. Il porta le dia-

mant au vieillard, puis ils furent souper. Le vieillard lui répéta : « Es-tu sorcier? — Dieu m'en garde! » Ils soupèrent. Après souper, le vieux lui dit : « Demain, je vais te marier avec une de mes filles; je te banderai les yeux, et je les ferai mettre en rang et, pendant trois fois, il faut que tu choisisses la même, alors elle sera ta femme. » Ils allèrent se coucher et à minuit la fille vint l'avertir : « Prends garde de ne point te tromper; d'abord tu toucheras la main et tu t'apercevras par le petit doigt auquel il manque un morceau à qui tu devras t'adresser et tu ne pourras pas te tromper. » Le lendemain il fit mettre les filles en rang, il lui banda les yeux et il lui dit : « Choisis entre les trois celle que tu voudras. » Alors il toucha la main à toutes les trois et pendant trois fois il devina celle qu'il voulait. Le vieillard lui débanda les yeux et leur dit : « Maintenant je vais vous marier. » Il alla dans la forêt, il y avait un ermite et il alla les marier dans l'ermitage. Retournés à la maison ils firent le repas de noces et ils allèrent se coucher. Pendant la nuit la fille dit à son mari : « Sais-tu de quoi il retourne, prends tous les livres de mon père; descendons à l'étable; selle un cheval pour moi et un cheval pour toi et fuyons dans ton pays; sans cela mon père finira par te tuer. » Le matin ils firent ce qu'elle avait dit; ils prirent les li-

un pigeon et elle le met en petits morceaux. Après, elle prend un petit plat, elle y met le pigeon et elle le jette dans la terrine, et elle porte la terrine au bout de la table. Après un quart d'heure, le pigeon sort de la terrine avec l'anneau pendu au bec et l'apporte à l'épousée. Tout le monde frappa des mains et l'époux a reconnu sa première femme en se rappelant qu'il l'avait coupée en morceaux. Alors l'époux a laissé l'épousée et il prit sa première femme. Les parents de l'autre l'attaquèrent devant le tribunal qui condamna l'époux à s'en aller avec sa première femme.

Conté par Fleury Carensò.

Comparez : 34. — Cosquin 9, 32. — Sébillot, I, 31. — Luzel, II, p. 57-354. — Webster, p. 120. — Carnoy, C. F. p. 233. — Grimm, 51, 56, 113. — Basile, II, 7, III, 9. — Imbriani, N. F. 29, C. P. p. 145. — Pedroso, 4. — Hahn, 54. — Jones, 7, 33. — Ralston, 19, 20.



9.

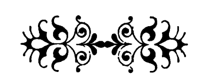
LE DIABLE JOUÉ PAR SA FEMME

Un homme et une femme avaient une fille qu'ils voulaient marier; ils avaient chargé quelqu'un de leur amener un homme bien fait et riche : ils croyaient que le bonheur se trouvait dans la richesse et la beauté. Enfin, un homme se présente qui, à première vue, leur convient, mais il ne convenait pas trop à la fille, qui avait en tête un autre jeune homme qui n'était ni aussi beau ni aussi riche. Avec le consentement du père et de la mère, ce seigneur se met à faire la cour, et par là voyant que cela n'allait pas trop vite, un soir qu'il faisait mauvais temps, il l'enlève, il la porte dans une grotte profonde et obscure. Dans cette grotte, tout au fond, il y avait une rangée de grosses marmites et de grands chaudrons qui bouillaient sur le feu et il lui dit : « Voici ta tâche, tu auras à en-

tretenir le feu tout le jour et toute la nuit. Voici ton anneau que je te donne; je suis obligé de sortir tous les matins jusqu'au soir. Prends-toi garde de regarder à l'intérieur des chaudrons, parce que je verrais et je devinerais si tu l'as fais; et, si tu le fais, je t'assomme! » Et il s'en va. Quand il fut dehors, elle eut l'envie de regarder dans les marmites; mais elle ne savait comment faire entre la crainte du mari et l'envie d'y regarder, quand elle entend une voix : « Marguerite! Marguerite. » — Elle va auprès de la bassine d'où la voix sortait et elle y voit son grand-père, coupé en morceaux, qui bouillait. Celui-ci lui dit : « Malheureuse, que fais-tu ici à l'enfer? Tu es dans les mains du Diable! Regarde dans toutes les marmites et tu trouveras beaucoup de personnes de connaissance. Fuis d'ici parce que si tu ne t'enfuis il te mettra dans une bassine. — Comment puis-je faire? — Écoute, derrière la porte il y a un essuie-mains qui a la vertu d'effacer toutes les taches qui pourraient tomber sur les mains et paraître sur l'anneau; si tu t'en frottes les mains, le Diable ne pourra jamais s'apercevoir de rien. Donne-nous à tous qui sommes dans les marmites et les bassines un peu de calme, pour aujourd'hui au moins! et puis, quand tu auras rallumé les feux, tu feras ce que je t'ai dit et ce que je vais te dire pour t'enfuir..... »

à dix heures sonnées. La jeune fille entra dans le fort et déclara au roi et à sa fille qu'ils allaient mourir, mais qu'elle était venue pour les sauver. Elle caressa la poule en lui disant : « Nuit devant moi et jour derrière moi afin que personne ne puisse nous voir. » Elle put partir ainsi avec le roi et sa fille et sortir du fort sans être vus. Les soldats cherchèrent partout le roi et sa fille et ne purent jamais les retrouver.

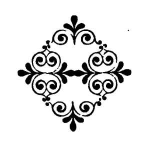
Conté par Annanetta Borfiga.



étonnés d'y trouver Marguerite les jambes et les bras cassés. Ils firent appeler le médecin et le curé. Tous les soins voulus lui sont donnés; mais elle en eut pour longtemps à se tirer d'affaire après avoir employé plus d'un baril d'eau bénite. Elle a fini par se faire religieuse.

Conté par Mme Veuve Lavigna.

Comparer : Campbell, 41. — Grimm, 46. — Visentini, 39. — Hahn, 19.





10.

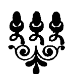
LA FEMME EMPLUMÉE

Il y avait un homme qui avait douze enfants; il arriva que pour le treizième il n'osa plus aller chercher un parrain et une marraine; alors sa femme lui dit : « Vas-y pendant la nuit, de manière que personne ne te connaisse. » Il trouva un homme âgé tout déchiré qui l'appela par son nom et lui demanda ce qu'il avait pour être si triste. Alors il lui dit qu'il avait treize enfants et qu'il n'avait pas grand chose à leur donner à manger et qu'il était triste pour cela et parce qu'il cherchait un parrain et une marraine. Alors ce vielllard lui dit qu'il était un des mieux partagés du monde puisqu'il avait douze enfants, et il lui a dit qu'il y avait de grands seigneurs riches qui auraient payé des

avaient été auparavant. Ils remercièrent la chatte de les avoir tous sauvés, et chacun retrouva la maison paternelle.

Conté par Annanetta Borfiga.

Comparer : 20. — Grimm, 15. — Pedroso, 14. — Hahn, 95. — Jones, 29. — Ralston, 22.





18.

LE MIROIR

Il y avait une fois un roi et une reine qui avaient une fille qui s'appelait Blanche. Elle était la plus belle du pays. La reine vint à mourir, le roi se remaria, et la reine, qui était très belle, avait un miroir magique qui répondait quand on lui parlait. Un jour, elle s'avisa de demander au miroir qui était la plus belle, et le miroir répondit : « C'est n'est pas vous, la princesse Blanche est mille fois plus belle ! » Alors elle se décida à faire mourir la princesse Blanche. Un jour que le roi était sorti, la reine ordonna à son domestique de faire disparaître Blanche, de la conduire dans le bois, de la mettre à mort et de lui apporter son foie. Quand la princesse s'aperçut que le domestique se préparait à la mettre à mort, elle le pria tant de n'en rien faire, disant qu'elle ne rentrerait

jamais à la maison, qu'il en eut pitié et l'abandonna. Il tua un lapin et en apporta le foie à la reine. La reine, toute contente, reçut le foie qu'elle donna au chien. On dit au roi le soir que la princesse avait disparu. La princesse abandonnée marcha longtemps et finit par apercevoir une lumière. En s'approchant, elle se trouva en face d'un grand château. Elle y entra et vit dans une salle une table mise avec sept couverts et garnie; elle s'assit et mangea. Étant fatiguée elle trouva une chambre avec sept lits, elle se coucha et s'endormit. Ce château était habité par sept géants. Le soir, en rentrant, un des sept géants dit : « Quelqu'un a mangé dans mon assiette car elle est sale. » Puis, en se couchant, il trouva son lit occupé; mais, aussi étonné que ses compagnons, il n'osa pas la déranger, et lorsqu'elle s'éveilla, toute effrayée de se trouver avec ces sept géants, ceux-ci lui dirent de ne point s'effrayer, de leur raconter ce qui lui était arrivé. Alors ils l'engagèrent à rester avec eux dans le château pour faire le nécessaire, car ils partaient le matin et ne retournaient que le soir. Cette pauvre fille accepta et resta avec eux au château. Un jour la reine, croyant Blanche morte, demanda au miroir qui était la plus belle, le miroir répondit : « Ce n'est pas vous, la princesse Blanche, qui est derrière les sept montagnes avec les sept géants,

est plus belle que vous! » La reine, se voyant trompée, se déguisa en marchande de corsets et se présenta au château. Blanche, qui était toute seule, entendant frapper à la porte, alla ouvrir; la reine lui offrit un corset qu'elle mit elle-même; mais, pour le crocheter, il fallut l'aide de la reine qui serra Blanche tellement fort qu'elle tomba comme morte. Le soir, quand les sept géants retournèrent, Blanche était par terre, inanimée; les géants la visitèrent, décrochetèrent le corset, et Blanche revint à la vie. Ils lui défendirent d'ouvrir dorénavant. La reine, de retour, demanda au miroir qui était la plus belle, et le miroir lui fit la même réponse. Elle se décida alors à se déguiser en marchande de pommes pour aller en vendre au château; mais, avant de partir, elle en coupa une et en empoisonna la moitié pour l'offrir à Blanche. Arrivée au château, elle frappa à la porte; mais Blanche se garda bien d'ouvrir; la reine lui cria de n'ouvrir que la fenêtre pour voir les belles pommes qu'elle vendait. La reine prit la pomme coupée et en donna la moitié à Blanche qui la mangea. A peine l'eut-elle portée à sa bouche qu'elle tomba comme morte et la reine se sauva toute contente. A leur retour, les géants trouvèrent la fenêtre ouverte et Blanche inanimée. Ils employèrent tous les moyens pour faire revenir Blanche, mais rien n'y fit. Ils déci-

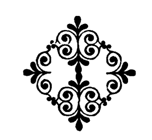
dèrent alors de faire pour elle une bière en verre, pour pouvoir la voir tous les jours, au lieu de l'ensevelir, car elle était trop belle, et de la déposer au milieu de la grande salle du château. Un jour, un prince invita tous les rois, princes, reines, princesses et les sept géants aussi à des noces superbes. Les sept géants du grand château ne voulurent point cependant laisser Blanche toute seule et se décidèrent à placer des morceaux de bois sous la bière pour l'emporter avec eux. Comme le chemin était mauvais, en passant sur un rocher, ils tombèrent, la bière se brisa, et Blanche frappant de la bouche du cœur [1] par terre, rendit la moitié de la pomme empoisonnée et revint à elle. Elle raconta tout aux géants qui dirent alors que ce devait être la reine qui cherchait à la faire mourir. Cependant, ils arrivèrent aux noces quand tous les invités avaient pris place. La belle reine était aux côtés du prince; en voyant les sept géants et Blanche, qu'elle croyait morte, au milieu d'eux, elle tomba évanouie. Alors les géants racontèrent ce qui leur était arrivé et l'on décida de faire mourir la reine. On mit à la reine des pantoufles en fer rougies au feu pour la faire sauter et mourir en dansant. Le

1. Locution du pays indiquant la partie inférieure du cœur.

prince demanda au roi la main de Blanche avec le consentement des sept géants qui lui avaient tant de fois sauvé la vie.

Conté par Carolina Chiquette.

Comparer : 19, 58. — Sébillot, I, 21. — Grimm, 53. — Visentini, 28. — Pedroso, 1. — Hahn, 103. — Jones, 35. — Carnoy et Nicolaides, 5.





19.

LES ONZE CYGNES

Il y avait une fois un roi et une reine qui avaient douze enfants dont onze princes et une princesse. La reine mourut et le roi se remaria quoiqu'il aimât beaucoup ses enfants. Cependant la nouvelle reine, qui était jalouse, chercha à faire disparaître tous les enfants et fit, un jour, venir une sorcière, lui disant que si elle trouvait moyen de la débarrasser d'eux elle lui donnerait tout ce qu'elle voudrait. La sorcière répondit qu'elle pouvait les changer tous en bêtes. La reine fit entrer la sorcière dans une chambre où elle resta seule; puis, elle fit venir les onze princes et la sorcière les ensorcela tous et les transforma en cygnes ayant la couronne sur la tête. Quant à la princesse, elle ne put rien lui faire, parce qu'elle avait sur

elle une chaîne en or bénite. La sorcière ouvrit la fenêtre et fit envoler les onze cygnes et emmena la princesse avec elle pour la laisser toute seule dans le bois le plus éloigné. Le lendemain, la reine vint dire au roi que ses enfants avaient disparu. Le roi fit faire toutes les recherches voulues, mais ne put retrouver personne. La princesse, abandonnée dans le bois, pleurait et finit par apercevoir une femme qui lui dit de ne pas pleurer et d'aller rejoindre ses frères : « Vois ce grand lac où nagent onze cygnes; voilà tes frères! Toi seule pourra les désensorceler. Il y a autour du lac des feuilles piquantes; tu feras une couverture avec ses feuilles, mais sans parler, pour les en recouvrir. » En disant cela la sorcière disparut et la princesse commença son travail. Lorsque les onze cygnes aperçurent leur sœur ils vinrent auprès d'elle pour se faire caresser. La nuit arriva et les cygnes couvrirent leur sœur de leurs ailes. Un jour que la princesse était seule avec un de ses frères, les dix autres étaient allés chercher de la nourriture, un jeune prince survint à cheval. En voyant cette jeune fille si belle il descendit de cheval et alla lui parler; mais comme il ne put obtenir aucune réponse, il se décida à l'emmener avec lui dans son château. Son frère ne la perdit pas de vue afin de pouvoir en rendre compte à ses frères. La princesse laissa sa fenê-

tre ouverte afin que les cygnes pussent lui apporter des feuilles pour finir la couverture; mais les domestiques du prince s'apercevant qu'elle recevait des bêtes pendant la nuit, et qu'elle était muette la crurent une sorcière. Ils décidèrent le prince à la faire brûler vivante. On alluma un grand feu; on plaça la jeune princesse dessus, mais les onze frères se jetèrent sur le feu, l'éteignirent et sauvèrent leur sœur. Ils prirent la couverture pour s'en recouvrir; mais il se trouva qu'il y manquait un morceau. Ils redevinrent tous princes comme ils étaient auparavant; mais un de ses frères, qui se trouvait du côté où il manquait un morceau à la couverture, conserva, à la place du bras, l'aile qu'il avait auparavant. Le roi, son père, en apprenant la nouvelle, ordonna que sa femme fut brûlée vivante sur la place publique et le prince, après avoir reconnu son erreur, épousa la jeune princesse qui avait recouvré la parole.

Conté par Marietta Luca.

Comparer : 18, 62. — Grimm, 9, 25, 49. — Hahn, 96.





20.

GRAND COMME UNE BOUTEILLE

Il y avait une fois un cordonnier qui avait sept enfants. Le plus jeune était seulement grand comme une bouteille, mais il remarquait tout avec plus d'attention que les autres. Un soir, il entendit que son père disait à sa femme qu'ils ne pouvaient plus vivre dans cette situation, qu'il fallait ou laisser les enfants mourir de faim ou les tuer. Il attendit que son père et sa mère allassent se coucher; puis, il éveilla ses frères et leur dit : « Habillez-vous et suivez-moi. » Arrivant au village habité par le roi, il lut dans les affiches attachées aux murs qu'il y avait un grand géant habitant les forêts que personne ne pouvait plus traverser car il mangeait tout le monde, et que celui qui apporterait la tête de ce géant recevrait la moitié de son royaume.

Le Grand comme une bouteille dit à ses frères : « Venez avec moi, nous allons tuer le géant. » En arrivant au milieu de la forêt ils trouvèrent une petite maison, ils entrèrent et y virent une femme occupée à faire la cuisine. Le plus jeune lui demanda s'ils pouvaient y coucher et la femme répondit qu'oui. Elle leur donna à manger et les fit coucher. Le soir, le géant arriva et dit : « J'ai fait mauvaise journée. — Et moi je l'ai faite bonne », dit la femme, « il y a dans la chambre sept enfants qui dorment. » Il alla les voir et trouva qu'ils étaient encore trop maigres et qu'il fallait les engraisser. Cependant le plus jeune ne dormait pas. Lorsque le géant et sa femme furent au lit et endormis, il sauta du lit et alla saisir la barbe du géant et la lier au pied du lit, afin qu'il ne pût plus se lever. Le géant, croyant que c'était sa femme, la prit et la jeta hors du lit. Elle tomba à terre et se tua. Les sept frères partirent et se présentèrent au roi. Le plus jeune lui demanda un sabre pour couper la tête du géant. Le roi se mit à rire, mais lui donna le sabre. Arrivé à l'habitation du géant, le Grand comme une bouteille entra dans la chambre et d'un coup de sabre lui coupa la tête, puis l'apporta au roi qui, tenant parole, lui donna la moitié de son royaume. Les sept frères retournèrent à la maison pour chercher leur père et leur mère et

partager leurs richesses avec eux. Ils vécurent ensemble et devinrent de grands seigneurs de pauvres qu'ils étaient auparavant.

Conté par Luigi Lorenzi.

Comparer : 17. — Perrault, Le Petit Poucet.





21.

LE DIAMANT

Variante I.

Du temps de *Babi-Babó* [1] vivait un pauvre mentonnais qui avait trois filles qu'il voulait marier. Un homme, qui ne sortait que la nuit, rechercha en mariage une de ces trois filles. L'aînée refusa cette proposition, la seconde aussi ; mais la troisième accepta et dit : « Je l'épouserai. » Le mariage se fit immédiatement. Lorsque les nouveaux mariés furent seuls, l'époux dit à sa femme : « Je vais t'apprendre un secret. » Alors, il lui apprit que des sorcières l'avaient ensorcelé et condamné à être tortue pendant le jour et homme pendant la nuit, avec cette condition que, si une

1. Au temps que la reine Berthe filait. De *Babi-Babó* on *n'a pu* savoir que son nom.

jeune fille consentait à devenir sa femme, à courir le monde et à supporter, pendant un certain temps et pour l'amour de lui, toute sorte de mésaventures, le sort serait levé et il pourrait redevenir ce qu'il était auparavant, un jeune et bel homme. La femme lui répondit qu'elle était prête à se dévouer pour son mari. Aussitôt ce dernier lui remit un diamant en lui disant : « Sers-toi de cette pierre en toute occasion. » Elle partit. Sur son chemin elle rencontra une mendiante avec un enfant qui pleurait : « Bonne femme, lui dit-elle, donnez-moi votre enfant, et je le ferai taire. — Vous ne pourrez pas; depuis ce matin, il ne cesse de crier. » La porteuse du diamant ayant pris l'enfant dans ses bras murmura : « De par la vertu du diamant j'ordonne que cet enfant se taise et rie ! » Le petit se tut à l'instant et se mit à rire. Continuant son chemin elle trouva ensuite une boulangerie où elle entra en disant à la patronne : « Prenez-moi pour domestique, vous ne vous en repentirez pas. » On l'accepta. Le soir, avant de se coucher, elle dit : « De par la vertu du diamant j'ordonne que tout le monde vienne acheter son pain ici, pendant tout le temps que je resterai dans cette maison. » Il arriva ainsi qu'elle en avait ordonné, le pain se vendait comme par enchantement. Un jour, trois hommes vinrent séparément demander à la domes-

tique de les laisser dormir une nuit dans sa chambre. Le premier lui offrit deux mille francs et chacun des deux autres en promit mille. « Oui, dit la belle servante, je vous accorde cette liberté ; » puis elle fixa l'heure du rendez-vous à chacun d'eux. Le soir les trois hommes arrivèrent successivement. La belle au diamant dit au premier : « Pendant que je vais mettre le levain, tamisez cette farine ; » puis, au second qui était survenu : « Soufflez le feu ; » et au troisième : « Fermez la porte. » Tout bas elle ajouta : « De par la vertu du diamant j'ordonne que chacun de vous fasse sa besogne jusqu'à demain. » Elle alla tranquillement se coucher, tandis que les autres passèrent la nuit à travailler. Le lendemain, elle se plaignit du bruit qu'ils faisaient et, sans pitié, les chassa de la maison. Ceux-ci tout honteux jurèrent de se venger. Ils allèrent se plaindre à la police et, comme dans ce temps là c'étaient les femmes qui en étaient chargées, quatre femmes furent envoyées pour se saisir de cette maudite fille. Mais cette dernière dit tout bas : « De par la vertu du diamant j'ordonne que ces femmes se frappent le visage mutuellement jusqu'à demain ! » Aussitôt ces pauvres femmes s'accablèrent de coups et se donnèrent mutuellement des gifles. Les quatre femmes n'arrivant pas avec celle qu'elles étaient chargées d'amener, on

envoya trois hommes à leur secours. En les voyant arriver la porteuse du diamant s'écria : « De par la vertu du diamant j'ordonne que ces hommes crient, sautent, se battent et brisent tout ce qu'ils trouvent jusqu'à demain. » Aussitôt commença un vacarme effroyable d'objets cassés, de coups et de cris désordonnés. La belle au diamant, faisant appel une dernière fois à la vertu de son talisman, disparut alors et fut transportée dans la maison de son mari qui l'attendait depuis longtemps déjà, transformé en un jeune et bel homme. Ils vécurent heureux pendant de longues années et eurent beaucoup d'enfants.

Conté par Irène Panduro.

Comparer : 14.



22.

LA PLUIE DE MACARONIS

Il y avait, une fois, un mentonnais qui demeurait rue du Palmier. Il s'appelait *Bartoumé* [1] et avait une femme idiote qui faisait son désespoir. Chaque matin, *Bartoumé,* avant de partir pour le travail, recommandait à sa femme de ne pas faire de sottises. Tous les samedis il mettait dans une armoire percée dans le mur le gain de la semaine. « Pour qui tout cet argent? » demandait la femme au mari. — C'est pour *Madjou-long* [2] », répondait Bartoumé. Un jour, Bartoumé partit pour sa campagne; il devait y rester deux ou trois jours pour soigner et arroser ses citronniers. La femme restée seule

1. Barthélemy.

2. Long mai. Pendant ce mois à Menton le travail, et conséquemment l'argent, manque, ainsi il parait très long.

s'était assise sur le seuil et tricotait. Tout à coup elle vit un homme de haute taille. La femme de Bartoumé le regarda attentivement, puis prise d'une idée subite, elle lui dit : « Bel homme, est-ce que vous êtes *Madjou-long?* » L'homme flairant une aventure, lui répondit : « Oui, belle femme, mais pourquoi cette demande? — Alors, entrez vite. Il y a longtemps que mon mari a mis de l'argent de côté pour vous ! » Et elle lui remit le mouchoir où il était noué. L'homme remercia et s'empressa de déguerpir au plus vite. Vers le soir, le mari arrive, sa femme lui dit : « Sais-tu, j'ai vu aujourd'hui *Madjou-long?* » Le mari s'écria : « Malheureuse; elle m'en a fait encore quelqu'une ! » Il court à l'armoire; le mouchoir avec son contenu n'était plus là ! N'y tenant plus, il se décida à se défaire de sa femme. Le lendemain, pendant qu'elle dormait, il lui couvrit les yeux avec de la poix de cordonnier; puis, la prenant par la main il la conduisit près du Cap Martin. Arrivés là, Bartoumé fit monter sa femme sur un noyer et l'abandonna. La pauvre aveuglée ne savait ni où elle était ni ce qu'elle ferait. Tout à coup deux voleurs vinrent s'asseoir sous le noyer après avoir allumé quelques branches sèches pour se réchauffer. Ils se mirent à compter leur argent. La chaleur fit fondre la poix qui couvrait l'œil droit de la

femme et celle-ci de s'écrier : « Et d'un ! » Les voleurs se levèrent d'un même mouvement : « Qu'est-ceci, dit l'un ? — Un *matagan,* » fit l'autre ! La chaleur, continuant à faire son effet, dégagea l'œil gauche : « Et de deux, » dit la voix ! Sur le coup les voleurs détalèrent laissant leur argent et leur butin sur l'herbe. Pendant ce temps, la femme y voyant bien clair, descendit de l'arbre et apercevant l'or qui était éparpillé sur l'herbe, le ramassa, puis s'achemina vers la maison. Son mari était chez lui, assis près de l'âtre, il fumait sa pipe avec béatitude. Tout-à-coup : « Bartoumé!...:. Ouvre, c'est moi ! — » *Vaï aou Diaou* ! (Và-t'en au Diable) s'écria-t-il furieux, la voilà qui revient ! Je croyais m'en être débarrassé. » Toutefois comme la femme frappait à coups redoublés, le mari ouvrit. « Voilà ce que je t'apporte, » dit-elle, et elle montra les sacs d'or. Bartoumé la fit entrer et se mit à compter l'argent et à réfléchir : « Elle est idiote, elle dira bientôt à toute la ville l'histoire de la forêt ; il faut à tout prix que je rende sa langue inutile. » Il ferma la porte et sortit. Il faisait noir dans la rue, néanmoins il s'achemina vers une boutique où il acheta pour plus de dix kilogrammes de macaronis. Il rentra chez lui et envoya sa femme dormir. Pendant qu'elle dormait Bartoumé fit bouillir les macaronis ; puis les éparpilla sur les arbres de son

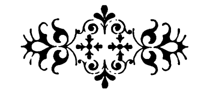
jardin. Le lendemain sa femme s'éveillant se mit à la fenêtre. « Oh, Bartoumé, viens donc voir! Il a plu des macaronis ! » Le mari répond : « Tu m'en contes! Ah, par exemple!....... tiens..... c'est vrai ! » A quelque temps de là, comme il l'avait bien pensé, sa femme raconta à tous que son mari ne la battait plus parce qu'elle lui avait apporté des sacs pleins de pièces d'or. Le juge ayant entendu parler de l'affaire envoya chercher le mari qui dut paraître devant le tribunal; sa femme étant appelée comme témoin. « Vous êtes accusé de receler de l'argent qui ne vous appartient pas! — Moi! *Chou Giugé* [1], je suis un pauvre homme qui travaille! » Et sa femme de s'écrier : « Tu sais bien que c'est vrai! je t'ai apporté moi-même, cet argent que j'ai trouvé dans la forêt! — Allons mon brave homme, avouez, dit le juge. — Et quand me l'as-tu apporté, exclama le mari furieux, je vous jure que ma femme est folle! — Et tu sais bien, le jour qu'il a plu des macaronis! — *Chou Giugé,* dit le mari, avez-vous jamais vu pleuvoir des macaronis! — Non, mon ami, dit le juge en riant; allons, allons, je vois bien que votre femme est folle. Vous êtes acquitté. » Bartoumé se retira en emmenant sa femme. Il n'y eut plus de dispute

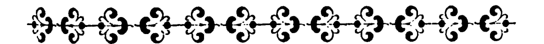
1. Monsieur le juge.

entre eux et ils vécurent heureux pendant d
longues années.

Conté par Louise Aboou.

Comparer : Cosquin, 22. — Sébillot, L. O. p. 10(— Luzel, III. 381. — Vinson, p. 112. — Grimm, 5(— Basile, I. 4. — Imbriani, C. P. p. 227. — Corc nadi-Berti, 12.





23.

LES TROIS FILEUSES

Variante I.

Il y avait une fois une femme pauvre qui avait une fille d'une grande beauté. Toutes deux habitaient près d'une hôtellerie. Chaque matin, lorsque le dernier coup de sept heures venait de sonner, la mère s'écriait : « Et sept ont passé! » Elle voulait dire par là que sa fille avait déjà avalé sept assiettées de soupe. Un jour le fils du roi vint dans ce pays et s'arrêta dans l'hôtellerie; il se mit à la fenêtre et vit la belle jeune fille et s'éprit d'elle. Le lendemain matin, et lorsque sept heures sonnèrent, pendant qu'il était à la fenêtre, il entendit la voix de la vieille qui disait : « Et sept ont passé! » Il demanda l'explication de ces paroles à l'hôtesse. La maîtresse de la maison répondit : « C'est une pauvre famille qui a pour toute ressource le travail de la jeune fille qui, à sept heures du matin, a déjà filé sept fuseaux. Quel-

ques instants après il se rendit chez la vieille femme et lui demanda la main de sa fille. La mère fit quelques difficultés; mais, le prince n'écoutant rien, le mariage se fit une heure après. Quelques années plus tard, le fils du roi dut aller combattre ses ennemis. Avant de partir il laissa trois chambres pleines de chanvre à filer. Sa femme, qui ne savait pas même tenir le fuseau entre ses mains, passait ses jours à pleurer. Un jour elle vit passer trois vieilles femmes qui la saluèrent et lui demandèrent la cause de sa tristesse. Elle le leur dit. « Ne vous tourmentez plus, nous le ferons à votre place. En une heure tout votre chanvre sera filé; mais, pour récompense, nous voulons être invitées à un dîner, au retour de votre mari. Vous nous ferez passer pour vos tantes; puis, lorsque votre mari vous dira de venir nous chercher, vous vous mettrez sur l'escalier et vous crierez : « Tante *Persi,* tante *Sophie,* tante *Cruci,* l'heure de venir est arrivée! » et, alors, nous paraîtrons. » Alors, la reine conduisit les trois vieilles, chacune dans une chambre, et les voilà filant, filant, filant, poussées par une force magique. En une heure tout fut filé, et les trois vieilles disparurent. Peu de temps après, le mari revint de la guerre et la loua fort de son travail. La reine lui dit un jour : « J'ai trois vieilles tantes qui désireraient dîner une fois

avec nous. Puis-je les inviter? — Certainement, va les chercher aujourd'hui même. — Pas besoin de courir », dit la belle princesse; et, se mettant sur l'escalier elle appela : « Tante *Persi,* tante *Sophie,* tante *Cruci,* l'heure de venir est arrivée! » Tout à coup on entendit un grand bruit et trois femmes d'une laideur invraisemblable apparurent. L'une avec les cils des paupières qui lui tombaient jusqu'aux genoux; l'autre, avec des lèvres qui lui tombaient jusqu'à la taille et la troisième avec des bras qui balayaient le plancher. Le roi et la reine furent horrifiés. Vers la fin du repas l'une des trois vieilles dit : « Sire, vous êtes étonné de nous voir si laides; écoutez-nous et vous jugerez après : Si j'ai de si longs cils c'est parce que je passe toutes mes nuits à filer. — Moi, dit la seconde, c'est à force de passer mes doigts sur les lèvres pour filer, qu'elles sont devenues si épaisses. — Quant à moi, dit la troisième, à force de faire tourner le fuseau mes bras se sont allongés comme vous voyez. Voilà ce qui arrivera à votre femme si vous la forcez encore à filer. » Le roi jura qu'elle ne travaillerait jamais plus de sa vie; et la belle reine vécut longtemps très heureuse à ne rien faire.

Conté par Mlle Marioucha Bosano.

Comparer : 4, 47.



24.

LA MAIN PARLANTE

Un sorcier, arrivé dans un village, s'arrêta dans une auberge tenue par un pauvre homme qui avait trois fils. A la vue de ces enfants, le sorcier se dit : « Il faut que je m'empare d'eux. » Pendant que l'hôte le servait à table il entra en conversation avec lui. En terminant cet entretien, le voyageur dit : « Je suis touché de votre misère, puisque vous êtes dans l'impossibilité de faire apprendre un métier à vos fils, cédez m'en un, je l'adopterai. — Non pas, » s'écria le père, « j'aime mieux mourir de faim que me séparer de mes enfants! » Cependant, à force de bonnes paroles, le sorcier parvint à persuader l'aubergiste : « Soit, » dit celui-ci, « je vous confie mon fils pour un certain temps; mais promettez-moi de me le ramener s'il ne se trouve pas bien chez vous. — Je

vous le promets », répondit l'autre; et le fils partit avec le voyageur qui l'emmena très loin de là. « Voilà notre demeure », dit enfin le sorcier, en montrant un magnifique palais entouré de grands jardins; « tu seras heureux ici ». Quelque temps s'était écoulé lorsqu'un jour le sorcier dit : « Je vais faire un voyage de quelque durée. Prends soin en mon absence de tous mes animaux, et surtout des volières. » Puis, sortant une main coupée de sa poche, il ajouta : « Il faut que tu la manges pendant mon absence. » Sur quoi il partit. Le fils de l'aubergiste se conforma aux ordres qu'il avait reçus, sauf en ce qui concernait la main. Ne pouvant se résoudre à la manger, il alla la jeter dans l'étang du jardin. Quand le sorcier fut de retour, « Eh bien, tout est-il en ordre? » demanda-t-il. — « Oui, maître, » répondit l'enfant, « venez faire le tour des jardins et vous jugerez vous-même. » En effet, tout était propre et en bon ordre. « Et la main, l'as-tu mangée? — Oui, depuis longtemps déjà! » Mais une voix rauque se fit entendre : « Non, » disait-elle, « il m'a jetée au fond de l'étang. — C'est ainsi que tu dis la vérité, » s'écria le sorcier furieux, « va me la chercher. » Le malheureux revint, portant la main qu'il posa sur la table. « Maintenant viens avec moi! » Et il le conduisit dans une chambre souterraine où il lui montra des

morceaux de viande suspendus à des clous. « Voilà ce que tu vas devenir », lui dit-il; et il le suspendit à un crochet. Quelque temps après, le sorcier se remit en route pour aller trouver l'aubergiste. « Et mon fils! » s'écria le père. — « Votre fils se trouve si bien chez moi qu'il ne veut plus revenir dans son village et qu'il vous prie de laisser son frère aller passer quelques jours avec lui. — Comment! mon enfant ne veut pas même venir voir son père! il est donc bien changé! Cependant je ne veux rien lui refuser. Va, » dit-il à son second fils, « trouver ton frère; mais souviens-toi de revenir et ne sois pas ingrat comme lui. »

« Où est mon frère », dit le second fils de l'aubergiste en arrivant chez le sorcier, « je ne le vois pas? — Tranquillise-toi, mon enfant, je l'ai envoyé en tournée; dans quelques semaines il sera de retour. En attendant, amuse-toi, je te donne entière liberté! » Un jour le sorcier, comme il l'avait fait pour son frère, lui dit : « Je vais en voyage, garde bien le palais. » Et, après lui avoir donné la main, en lui signifiant qu'il devait la manger, il s'éloigna. Les jours se passaient et la main était toujours intacte; enfin, le jeune garçon alla l'enterrer au pied d'un arbre. Le maître revint. Après avoir tout visité il dit : « Et la main, l'as-tu mangée? — Oui, » fut la réponse; mais au même instant

la main cria de loin : « Il ne m'a pas mangée, il m'a enterrée ! — Oh, le menteur ! va me la chercher ! » Bientôt la main fut apportée. « Maintenant je vais te faire voir ton frère, suis-moi ! » Et le pauvre enfant fut conduit dans la chambre souterraine : « Voilà ton frère ! » lui cria le sorcier, « il est en cet état pour avoir menti ! Tu vas être traité de même ! » Puis il le suspendit à un crochet, ferma la porte et s'en alla. Bien des mois s'étaient passés, lorsqu'un jour le sorcier se mit en route une fois de plus pour aller trouver l'aubergiste. « Je vous apporte un message » dit-il en entrant, « de la part de vos enfants. — Vous les avez gardés tous les deux, vous ne les ramenez ni l'un ni l'autre ? — Ils sont résolus à ne plus revenir, il a fallu faire le voyage seul. — Pour me demander mon troisième enfant ? » s'écria le malheureux père. « Vous ne l'aurez pas ! — Comment donc ? » dit le sorcier, « je venais vous proposer d'assurer le bonheur de votre plus jeune fils en me le confiant aussi. » Mais le plus jeune des fils de l'aubergiste lui dit à l'oreille : « Père, laissez moi partir, je découvrirai le mystère, j'en suis sûr, et je reviendrai. » Le père le laissa partir.

Comme les voyageurs arrivaient au palais du sorcier, l'enfant lui dit : « Je ne vois pas mes frères, qu'en avez-vous fait ? — Ne crains rien, petit, tes frères sont en sûreté, tu les verras

bientôt; mais auparavant il faut que je m'absente pour quelque temps. » Le premier jour, le sorcier fit tout visiter à l'enfant, comme à ses deux aînés; puis, lorsque l'heure du départ fut venue, il lui donna les mêmes instructions et la main qui parle à manger. Le temps s'écoulait et l'enfant ne pouvait se décider à manger de cette main. Un matin qu'il était occupé à prendre soin des oiseaux, il en vit un qui volait avec peine et se tenait tout près de lui. « Si cet oiseau meurt », se dit-il, « c'en est fait de moi. » Il le prit dans ses mains. Comme il lui caraissait la tête, il sentit quelque chose de dur et, écartant les plumes, il découvrit la tête d'une épingle qu'il retira. Aussitôt l'oiseau devint une belle princesse qui lui dit : « Malheureux, pourquoi es-tu venu ici? Le possesseur de ce palais est un sorcier cruel. Il a tué tes frères parce qu'ils n'ont pas mangé la main. Le même sort t'est réservé! Écoute, je veux te sauver, mais tu te souviendras de moi, à la prochaine occasion. Sache d'abord que ce misérable m'a volée à mon père et qu'il m'a changée en oiseau. Toi, seul, peux me faire sortir d'ici. Maintenant, prends la main et hache-là de telle façon qu'il n'en reste pas le plus petit morceau, car, autrement, elle parlera. Cela fait tu en mettras les débris entre deux serviettes que tu noueras autour de ta ceinture;

alors, si tu le fais, la main ne parlera plus, le maître sera satisfait de toi et, pour te récompenser, te fera un présent. C'est moi que tu choisiras pour ta récompense. » Après avoir dit cela, la princesse s'étant fait remettre l'épingle dans la tête redevint oiseau. L'enfant suivit ses conseils. Le sorcier arriva : « Eh bien, garçon, » dit-il, « as-tu mangé la main? — Oui, maître, et bonne qu'elle était! J'en mangerais bien une autre. » Le sorcier, n'entendant aucun bruit révélateur, s'écria : « Il est bien temps que je trouve quelqu'un à ma guise ! Viens, tu vas voir tes frères. » Il le conduisit dans la salle maudite. Ensuite : « Comme tu es le premier qui m'ait obéi, » dit-il, « je veux te récompenser largement », et il lui donna une grosse somme d'argent ajoutant : « Il faut que tu partes d'ici en emportant un souvenir; libre à toi de choisir. » Le fils de l'aubergiste vit alors l'oiseau qui se balançait doucement : « Maître, » dit-il, « cet oiseau me paraît malade ; vous ne pouvez en prendre soin, donnez le moi ; s'il vit, c'est bien ; s'il meurt, tant pis. — Si ce n'est que cela tu seras satisfait; attends, je vais prendre sa cage. » Il ne tarda pas à revenir, mit l'oiseau dans la cage et laissa partir l'enfant. Celui-ci, de retour chez son père, lui raconta ce qui en était, sans cependant lui parler de l'oiseau et de l'épingle ; puis, il allégua que, depuis son départ,

son appétit s'était notablement accru et demanda qu'on lui apportât double ration dans sa chambre, où dorénavant il prendrait ses repas. Ainsi fut fait. A l'heure des repas, il retirait l'épingle de la tête de l'oiseau qui redevenait princesse. Et ainsi le temps s'écoulait. Un jour le fils de l'aubergiste fut invité à un mariage. Avant de partir, il mit des provisions dans la cage, pour la journée, et défendit que l'on entrât dans sa chambre. On voulut voir ce que le jeune homme pouvait avoir à cacher et on trouva un oiseau si charmant que chacun fut tenté de le prendre dans la main pour le considérer de plus près. Mais comme l'on ouvrait la cage l'oiseau s'envola. Il fallut dire la vérité au fils de l'aubergiste, lorsqu'il fut de retour et, privé désormais de son oiseau, il passa ses jours à pleurer. Enfin, un matin, il prit la cage vide et quitta la maison de son père. Il marchait à l'aventure, sans savoir où il allait. Cependant l'oiseau, après s'être envolé, s'était dirigé vers le pays où régnait le père de la princesse et s'était posé sur le bord de la fenêtre de la chambre du roi. Les gens de la cour ouvrirent la fenêtre et l'oiseau entra. Il alla se poser sur l'épaule du roi qui le prit dans ses mains pour le caresser et qui, sentant la tête de l'épingle, la retira. Le roi vit sa fille devant lui. Aussitôt il ordonna que des fêtes splendides

eussent lieu pour fêter le retour de la princesse, et fit proclamer que l'homme assez habile pour faire à la princesse une couronne, sans prendre mesure, deviendrait son époux. Mais par contre si la couronne présentée n'allait pas à la princesse, le malheureux aurait la tête tranchée. C'est pourquoi personne ne se hasardait à essayer l'épreuve. Tandis que la princesse ne songeait qu'à son bonheur, son sauveur, qui continuait à errer ça et là, finit par arriver aussi dans le pays qui appartenait au roi. « Je suis sûr de ma réussite », se dit-il, en apprenant cette ordonnance. Il acheta un sac de noix et alla s'enfermer dans une boutique inoccupée. Il passa toute la nuit à casser des noix afin de faire croire qu'il travaillait. Le lendemain matin, il se rendit au palais et demanda à parler au roi : « Sire, dit-il, voici la couronne. — Allons l'essayer, dit le roi, si elle ne va pas à ma fille c'en est fait de vous ! » Et ils se rendirent chez la princesse. Là on sortit la couronne de sa boîte ; c'était la cage où l'oiseau avait été enfermé et qui n'était autre chose que l'ancienne couronne de la princesse. On la lui mit sur la tête, elle lui allait à ravir. Alors le roi dit : « Puisque, sans prendre mesure, vous avez réussi à fabriquer la couronne, je vous donne la main de ma fille. » Alors la princesse dit au fils de l'aubergiste : « Il ne tient qu'à

moi de vous faire trancher la tête en disant au roi que cette couronne n'est autre chose que ma cage et que vous l'avez trompé en prétendant que c'était votre ouvrage; mais vous m'avez sauvée et je veux vous sauver, à mon tour. Pourquoi m'avez vous laissée seule le jour des noces de votre parent? N'auriez-vous pas pu m'emmener? C'est pourquoi, pour vous punir, je me suis envolée. » Sur quoi, le jeune homme lui demanda humblement pardon de l'avoir laissée seule. Quelques heures plus tard le mariage fut célébré, et les deux époux vécurent de longues années entourés de nombreux enfants.

Conté par Maria Aprosio dite La Bastiera.

Comparer : Cosquin, II, p. 139, 145. — Grimm, 46. — Imbriani, N. F. 72. — Visentini, 39. — Hahn, 19, 73.





25.

LE POT DE TERRE

Variante I.

Une vieille sorcière avait un fils qui s'était marié. Tous les soirs, à la même heure, la vieille mère quittait ses enfants, pour aller ils ne savaient où. A la fin, la belle-fille se dit : « Il y a là un mystère que je veux découvrir », et elle se mit à épier sa belle-mère. Un soir, elle l'entendit qui murmurait :

> « *Ougné, Ougné pignatan*
> « *Pouarta mé douna é aoutré san!* [1] »

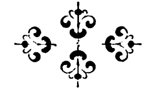
Dès qu'elle entendit ces paroles elle accourut dans la chambre de sa belle-mère et ne trouva personne. « Elle a disparu! » s'écria-t-elle, « disons comme elle, et voyons si je disparaîtrai :

1. Oint, oint pot de terre, porte-moi où les autres sont.

chesses à qui trouverait un remède pour guérir son fils. Alors la bru de la sorcière s'en fut dans les champs où elle fit provision des herbes voulues pour composer le remède. Puis, elle se présenta au palais et demanda à soigner l'enfant. Le remède fit son effet. Le roi voulut garder cette femme auprès de lui et lui donna une place dans son palais ainsi qu'à son mari.

Conté par Camillela Aboou.

Comparer : 13.





26.

LE MORT RECONNAISSANT

Un marchand assez riche avait un fils qu'il envoya, sur un vaisseau chargé de marchandises, apprendre à faire le commerce. Le navire s'arrêta au pays indiqué et le fils du marchand fit de bonnes affaires. Avant de s'en retourner il voulut visiter la ville. Un jour qu'il passait dans une rue, il vit un cadavre qui gisait sur le sol et que des chiens dévoraient. Il demanda pourquoi on laissait ce cadavre sans sépulture. Il apprit alors que, dans ce pays, toute personne qui mourait sans payer ses dettes était condamnée à être la proie des animaux. Le bon jeune homme paya les dettes du malheureux et le fit ensevelir. Il regagna ensuite son vaisseau et revint dans son pays. « Eh bien! » lui demanda le père, « as-tu réussi? — Fort bien», dit le fils, « mais je ne vous rapporte

pas tout l'argent qu'il faudrait; » et il raconta ce qu'il avait fait. Le marchand lui dit alors : « Mon fils, je vois que tu as fort bon cœur; mais ce n'est point ce qui fait réussir dans le commerce; néanmoins, pour cette fois-ci, je te pardonne! » A quelque temps de là, le marchand frêta encore un vaisseau et envoya son fils faire le commerce dans un autre pays. Après avoir vendu ses marchandises, celui-ci s'amusait à faire un tour dans la ville, lorsqu'il aperçut un attroupement sur une place publique; et, s'approchant, il vit que des nègres avaient mis en vente une très belle jeune fille de race blanche. Il eut pitié de cette malheureuse esclave et l'acheta. Arrivé chez son père, il raconta ce qui lui était advenu; mais cette fois son père ne lui pardonna pas. Le marchand chassa son fils ainsi que l'esclave. Les exilés se marièrent et vécurent comme des ouvriers, se livrant à toutes sortes de travaux pour gagner leur vie. Souvent le mari interrogeait sa femme sur son passé, sur ses parents; mais jamais il ne put en tirer autre chose que ceci : « On m'a volée, on m'a vendue à ces nègres. » Quelques années après leur mariage, elle eut un petit garçon et le marchand, voyant la situation de son fils, en fut touché et leur vint en aide. Un jour il le fit venir et lui dit : « Je vais te mettre à l'épreuve une fois encore, en te confiant de rechef un

navire. » Au moment du départ, sa femme lui dit : « Ne vas pas dans le pays que ton père te désigne, mais dans celui que je vais t'indiquer. » Elle ajouta : « Fais faire des portraits de nous trois et expose-les à l'avant du navire, de manière que tout le monde puisse les voir. » Après avoir ainsi contenté sa femme il partit, et, quelques mois après, il s'arrêta dans le pays qu'elle lui avait désigné. A peine venait-il de jeter l'ancre que le port fut encombré de gens qui venaient voir le navire et qui tous se mirent à admirer ces beaux portraits. Le roi eut aussitôt connaissance du fait et manda le capitaine qui ne savait que penser de l'aventure. « Ne craignez rien, » dit le messager, « le roi désire seulement vous demander un renseignement. » Arrivé au palais, le roi lui dit : « Que représentent les tableaux qui sont à la proue de votre vaisseau? — Mais c'est ma femme, mon fils, et moi. — Et de quel pays est votre épouse? — Sire, » dit-il, « je l'ignore; » et il raconta l'histoire de celle qu'il avait sauvée. « Sachez, dit le roi, que vous avez épousé ma fille! » et la dessus, il lui montra un portrait que le mari reconnut tout de suite. « Partez vite, » ajouta le roi, « et ramenez ma fille, ainsi que mon petit-fils qui sera mon héritier. »

A la cour du roi, se trouvait un de ses cousins qui avait autrefois été destiné à être

l'époux de la princesse et qui résolut de se débarrasser de son heureux rival. Il demanda la permission d'aller à la rencontre des voyageurs. Le vaisseau qui portait sa parente ayant été signalé, il se hâta et y monta avec force démonstrations de joie. Comme il se promenait sur le pont en compagnie de son cousin, un vent violent s'éleva. « Descendons », dit le fils du marchand ; au même instant son compagnon le précipita dans la mer, après quoi il alla rejoindre la princesse. « Appelez donc mon mari, » dit celle-ci, « une horrible tempête s'élève. » Le cousin monta sur le pont ; mais il revint bientôt pour lui dire qu'une vague avait emporté son mari. A l'arrivée du navire, la famille royale prit le deuil. Le temps s'écoula ; enfin l'ancien prétendant demanda la main de la veuve ; celle-ci refusa. Elle ne céda qu'aux sollicitations réitérées de son père, que le cousin avait gagné à sa cause. Aussitôt on commença à préparer les fêtes du mariage. Le fils du marchand avait été jeté par les vagues sur un rocher. Un jour qu'il était occupé à ramasser des coquillages pour sa nourriture, il vit venir un petit bateau qui contenait un homme d'une maigreur et d'une pâleur extraordinaires. Cet homme lui dit : « Le temps presse, dépêchons-nous. On va bientôt marier votre femme à son cousin ; mais vous arriverez à temps pour

l'empêcher. » Pendant le voyage le fils du marchand dit : « Brave homme, demandez-moi la récompense que vous voudrez, je vous l'accorderai. — Je retiens cette parole », dit l'autre. Comme ils arrivaient près du rivage le naufragé dit : « On ne me laissera pas entrer au palais ; je suis en trop mauvais état ; que faut-il faire ? — Soyez sans inquiétude, tout vous réussira. Vous vous présenterez au palais avec un fagot sur les épaules et, en vous voyant si pauvre, on vous conduira au roi. » Le débarquement accompli, l'étranger disparut, Les gardes voyant ce malheureux dirent : « Il ressemble au gendre du roi. » On l'amena devant sa Majesté qui le reconnut à l'instant et qui lui demanda comment il avait échappé à la mort. Apprenant ce qui s'était passé, il ordonna de faire périr le cousin sur un bûcher.

Il y eut des fêtes magnifiques. Un jour que toute la famille royale était réunie, on entendit heurter à la porte. On ouvrit. C'était l'homme qui avait sauvé le gendre du roi. « Je viens réclamer ma récompense, » dit-il ; « vous m'avez promis tout ce que je vous demanderais. Eh bien, je veux votre fils ! — Mon fils, plutôt mourir que de me séparer de lui ! Demandez toute autre chose et elle vous sera aussitôt accordée. — Non, » dit l'homme, « j'ai votre parole, et c'est votre enfant que je veux. Ce-

pendant, faisons une chose : coupons-le en deux et gardons-en chacun la moitié. — Non pas, dit le père, prenez-le plutôt tout entier, je vous le livre. » L'étranger prit l'enfant par la main, fit quelques pas vers la porte, puis revenant vers le père : « Tenez, » dit-il, « je ne veux pas de votre enfant. Je ne voulais que vous éprouver. Je suis celui que vous avez fait ensevelir. Vous m'avez sauvé du déshonneur; en retour, j'ai voulu vous rendre à votre famille. Adieu, sachez qu'un bienfait n'est jamais perdu! » Et il disparut aux yeux de ceux qui dorénavant furent heureux, tant qu'ils vécurent.

Conté par Maria Aprosio dite La Bastiera.

Comparer : 41. — Cosquin, I, p. 209, 214. — Sébillot, III, 16. — Luzel, I, p. 405. — Bladé, C. G. II, p. 67. — Webster, p. 146, 151. — Grimm, II, p. 480.



27.

LE ROI D'ANGLETERRE

Variante I.

Il y avait un roi qui, s'ennuyant dans son palais, partit pour la chasse. Vers le soir, un orage éclata et la foudre, tombant sur un arbre, effraya le cheval qui s'emporta et sépara le roi de sa suite. La nuit étant venue, il s'égara dans la forêt. Attachant alors son cheval à un arbre il monta sur la cîme. Il vit, pour s'orienter, une lumière au loin vers laquelle il se dirigea aussitôt, et, arrivé à une cabane isolée, il frappa : « Entrez, » cria une voix à l'intérieur. Le roi poussa la porte qui n'était pas fermée et entra. C'était une petite pièce qui servait de cuisine et de chambre à coucher. Il y avait dans l'âtre un grand feu de branches sèches et sur une chaise une femme était assise : « Bonsoir, bonne femme, » dit le roi, « je me suis égaré; voulez-vous

m'abriter pour une nuit? Vous ne vous en repentirez pas. — Soyez le bienvenu, » répondit la femme, « mais je n'ai que du pain à vous offrir. J'avais un œuf frais, je l'ai mangé. — Bonne femme, je suis le roi; puisque vous aviez des œufs vous avez une poule sans doute, faites m'en le sacrifice, je vous revaudrai cela. » La femme s'empressa d'obéir. Soudain on entendit un grand coup frappé à la porte. Tous deux s'élançant au dehors virent un enfant qui venait d'être déposé sur le seuil : « Prenez-le, la vieille, » dit le roi, « je veux être son parrain, et vous en serez la marraine. Vous l'élèverez et quand il sera devenu homme vous me l'enverrez. » Deux jours après, le baptême ayant eu lieu, le roi quitta son hôtesse et son filleul, en leur laissant une forte somme d'argent.

Vingt ans après, un homme à cheval s'arrêtait devant la cabane et y entrait : « Je viens, » dit-il, « de la part du roi vous réclamer son filleul. » La vieille femme, chagrinée, ne répondit pas, mais apporta des rafraîchissements au cavalier. En ce moment, un beau jeune homme entra, une cognée sur l'épaule. A la vue de l'étranger il demanda qui c'était : « Je viens, » dit celui-ci, « vous ordonner de vous rendre chez le roi, votre parrain. » Là dessus, il raconta au jeune homme ce qu'on savait sur son origine. « Êtes-vous chargé de m'escorter? — Non, je viens seule-

ment apporter l'argent nécessaire pour mettre votre marraine à l'abri du besoin. » Une heure après, l'étranger quittait la cabane. Ayant acheté un beau cheval et un magnifique habillement, le jeune homme prit congé de sa marraine et se mit en route. En traversant la forêt il rencontra un cavalier équipé d'une façon ridicule, monté sur une vieille rosse et portant un ajustement misérable. Sa laideur était extrême, et la méchanceté se lisait sur son visage. « Où allez-vous, » demanda-t-il au jeune homme. « Je vais à la cour; je suis le filleul du roi; voudriez-vous m'indiquer le chemin? — Volontiers; faisons halte quelques minutes. » Pendant qu'ils se reposaient, le sorcier (car c'en était un) jeta un sort au jeune homme et le priva d'intelligence. Il lui représenta ensuite que livré à lui-même, il courrait sur sa route les plus grands dangers, et que le meilleur parti à prendre était de changer de vêtements avec lui; et de passer pour son domestique : « Je ne vous demande pour toute récompense que de vous souvenir de moi lorsque vous serez près du roi. » Le filleul crut à ces paroles et tous deux, après avoir échangé leurs vêtements, se dirigèrent vers la ville. A mi-chemin, le filleul du roi voulut reprendre sa place; mais le sorcier lui dit : « Tu viendras à la cour comme mon domestique, je te défends de révéler qui tu es et qui je suis.

Si cela t'arrive, je te tue. » Le jeune homme effrayé promit tout. Arrivés à la cour, le prétendu filleul se fit introduire. Le roi eut peine à croire que son filleul fut devenu si laid et lui demanda s'il avait voyagé seul. « J'ai pris un domestique en route. » Le roi voulut le voir et le sorcier fut obligé de le présenter. Tout le monde trouvait le serviteur plus beau que le maître et ce dernier, pour éviter tout danger, résolut de s'en défaire. Il déclara un jour que son domestique voulait aller chercher la fée Sibiane. Tous dirent qu'il était fou et qu'il fallait empêcher ce jeune homme d'entreprendre cette conquête que des milliers de seigneurs avaient en vain essayé de faire. Mais le sorcier s'arrangea si bien que, quelques jours après, le jeune homme partait seul, à pied. Sur son chemin, ce dernier rencontra un vieillard assis sur une pierre, c'était un bon sorcier. « Où allez-vous jeune homme? » demanda-t-il. — A la conquête de la fée Sibiane. — Ah, pauvre enfant! tant de princes et de rois y ont péri! » Le filleul du roi lui raconta ses aventures. Alors le sorcier lui dit : « Retournez, demandez au roi qu'il vous donne trois barques, l'une chargée de grains et de blé, l'autre de pain et la troisième de bœufs. Voici une bougie dont vous vous servirez à l'occasion. » Le jeune homme suivit ce conseil et, lorsqu'il eut ce qui lui était nécessaire, il se

père, il y a des voleurs ! — Attendons, » dirent les hommes, « et nous verrons. » Bientôt après le père de Pequeletou arriva et ils lui demandèrent qui était leur surveillant. Le père leur répondit en montrant le trou du mur où était son fils. « Cédez-le nous pour quelques jours et vous deviendrez riche. » Pequeletou fut obligé de partir avec eux. Chemin faisant ils lui dirent : « Nous allons voler une vache dans l'étable que tu vois là ; et, comme tu es tout petit, c'est toi qui fera l'affaire. » Arrivés à l'étable Pequeletou entra par le trou de la serrure et de là, cria : « Il y a des bœufs et des vaches, que faut-il prendre ? » Comme toujours il répétait ces mots le maître de la maison entendit et s'écria : « Aux voleurs ! Aux voleurs ! » Les trois hommes s'enfuirent laissant Pequeletou à la merci du propriétaire. Ce dernier ne vit personne mais la voix disait toujours : « Que faut-il que je prenne, un bœuf ou une vache ! » Comme la voix venait de la serrure le maître avança sa lumière pour y regarder : « Vous allez me brûler, dit la même voix, si vous avancez encore la lumière ! » Alors Pequeletou sortit de sa cachette et alla se réfugier dans la mangeoire des vaches et l'une d'elles, le prenant pour une fève, l'avala. Pendant ce temps le propriétaire entra, fit le tour de l'étable et ne trouva personne. Cependant une voix criait toujours : « Que faut-il prendre,

immense dont le parquet était doré et les murs de cristal. Cinquante nains se présentèrent pour le servir. Quelques heures après, un nain vint lui dire que la fée l'attendait et il fut introduit en sa présence. Elle était assise sur un trône de cristal et d'or. « Qu'êtes-vous venu faire ici? » demanda-t-elle. — Vous forcer à me suivre, » dit-il. — Bien d'autres avant vous, » répondit la fée, « sont morts à la peine, et c'étaient des rois et des princes ayant force et puissance. — Moi je n'ai que ma volonté! — Eh bien! » dit-elle, « vous essayerez demain. » Le soir, vers dix heures, deux nains conduisirent le jeune homme dans un vaste souterrain au milieu duquel s'élevait un immense tas de blé, de pois et de lentilles : « Il faut que vous fassiez de chaque espèce de grains un tas différent; vous avez la nuit pour le faire; demain, dès l'aube, la fée Sibiane viendra vérifier votre travail. » Ils partirent en ne lui laissant qu'une seule bougie. Le filleul du roi commença sa tâche, la bougie se consumait et le sommeil le prenait : « Ah! » s'écria-t-il, « si j'avais là les fourmis que j'ai secourues jadis. » A peine ces mots étaient-ils prononcés que les fourmis apparurent : « Va te reposer, nous ferons ton ouvrage. » Le lendemain, lorsque la fée descendit dans le souterrain, les trois tas étaient faits. « C'est très bien, » dit-elle, « mais ce n'est pas tout. Vous voyez

cette montagne qui me cache le soleil? Demain matin je veux avoir le soleil dans ma chambre; pour cela vous abattrez la montagne. » Un nain lui remit une pioche en bois et le conduisit sur la montagne. Au premier coup qu'il donna, la pioche se cassa : « Hélas! si j'avais les soldats que j'ai rassassiés quand ils avaient faim, comme ils auraient vite fait d'abattre la montagne. » A ces paroles les soldats apparurent et leur chef lui dit : « Je vous avais bien promis de vous aider dans le besoin! Vous nous avez appelés, nous voici! » Le lendemain la fée, en s'éveillant, vit pour la première fois le soleil dans sa chambre. « Il n'a pas pu faire cela tout seul, » pensa-t-elle, « quelque puissance le protège; néanmoins il me plaît. » Lorsque le jeune homme apparut devant elle, elle lui dit : « Je ne suis pas encore vaincue; l'épreuve qui vous reste à subir est bien plus difficile. Il s'agit de remplir cette petite fiole avec de l'eau de longue vie prise au jardin dans un puits presque tari. Une colombe partira dès ce soir à six heures pour faire le même travail; vous ne partirez que demain à sept heures; néanmoins il vous faudra m'apporter la fiole avant que la colombe ne revienne. » A l'heure fixée, il se rendit auprès du puits avec la fiole. Il vit la colombe qui allait repartir ayant terminée sa besogne. « Je suis perdu, » s'écria-t-il; « ah! si un de mes amis les corbeaux

était ici ! » Aussitôt un corbeau arriva qui arracha la fiole au bec de la colombe et la posa à terre. « Ne me remercie pas », dit-il au filleul du roi, « un bienfait n'est jamais perdu. » Le jeune homme se hâta de regagner le palais et d'aller déposer la fiole dans la chambre de la fée. Celle-ci lui dit : « Vos épreuves sont terminées ; je suis à vous, vous pouvez m'emmener. » A la cour, les uns disaient : « Il ne reviendra plus, » d'autres, « il est mort ! » Un jour, on entendit un grand bruit de grelots et le galop de nombreux chevaux. C'était la fée Sibiane qui arrivait. Elle montait un magnifique cheval blanc, et elle avait son vainqueur à ses côtés. Une troupe de nains munis d'instruments de musique la précédait et une autre la suivait. Le sorcier crut mourir de rage en revoyant son serviteur. Il comprit que le jeune homme allait tout dévoiler au roi. Aussi résolut-il de s'en débarrasser à tout prix et il paya deux hommes pour l'assassiner. Le roi donna le lendemain une grande fête en l'honneur de la fée. On fit asseoir le conquérant à côté d'elle. Pendant le repas quelqu'un vint dire au jeune homme qu'on l'appelait au dehors pour une affaire pressante. « Ceux qui vous demandent sont assez loin d'ici ! » Et on le conduisit dans un bois. Un coup de sifflet retentit, quatre hommes se jetèrent sur le filleul du roi, l'un d'eux lui donna

un coup de couteau qui l'étendit roide mort. Ils l'enterrèrent au pied d'un arbre. Cependant à la table royale on s'inquiétait de cette absence. Au moment même, où, dans la forêt, l'assassin donnait le coup de couteau, la fée s'évanouit. Quand elle eut repris connaissance : « Vite! » s'écria-t-elle, « courons à la forêt! » En disant ces mots elle regarda le sorcier qui était extrêmement pâle. Elle alla droit à l'endroit où le jeune homme était enterré. Quatre de ses nains s'avancèrent et creusèrent la terre fraichement remuée. Au bout de quelques minutes ils retirèrent du trou le corps du jeune homme. La fée, prenant la fiole d'eau de longue vie, en prit quelques gouttes avec lesquelles elle frictionna le mort, si bien qu'il se leva. « Roi, » dit la fée, « voilà le meurtrier! » Et elle indiqua le sorcier. Le roi le fit saisir et mettre immédiatement à mort. Le lendemain on célébra en grande pompe le mariage du filleul du roi et de la fée. Ils eurent beaucoup d'enfants et furent heureux; mais comme la fée avait épousé un mortel, elle dut mourir comme lui.

Conté par Angéline Moretti.

Comparer : 2.





28.

LE PAYS DES BRIDES

Un pauvre prince exilé avait une très belle fille qui avait une sorcière pour marraine. La famille princière dut travailler pour vivre. Un jour que la fille du prince parcourait les rues de la ville pour chercher de l'ouvrage, sa marraine lui apparut et lui donna une noix, une amande et une noisette, en lui disant : « Voilà le cadeau que je te fais; tu t'en serviras à l'occasion, » puis elle disparut. Ne trouvant pas de travail, la jeune fille se dit : « Je ne puis pourtant pas laisser mourir ma famille de faim; cherchons une place de domestique. » Elle se présenta chez un riche seigneur du pays qui l'engagea volontiers. Elle s'habilla mesquinement et, pour paraître laide, elle cessa même de se laver de sorte qu'elle était méconnaissable. Un jour le seigneur donna un grand bal dans

un de ses palais. Son fils ordonna à la domestique d'aller seller son cheval. Celle-ci au lieu de lui mettre la selle, mit la bride, et demanda à sa maîtresse de la laisser aller voir le bal, ce que celle-ci refusa avec indignation. Le jeune seigneur, pendant ce temps, se préparait à partir, et ne trouvait pas son cheval sellé. Il appela la domestique, prit la bride et lui en donna de grands coups, si bien qu'elle remonta en pleurant chez sa maîtresse qui la consola de son mieux. Encouragée par ces bonnes paroles, la pauvre jeune fille réitera sa demande. « Je ne le puis », répondit la dame, « il n'est pas d'usage que les domestiques aillent au bal, vous êtes trop malpropre. » Le soir venu la filleule se dit : « Il faut pourtant que j'aille à ce bal, » et elle prépare sa toilette. Elle cassa la noix que lui avait donnée sa marraine, et il en sortit une belle robe, dont le dessin représentait la mer et les poissons. Au premier coup de peigne qu'elle donna à ses cheveux, ils devinrent comme de l'or et tombèrent tout en boucles sur ses épaules. Ses souliers aussi étaient dorés. Lorsqu'elle fut prête elle descendit, et trouva un cheval tout préparé. Dans la salle du bal, tout le monde fut ébloui de sa beauté. Le fils du seigneur voulut danser avec elle, et lui demanda son nom, mais elle ne répondit pas. « De quel pays êtes-vous », lui dit-il ? — « Du pays des Brides, »

répliqua-t-elle ; après ces mots elle sortit précipitamment, monta sur son cheval et partit. Le jeune homme essaya inutilement de la suivre. Après le bal il alla trouver sa mère et lui dit : « O mère, j'ai vu une jeune fille si belle que j'en suis devenu amoureux; mais elle m'a quitté sans vouloir me dire son nom. Si je ne la revois pas, j'en mourrais ». « Mon fils, « répondit la mère, « donne un second bal et peut-être y viendra-t-elle. » Une seconde fête fut donc préparée. Mais lorsque la servante demanda de nouveau à sa maîtresse la permission d'y assister, elle rencontra le même refus que la première fois et se retira en pleurant dans sa chambre. Au même instant, son maître voulant monter à cheval, pour se rendre au bal, s'aperçut que la jeune fille avait sellé mais non bridé l'animal ; il la fit descendre, la battit avec la selle, et s'éloigna plus mécontent que jamais. Le soir, à la même heure que la première fois, la filleule de la sorcière fit sa toilette de bal. Elle cassa l'amande, et elle y trouva une robe sur laquelle était brodé le soleil. A son entrée dans la salle le jeune seigneur la fit danser comme la veille. Il lui demanda une seconde fois son nom et celui de son pays. La première question resta sans réponse; à la seconde : « Je suis, » dit-elle, « du pays de la Selle, » et à ces mots elle voulut s'éloigner. Mais le jeune homme, la retenant par

le bras, la conduisit jusqu'à sa monture, et l'aida à se mettre en selle; mais, tirant un fouet de sa poche elle en donna un coup sur les yeux du curieux et disparut. Le prince, de retour chez lui, confia encore ses chagrins à sa mère, qui lui conseilla d'essayer encore, et un troisième bal fut donné. Mais lorsque le jeune homme voulut s'y rendre, les étriers manquaient, à son cheval, ce que voyant il fit venir la pauvre servante et, allant lui-même chercher les étriers, il les lui jeta à la figure et partit. La filleule de la sorcière monta chez sa maîtresse pour se plaindre, mais celle-ci lui dit : « Ce n'est pas par méchanceté que mon fils agit ainsi, mais parce qu'il est malheureux. Il a vu au bal une fille si belle qu'il s'en est épris et veut l'avoir pour femme, mais il ne peut pas savoir son nom; elle ne veut pas le dire et personne ne la connaît; il donne encore un bal ce soir, et il m'a dit que c'est le dernier, et que s'il ne réussit pas, il mettra fin à ses jours. — O madame, » dit la servante, « puisque c'est le dernier bal, laissez-moi y aller un moment. Je me cacherai si bien que personne ne me verra. » Cette fois-ci la bonne dame lui donna la permission. Alors la fille alla dans sa chambre, pour s'habiller. Elle cassa la noisette et il en tomba une belle robe sur laquelle la lune se trouvait brodée. A l'heure ordinaire elle partit

et tous les invités s'approchèrent pour l'admirer. Elle était plus belle encore qu'elle ne l'avait été. Le jeune seigneur s'avança vers elle pour la faire danser. « Je vous en prie, » lui dit-il, « qui êtes vous, et quel est votre pays ? — Mon pays, c'est celui des Étriers, » répond-elle, « quant à mon nom, je ne puis vous le dire, » et elle sortit. Le prince la suivit. Pour se débarrasser de sa présence, la belle fille, mettant la main dans sa poche, en sortit une poignée de sable qu'elle jeta à la figure du prince et en le faisant elle disparut. Lorsqu'il raconta à sa mère sa malechance : « Et son pays te l'a-t-elle aussi laissé ignorer, » lui demanda-t-elle? — Je ne comprends rien à ses paroles, » dit le fils; « le premier soir elle m'a dit le pays des Brides, le second soir, de la Selle, et le troisième des Étriers. » A partir de ce jour on le vit dépérir, rien ne pouvait le rendre à la santé. Un jour la domestique dit à la mère. « Madame, permettez-moi de préparer les repas de votre fils, peut-être qu'il les acceptera. — Comment osez-vous me faire une pareille demande, » s'écria la mère. La pauvre servante alla dans sa chambre et on ne la vit plus de la journée. Le soir de ce même jour, à l'heure où s'était donné le bal, la filleule de la sorcière changea de robe. Elle mit encore celle qui était couleur de lune et se présenta devant le malade. « Que vois-je, » s'écria-t-il, « est-ce vrai-

ment elle? A mesure qu'il parlait la belle s'avançait près de son lit et lui dit : « Vous ne vous trompez pas, c'est moi. — Pourquoi m'avez-vous laissé dans l'ignorance? — Parce que vous me battiez avant de partir pour la fête, et que votre mère ne me permettait pas d'y aller. » Alors elle lui raconta son histoire et termina ainsi : « Puisque vous m'aimez, je resterai ici pour vous rendre la santé, et après nous nous marierons. » Le lendemain la mère trouva le malade beaucoup mieux, et il ne lui cacha rien. On laissa la filleule de la sorcière soigner le malade, et le jour qu'il fut guéri le mariage eut lieu.

Conté par Louisa Aprosio.

Comparer : 1, 33. — Webster, p. 158. — Ortoli, 14. — Grimm, 65; I, p. 430. — Comparetti, 57.





32.

L'ANE ET SES COMPAGNONS

Il y avait une fois un homme qui avait tellement chargé son âne que celui-ci ne voulut plus marcher. L'homme poussa son âne avec rudesse et le fit dégringoler le long d'une pente. Le pauvre âne se mit alors à marcher en boitant. Chemin faisant il rencontra un chien auquel il dit : « Où vas-tu beau chien? » Le chien répondit : « Bel âne, je m'en vais de la maison parce que mes maîtres n'ont plus voulu que je la garde ! » Alors, l'âne lui dit : « Attache-toi à ma queue et marchons, marchons ! » Chemin faisant, ils rencontrent un chat et l'âne lui dit : « Où vas-tu beau chat? — Bel âne, » répondit le chat, « je m'en vais de la maison parce que mes maîtres n'ont plus voulu que je fasse la chasse aux souris ! — Attache-toi à ma

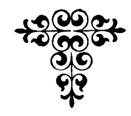
queue, » dit l'âne, « et marchons, marchons! » Chemin faisant, ils rencontrent un serpent : « Où vas-tu, comme cela, beau serpent? » dit l'âne. — Bel âne, je m'en vais de la maison, » répondit le serpent, « parce que mes maîtres n'ont plus voulu que je siffle. » Alors l'âne répondit : « Attache-toi à ma queue et marchons, marchons! » Chemin faisant, ils rencontrent une charogne [1] et l'âne lui dit: « Que fais-tu, belle charogne? — Je reste où je suis, bel âne, parce que celui qui m'a fait n'a pu me garder. » Alors l'âne lui dit : « Attache-toi à ma queue et marchons, marchons. » Ils marchèrent deux jours, puis ils trouvèrent un grand château. Alors l'âne frappe à la porte, pan, pan, personne ne vient; pan, pan, personne ne vient. Alors, l'âne donne un coup de pied et la porte s'ouvre, ils entrent : l'âne place le chien derrière la porte, le chat sur le fourneau, le serpent dans le seau, la charogne dans une assiette sur la table et l'âne se met au lit. Les maitres arrivent et entrent : le chien aboie; la bonne va préparer le dîner, le chat la griffe; ils vont boire, le serpent siffle; ils se mettent à table, ils y trouvent la charogne; ils vont se coucher et voilà que l'âne leur donne des coups de pied et leur crie : « C'est moi qui suis le

1. Stercum.

maître, allez-vous en! » et les maîtres sont obligés de quitter le château.

Conté par Victorine Muratoré.

Comparer : Cosquin, 45. — Campbell, 11. — Grimm, 41.



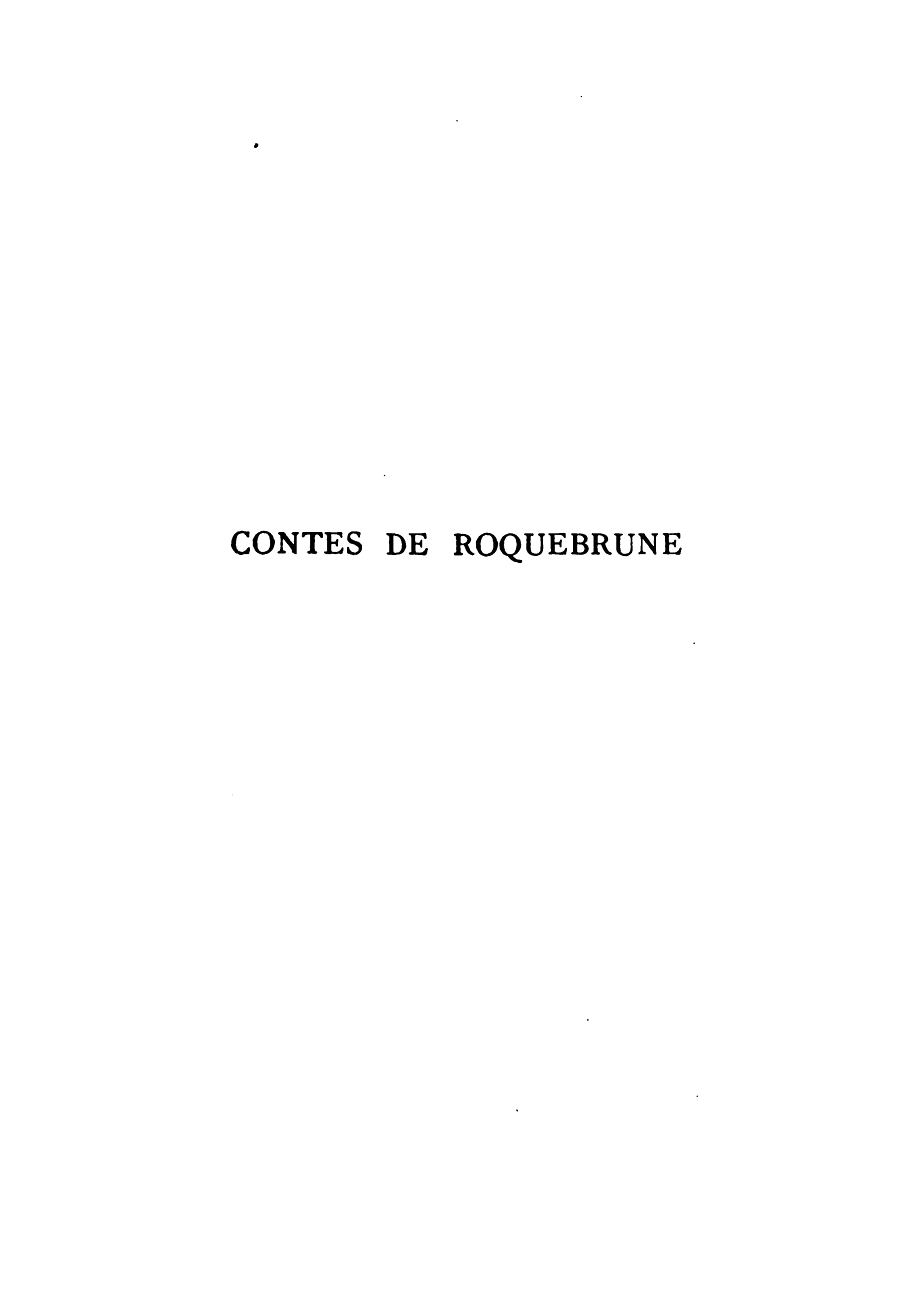


33.

MARIE ROBE DE BOIS

Il était une fois une jeune fille à qui on avait donné une sorcière pour marraine. Celle-ci lui dit un jour : « Veux-tu venir avec moi? » L'enfant y consentit. « Mais si tu viens avec moi, » lui dit-elle, « il faut demander à ton père de t'acheter une robe pareille à la lune. » La petite fille répondit : « Marraine, cette robe, je l'ai. — Eh bien, il faut que tu t'en fasses faire une qui brille comme les étoiles. » L'enfant dit : « Marraine, cette robe, je l'ai! » Alors, la marraine lui dit encore : « Eh bien, maintenant il t'en faut une qui brille comme le soleil, et il faut encore que ton père t'en fasse une en bois avec autant de poches qu'il est possible d'en avoir. » Avant de partir la sorcière recommanda à la petite fille de ne jamais dire : « Jésus,

Marie? » Elles marchaient depuis longtemps lorsque l'enfant dit : « Marraine, n'y sommes-nous pas encore? Jésus, Marie! quelle longue route! » La sorcière prit la petite et la jeta dans le jardin du roi où se trouvait un oranger. Le fils du roi venait souvent se promener dans le jardin; ce jour là, ainsi que les suivants, il a vu qu'il manquait des oranges; enfin, un jour, il aperçut la petite fille. Il courut à son père et lui dit : « Père, j'ai découvert le voleur qui mange nos oranges! » La jeune fille en voyant le roi eut peur et lui dit : « Sire, que votre Majesté me pardonne; j'ai mangé vos oranges parce que j'avais faim. C'est ma marraine qui m'a envoyée chez vous; ayez pitié de moi! » Le roi lui dit : « Viens, je te prends à mon service, tu donneras à mes poules, à mes oies et à mes canards. » Ainsi fut fait. A l'époque du carnaval, le fils du roi alla danser, et la jeune fille le pria de l'emmener au bal. Le fils du roi refusa, et elle s'en retourna à la maison en pleurant. Elle mit la robe qui était pareille à la lune et partit pour le bal. Le fils du roi la voyant entrer lui dit : « Mademoiselle, voulez-vous danser avec moi? » La jeune fille y consentit. Après la danse, le fils du roi lui donna une bague. Un autre soir, le fils du roi étant de nouveau allé au bal, la jeune fille l'y suivit parée de sa robe d'étoiles. Elle dansa encore avec



CONTES DE ROQUEBRUNE



34.

LA FILLE DU DIABLE

Variante I.

Il y avait une fois un pêcheur qui avait trois fils. Ils allaient pêcher depuis quelque temps déjà sans rien prendre : « Pourquoi, » dit le plus jeune à son père, « ne veux-tu pas me permettre d'aller pêcher là-bas, où nous voyons tant de beaux et gros poissons? — Dieu t'en garde, » dit le père, « là habite le diable, et s'il t'attrape, tu es perdu. » Cependant le pain commençait à manquer au logis; un matin alors, le plus jeune, sans rien dire, part seul pour aller pêcher où son père lui a défendu d'aller. Il n'y est pas plutôt arrivé que le diable le saisit et l'emporte dans son palais. « Tu as osé, » dit le diable, « venir dans mon pays! Je vais te donner

trois choses à faire, et si tu ne les fais pas, je te tue. D'abord, » dit-il, « prends ce panier, et sers-t'en pour mettre à sec le lac que voici; tu as un jour pour le faire. » A ces mots le diable s'en va; le jeune homme essaie, mais en vain, d'épuiser l'eau du lac; pris de frayeur, il se met à pleurer. A midi, le diable appelle ses sept filles et leur dit : « Quelle est celle qui veut porter le dîner à ce jeune homme? —Je ne veux pas, » dit la plus jeune. — « Hé bien c'est toi qu ira, » dit le diable. Elle obéit, et elle vit, près du lac, le jeune garçon qui pleurait. « Qu'as-tu? lui dit-elle. — « Je ne puis parvenir à mettre le lac à sec. — Ne soyez pas en peine, mangez, et je vous aiderai. » Il mange, alors la fille prenant une petite baguette dans sa poche : « Petite baguette, « dit-elle, » mets ce lac à sec. » Aussitôt fait que dit. Le jeune homme la remercie et elle part. Le soir, le diable arrive : « Hé bien, » fit-il, « as-tu fais ce que je t'ai dit? — Oui, » répond le jeune homme, « et j'espère que vous ne m'en donnerez pas de plus difficile. » Le diable revient le lendemain et lui dit : « Il faut que tu ailles me prendre un nid contenant deux œufs, qui se trouve sur cette tour haute de cinq cents mètres; tu te serviras de cette échelle qui a un mètre de long. » Il essaie, mais en vain. A midi, le diable dit à ses filles : « Qui veut porter le dîner au jeune homme? »

La plus jeune dit : « Je n'y vais pas, j'y suis allée hier. — Hé bien, » fit le diable, « tu iras. » Elle arrive à la tour et trouve encore le garçon qui pleurait. « Ne vous chagrinez pas, » lui dit-elle, « et mangez. » Il mange, et avec la baguette la fille prend le nid et les deux œufs. Le soir le diable vient voir si l'ouvrage est fait. Celui-ci lui présente le nid : étonné le diable lui dit : « Je vais te donner une troisième chose à faire, si tu la fais, je te donne une de mes filles en mariage, sinon, je te tue. Vois-tu ce puits? Au fond se trouve un anneau, que tu dois aller chercher. » Le lendemain, le garçon essaie en vain; à midi, le diable demande encore qui veut aller porter le dîner. La plus jeune répond : « Père, j'y suis allée deux fois, je ne veux plus y aller. — Tu iras encore. » Elle va, et trouve le garçon désespéré; après qu'il eut mangé elle dit : « Si tu veux que j'aille prendre l'anneau coupe-moi en morceaux et jette-moi dans le puits. » Le jeune homme résiste en disant qu'il lui doit de la reconnaissance; mais, pressé par la fille, il la coupe en petits morceaux et la jette dans le puits. Mais il oublie de jeter un os du petit doigt de pied. « Voici l'anneau, » dit-elle, « mais tu as oublié de jeter ce petit os, et il me manque ; mais ce sera là un signe pour me reconnaître. Demain, mon père va nous mettre avec mes six sœurs dans

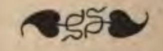
des sacs et te dira de choisir ton épouse; tu me reconnaîtras en me touchant au pied. Mais avant d'être à demain, il y a la nuit à passer, et mon père a encore envie de te tuer cette nuit; il fera tomber sur ton lit une meule de moulin; tu n'auras qu'à te tenir toute la nuit à la fenêtre pour éviter la catastrophe. » Le soir, le diable est plus qu'étonné en prenant l'anneau, il est presque furieux, mais il se contient. « Je l'attends, cette nuit, » se dit-il. A minuit, la meule tombe, écrasant tout; le jeune homme, heureusement, s'était tenu à la fenêtre. Le lendemain, le diable vient voir, et, à sa grande stupéfaction, il trouve le garçon vivant. « Seigneur, » lui dit ce dernier, « vous devez avoir des rats dans votre palais; cette nuit, un grain de blé m'est tombé sur le front et m'a réveillé. — Hé bien, » lui dit le diable, « tu vas choisir une de mes filles pour épouse. Les voilà toutes, choisis. » Il cherche et reconnaît bientôt la cadette au signe indiqué. Le diable se doute alors de quelque chose : « C'est ma fille cadette qui a exécuté les travaux. » Dès que la fille et le jeune homme furent seuls : « Mon père », dit-elle, « va nous tuer tous les deux, il faut partir. Descends à l'écurie et prends le cheval le plus maigre que tu verras. » Il descend et voit au fond de l'écurie une vieille rosse qui n'avait que la peau et les os! « Si je prends ça, » se dit-il,

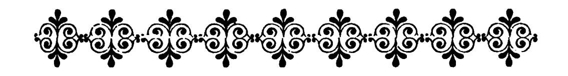
« nous ne pourrons pas marcher; mieux vaut prendre celui-ci. » Il choisit un assez bon cheval. Sa femme l'attendait dehors : « Malheureux, » lui dit-elle, « pourquoi n'as-tu pas pris le plus mauvais; mais partons quand même. » A minuit, le diable s'aperçoit que sa fille et son gendre ont déguerpi et il part à leur poursuite. « Je les rattraperai vite, » se dit-il, « ils m'ont laissé mon vieux cheval. » Il enfourche l'animal, pique des deux et part. Quand la fille s'aperçoit que son père les poursuit, elle dit : « J'ai trois dons, utilisons-les. Que le cheval devienne chapelle, toi le curé et moi le servant. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Le diable, en passant devant la chapelle, demande au curé s'il n'a pas vu passer un homme et une femme sur un cheval : « *Dominus vobiscum* » dit le prêtre, à la fin il finit par lui dire qu'il n'a rien vu. Le diable retourne alors chez lui et rend compte de son voyage à sa femme. « Malheureux, » lui dit celle-ci, « il fallait prendre le curé, c'était ton gendre et le servant ta fille, pars et atteins-les. » Le diable part; mais pendant le temps écoulé le gendre et la fille avaient filé avec leur monture. Quand le diable fut encore près d'eux : « Que le cheval soit un rosier, que tu sois un chasseur et que je sois un oiseau, » dit la fille. Le diable arrive et demande au chasseur s'il n'a rien vu. « Non, » dit celui-ci. Le diable retourne,

sa femme lui dit encore que le chasseur étai[t] son gendre. Le diable reprend sa route, quan[d] il approche des enfants : « Que le cheval soi[t] rivière, » dit la fille, « que je sois anguille et qu[e] tu sois pêcheur. » Le diable s'informe encor[e] auprès du pêcheur qui répond qu'il n'a rien vu. Et le diable retourne; sa femme le lui explique encore. « Cette fois, » dit le diable, « je prends tout. » Et il part. Pendant ce temps la fille disait à son mari : « Mes trois dons sont épuisés, si mon père nous atteint, nous sommes perdus. » Déjà ils approchaient de la limite des frontières du royaume du diable, quand soudain ils entendent ce dernier derrière eux; ils pressent leur cheval, et, au moment où le diable allait les saisir, la moitié du cheval avait dépassé les limites du royaume. Celui-ci ne put avoir que la moitié de son cheval : les jeunes gens étaient sauvés. Ils arrivent à la maison du pêcheur qui désespérait de voir son fils, et, à partir de ce jour, ils furent tous heureux, grâce à la fille du diable.

Conté par Henriette Orengo.

Comparer : 8.





36 [1].

PETOUMELETOU

Il était une fois une femme qui vendait des lentilles, une autre femme vint à passer devant la boutique et lui dit : « Donnez-moi une lentille. — Je n'en ai qu'une. — Donnez-m'en deux. — Je n'en ai que deux. — Donnez-m'en trois. — Je n'en ai que trois. » Elles continuent de même jusqu'à douze. « Que, toutes ces lentilles deviennent des enfants, » dit la femme à la marchande. Aussitôt dit, aussitôt fait; les douze lentilles se changent en douze enfants. La marchande furieuse prend ces douze enfants, met leur tête dans un mortier et les écrase. Mais un moment après elle se dit : « Malheureuse que je suis, je n'en ai pas même gardé un

1. Le conte n° 35 a été supprimé après l'impression.

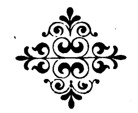
pour l'envoyer porter le dîner à son père. » Le plus rusé des enfants, *Petoumeletou,* était parvenu à échapper à la mort en se cachant dans la caisse de figues. En entendant la marchande se lamenter il s'écrie : « J'y suis encore, moi, j'y suis encore! — Viens, mon enfant, » dit la marchande. — Non, car vous me tueriez. — Non, je ne te tuerai pas, viens, et tu porteras le dîner à ton père. » Alors Petoumeletou arrive. « Voilà un panier, » dit la mère, « le pain blanc, le vin blanc, le raisin blanc, tout cela est pour ton père; quant au pain noir, au vin noir, au raisin noir, c'est pour toi. » Il part et arrive à la campagne, il appelle son père et lui dit de venir diner. « Tout le pain noir, le vin noir..... est à vous : le pain blanc..... est pour moi. » Le père, le croyant sur parole, mange le pain noir. Quand ils eurent mangé, la pluie se met à tomber. Le père dit à son fils : « Va-t-en vite, sinon tu te mouilleras. » Tandis qu'il cheminait la pluie se mit à tomber à verse. Petoumeletou alors se cacha sous une feuille de figuier. Un bœuf vint à passer qui avait faim, il mangea cette feuille et avec elle Petoumeletou. Comme l'eau tombait toujours, la mère était désespérée et appelait continuellement : « Petoumeletou! Petoumeletou! » Celui-ci lui répond : « Oh! je suis dans le ventre du bœuf où il ne pleut ni ne fait jour, quand le bœuf

aura digéré [1], Petoumeletou sortira!..... » Le soir, le bœuf le rendit, Petoumeletou s'en va à la maison; le père lui pardonna d'avoir mangé le pain blanc..... et il fut, dès ce jour, le chérubin de la famille.

Conté par Joséphine Dévissi, veuve Otto.

Comparer : 29.

1. En patois : *caghera.*





37.

LE BRAS DROIT DU ROI RICARD

Il était une fois une vieille femme qui lavait des raves. Vint à passer la fille du roi de ce pays : « Oh! les belles raves, » dit-elle. — « Elles sont belles, » dit la vieille, « mais pas aussi belles que le bras droit du roi Ricard. » La fille alors devint amoureuse du bras droit du roi Ricard, sans l'avoir jamais vu. Le lendemain, sans rien dire à personne, elle prend de l'argent et part, elle veut aller chercher le roi Ricard. Après une journée de marche, elle arrive à une forêt, elle rencontre là une vieille qui lui dit : « Venez ici, vous partirez demain. » La fille lui dit alors le motif de son voyage; « malheureusement, » ajoute-t-elle, « je ne sais où est le roi Ricard. — Bien, » dit la vieille, « moi je suis la mère des sept vents; ce soir quand ils arriveront, nous leur demanderons où est ce

roi. — Merci, » dit la fille. Le soir les sept enfants arrivent, la mère les interrogea tous à ce sujet. Le dernier, Tramontane, dit qu'il le savait, mais que, pour y arriver, il y a trois vallons à passer et que pour les traverser il fallait trois poils de sa barbe. Pendant qu'il soupait, la mère lui arrache un poil, puis deux, puis trois, en lui faisant accroire qu'il avait quelques brins de broussaille sur la barbe. Le lendemain, la vieille donne ces trois poils à la fille et lui dit : « Quand vous trouverez un ruisseau, vous jetterez un poil dans l'eau, et de suite le ruisseau sera à sec. » La fille part et fait ce que la sorcière lui a ordonné. Après quatre jours de marche, elle arrive au pays tant désiré. Elle s'y fait fabriquer une quenouille, un fuseau, un rouet et un dévidoir en or, puis elle s'habille en mendiante et va sur la place publique de la ville : là elle se met à filer. Vient à passer la servante du roi qui allait au marché; en voyant cette fille mal vêtue, filant avec une quenouille d'or : « Oh! *Roumiou* [1], » lui dit-elle, « voulez-vous vendre cette quenouille! — Elle n'est pas à vendre, mais à gagner. Dis à la reine que si elle la veut, elle n'a qu'à me laisser coucher une nuit avec le roi Ricard. » La servante va de

1. Mendiante. Autrefois *roumiou* signifiait pèlerin allant à Rome.

suite rapporter ces paroles à la reine; celle-ci consent. Le soir venu, et pendant le repas, la reine verse dans le verre du roi un breuvage pour le faire dormir. Le roi ne tarde pas à s'endormir; on le couche, puis la servante va chercher la mendiante; celle-ci vient et se couche avec le roi. Voyant que le roi ne lui adresse pas la parole, la fille dit toute la nuit : « *Ousté* [1] ne me parle pas, *Ousté* ne me dit rien, j'avais une quenouille d'or, et je ne l'ai plus. » Le lendemain, au point du jour, on ordonne à la mendiante de partir. Cette dernière retourne à la place et se met à dévider le fil filé la veille. La domestique du roi sort encore pour faire ses provisions et rencontre de nouveau la bohémienne; elle lui demande encore si elle veut vendre son dévidoir; la mendiante lui fait la même réponse que la veille : « Dis à la reine que si elle veut le dévidoir, elle n'a qu'à me laisser coucher cette nuit avec le roi. » La reine accepte encore, et le soir elle verse encore un dormitif dans le verre du roi. Il s'endort, on le couche et on appelle la mendiante; pendant la nuit elle crie toujours : « *Ousté,* ne me dit rien, *Ousté* ne parle pas, j'avais une quenouille, et je ne l'ai plus, j'avais un dévidoir et je ne l'ai plus. » Le len-

1. Mot de signification incertaine. On propose l'espagnol *Usted*.

demain, au point du jour, on fait lever et partir la mendiante, et le roi toujours endormi ne se doute pas plus que la veille, que quelqu'un a couché avec lui. La mendiante va encore sur la place avec son rouet. La domestique ayant revu la mendiante lui fait les mêmes demandes et obtint les mêmes réponses. La reine consent encore pour avoir le rouet. Au matin, quelques courtisans abordèrent le roi et lui dirent : « Sire, depuis deux nuits on entend du bruit dans votre chambre, quelqu'un y parle du soir au matin »..... Le roi comprit, et se promit de veiller sur sa personne. Au souper, la reine verse encore la poudre, mais le roi s'en étant aperçu fait disparaître le breuvage. Un moment après, il feint de dormir et se laisse coucher. La mendiante arrive et se couche, et bientôt recommence : « *Ousté* ne me dit rien, j'avais un dévidoir, je ne l'ai plus, j'avais un rouet, et je ne l'ai plus. » Le roi se lève alors et lui demande comment il se fait qu'elle se trouve à ses côtés. La mendiante lui explique tout : « Je suis, » dit-elle, « fille d'un roi, et je suis amoureuse de ton bras. — Bien, » dit le roi, « demain, quand la servante viendra t'appeler, tu ne te lèveras pas. » Le matin, en effet, elle refuse de se lever : aux ordres réitérés de la bonne, le roi lui répond d'aller faire son travail; puis ils se lèvent ensemble... Le roi fait préparer un

festin auquel il convie le père et la mère de sa femme : au dessert il dit : « Beau-père; répondez s'il vous plaît à ma question : Que feriez-vous si vous aviez une femme qui, pour satisfaire sa vanité, se permettrait de faire coucher une autre femme avec vous? La garderiez-vous ou épouseriez-vous celle qui a couché avec vous? — Il n'y a pas de doute à avoir, » dit le beau-père, « je garderai celle qu'on a fait coucher avec moi. — Très bien, » dit le roi, « dans ce cas, gardez votre fille; je prendrai cette mendiante que vous apercevez là-bas. » Le roi Ricard fit venir les parents de cette dernière et il l'épousa bientôt après.

Conté par Louis Revelly.

Comparer : Cosquin, 35. — Luzel, I p. 306. — Bladé, C. G. I p. 266. — Ortoli, 7. — Campbell, 12. — Grimm, 88, 127. — Basile, V, 3. — Pedroso, 20. — Hahn, 100. — Carnoy et Nicolaides, p. 139.





38.

LA FILLE RUSÉE

Un veuf avait trois filles. Obligé de partir pour un long voyage d'affaires, il réunit ses filles et leur dit : « Voici à chacune un bouton de rose, si à mon retour ils sont encore frais, ce sera une preuve de votre sagesse. » Les filles promettent d'être sages, et le père part. Le fils du roi, s'étant un jour attardé à la chasse, trouve sur son chemin le château habité par les filles : il frappe à la porte. « Je suis, » dit-il, « le fils de votre roi, voudriez-vous me donner l'hospitalité pour la nuit? » Sans répondre directement à sa question, on lui offre un grand repas; puis, à dix heures, les trois filles dirent : « Majesté, l'heure est avancée, il vous faut partir. » Le fils du roi répondit : « En l'absence de votre père, je veux commander ici, je désire coucher avec l'aînée. » Après quel-

que hésitation, elle consent. Le lendemain, le prince reste; le soir, même invite à partir, et même réponse; il veut coucher avec la seconde qui accepte. Le troisième jour, même chose, la cadette consent aussi à condition que le prince fasse trois sauts de joie. Le fils du roi accepte. La cadette fait alors préparer le lit dans un endroit donnant sur une fosse, puis, quand le prince arrive en sautant, le lit bascule, et il tombe dedans. Il ne peut s'échapper, que par un petit trou, et Dieu sait dans quel état! Il part et arrive chez lui; le factionnaire est obligé de se retirer tant il y avait de mouches qui suivaient le prince. Furieux, il promet de se venger. « Quand viendra son père, » se dit-il, « je la demande en mariage et je la tue. » Au bout de neuf mois, les deux filles aînées du marchand eurent chacune un enfant. La cadette va vers la reine et lui raconte tout. La reine fait prendre les enfants et les fait porter un matin au chevet de son fils. En s'éveillant, celui-ci se dit : « C'est encore un tour de la cadette, elle me le paiera... » Quelque temps après, le père arrive et appelle ses filles. Bien entendu, les boutons de rose des deux aînées étaient flétris; la cadette alors leur dit : « Nous allons passer l'une après l'autre, vous prendrez à tour de rôle mon bouton de rose, et mon père croira que vous avez été sages aussi. » La première prend

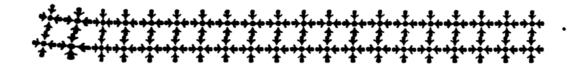
le bouton et passe devant son père. « Bien, » dit celui-ci, « tu as été sage. » Il dit de même à la seconde et enfin à la troisième : « Ton bouton de rose est le moins fané de tous, cependant je suis content de vous toutes. » Le lendemain, le prince vient demander la cadette en mariage, le père paraît enchanté, mais la fille refuse. Cependant, pressée par son père, elle finit par consentir. Seulement, elle se met d'accord avec la reine qui lui dit : « Épouse-le, il ne te tuera pas, car, la nuit de noces, nous l'enverrons prier à la chapelle, nous prendrons alors une courge, nous la remplirons de miel et nous la mettrons dans son lit. » La fille consent à tout. Le jour de la noce arrivé, elle fut splendide. Le soir, quand le fils du roi, voulut aller se coucher, sa mère lui dit d'aller prier un moment auparavant. On met alors la courge dans le lit et la reine appelle son fils : « Va, » lui dit-elle, « ta femme est déjà couchée. » Le prince s'avance furieux dans la chambre, éteint la lampe et tire son épée; il frappe un grand coup sur le lit et coupe la courge en deux : le miel alors rebondit sur le nouveau marié : « Oh! » dit-il, « que le sang de ma femme était doux, pourquoi l'ai-je tuée? » Sa mère vient alors et lui dit : « Va, mon enfant, prier la Sainte-Vierge de ressusciter ta femme. » Le fils obéit et passe dans la chapelle. Pendant ce temps, sa femme se cou-

che avec un bandeau sur la tête, comme si elle eût été blessée. « Viens, dit alors la reine à son fils, « ta femme est redevenue vivante, demande-lui pardon. » Le fils arrive, demande pardon à sa femme et lui promet de l'aimer toujours. Le lendemain de grandes fêtes furent données dans le royaume à l'occasion du mariage. Quant aux deux sœurs, elles épousèrent aussi des princes et leurs deux enfants devinrent de vaillants guerriers. C'est ainsi que, grâce à son esprit, la cadette rendit heureux tous les siens.

Conté par Louis Revelly.

Comparer : Vinson, Récits, III. — Basile, III, 4. — Imbriani, N. F. 3. — Visentini, 1.





39.

LES FILS DU PÊCHEUR

Il était une fois un pêcheur qui ne prenait plus rien depuis six jours. Il se désespérait déjà lorsqu'enfin il prit dans ses filets un gros poisson. Celui-ci lui dit : « Laisse-moi m'échapper. » Le pêcheur refusa et le poisson lui dit alors : « Eh bien, arrivé à la maison, tu feras manger ma tête à ta femme, mes épines à ton chien et ma queue à ton cheval; quant à mes ailerons tu les planteras dans ton jardin. » Arrivé chez lui le pêcheur fit ce que lui avait recommandé le poisson. Le lendemain, la femme du pêcheur eut deux enfants en tout semblables; le chien eut deux chiens semblables, le cheval deux jolis poulains et les deux ailerons étaient changés en deux épées semblables et pareilles en tout. Quand ces deux enfants eurent grandi, l'un d'eux voulut courir le monde. Il prit alors

fille de celui-ci l'épousa immédiatement, car elle avait promis d'épouser celui qui la délivrerait. Le soir de ses noces, il aperçoit, de sa chambre, une lumière sur une montagne voisine. Il demanda à sa femme qui habitait là : « C'est le palais d'une vieille sorcière; aucun de ceux qui y sont allés n'est jamais retourné ! — J'irai et je retournerai, moi, » dit le jeune marié ! Sa femme cherche à l'en dissuader, mais en vain; il part sur son cheval et avec son chien. Il arrive près du château et frappe. Une élégante jeune fille vient ouvrir et l'introduit près de celle qui passe pour être sa mère. La sorcière alors s'arrache un cheveu et dit au jeune homme : « Tiens, vois-tu cet anneau ? attaches-y le chien avec ce cheveu. » Elle s'arrache un autre cheveu et dit : « Voilà pour ton cheval. » Elle s'arrache un troisième cheveu : « Tiens, attache-toi toi-même ! » et il obéit. Le chien, le cheval et le jeune homme étaient devenus trois morceaux de marbre noir. Le lendemain le frère du jeune homme regarde la fiole, et, voyant que le liquide est devenu noir, il en conclut que son frère est mort. Il part et s'en va trouver la femme de son frère; cette dernière le prend pour son mari et lui dit : « Te voilà de retour de chez la sorcière? » Le jeune homme comprend alors et va lui aussi au palais. Il frappe, la même fille vient lui ouvrir. La sorcière s'ar-

absence de l'ours; le hasard voulut que le sentier qu'ils prirent les conduisit à la cabane des deux scieurs. Le mari reconnut sa femme, mais fut étonné de voir un enfant avec elle. La femme raconta alors son histoire. Tous les trois quittèrent la forêt et se retirèrent à la ville pour y faire instruire l'enfant qu'ils appelèrent Jean. Jean fut envoyé à l'école et fut un très mauvais élève, brisant tout, salissant tout. Obligé de la quitter il devint apprenti cordonnier; là aussi il ne put rien faire de bon, il cassait le fil, gâtait le cuir. Son patron, le renvoya. Il entra chez un forgeron, en frappant le fer il en faisait sauter les morceaux de tous côtés; il y fut également renvoyé. Avant de quitter la forge, Jean dit à son patron : « Permettez-moi de me faire un bâton en fer. » Le patron le lui permit. Jean prit alors tout le fer qui était dans la forge pour s'en faire un bâton de trente *rups* [1] et partit. Chemin faisant il rencontra un jeune homme qui jouait aux palets avec des meules de moulin. Étonné de cette force il lui dit : « Viens avec moi. » Sur leur route ils rencontrèrent un autre jeune homme qui renversait les montagnes sens dessus-dessous. « Que fais-tu là? » dirent-ils. — « Je renverse ces montagnes parce que nos moutons ne veulent plus manger de

1. Le rup est le poids local pesant huit kilogrammes.

cette herbe [1]. — Viens avec nous, » dit Jean. Tous les trois réunis, ils marchent et ils marchent. Ils trouvent un château et ils frappent à la porte. « Ce château est habité par le Diable, » leur dit-on. « Peu importe, » fit Jean, « nous voulons y loger. *Palet-de-moulin* fera le dîner, *Tourne-montagnes* et moi nous irons au bois, à midi cette clochette sonnera et nous viendrons dîner. » Chacun se mit à la besogne. Midi arrive et cependant on n'entend pas la clochette. Jean et Tourne-montagnes s'en retournent tout étonnés et trouvent Palet étendu à terre sans connaissance. Ils lui prodiguent des soins et il revient à la vie. Palet raconte alors ce qui lui est arrivé : « Je faisais le dîner, » dit-il, « lorsque j'entendis un grand bruit dans la cheminée; puis un homme se présente et me roue de coups de bâton. — C'est moi qui ferai le dîner demain, » dit Tourne-montagnes. Il arriva à celui-ci la même aventure qu'à son camarade. « Ce sera mon tour demain, » dit Jean, « et nous verrons! » Pendant que ses deux camarades sont au bois, Jean allume le feu et prépare la marmite. Le même individu se présente pour le battre; mais Jean saisit son bâton de trente rups et lui

1. Il a aussi l'ouïe surnaturelle, mais il y aurait confusion avec quelque variante du conte.

en donne un coup sur la tête. L'homme, qui n'était autre que le Diable, tomba mort à ses pieds. Jean le releva et le plaça derrière la porte et continua à préparer le dîner et, midi arrivé, il sonna la clochette. Ses camarades accoururent au signal, trouvèrent le dîner cuit à point et mangèrent. Après quoi Jean leur dit : « Regardez ce qu'il y a derrière la porte. » Les deux camarades félicitèrent Jean et ajoutèrent : « Nous pouvons maintenant visiter le château. » Ils y trouvèrent un trou obscur. Palet refusa de s'en approcher en disant : « J'ai peur. » Tourne-montagnes répéta les mêmes paroles. « Je descendrai, moi, » dit Jean, « il doit y avoir là-dedans quelque chose d'extraordinaire. » Il alla acheter cent brasses de corde, attacha une corbeille à un des bouts, se mit dedans et dit : « Descendez-moi, lorsque vous entendrez la clochette, vous tirerez à vous. » La corde étant trop courte, Jean sonna. Il acheta encore cent brasses de corde et l'ajouta à l'autre. Il descend de nouveau, la corde est encore trop courte; mais cependant il distingue une légère clarté. Il se fait remonter, ajoute encore cent brasses de corde et redescend; il arrive au fond. Il voit plusieurs portes, il ouvre l'une d'elles et voit une fille couchée. « Vous ne sortirez plus de cette chambre, » dit la jeune fille, « à moins que je n'en sorte avec vous! » Jean

la fait placer avec lui dans la corbeille, sonne la clochette et bientôt ils se trouvent hors du trou. « Voici une bague », dit la jeune fille à Jean; « lorsque vous voudrez aller dans quelque endroit que vous ne connaissez pas, elle vous y conduira. » Jean redescendit encore dans le puits; il pénétra cette fois dans une autre chambre et vit une seconde jeune fille qui lui répéta les mêmes paroles et qu'il fit sortir du puits. Celle-ci, en récompense, lui donne une serviette : « Quand vous direz : serviette mets la table, la serviette la mettra. » Jean redescendit encore; mais ses deux camarades, heureux d'avoir chacun une femme, ne firent plus remonter la corbeille. Jean visita alors une autre chambre. Il y trouva un vieillard aux cheveux blancs : « Que viens-tu faire ici? » lui dit-il. Comme il se montrait méchant Jean l'assomme et passe dans une autre chambre; il y trouve une femme occupée à préparer le repas : « Que viens-tu faire ici? » dit-elle. — « Je viens pour que tu m'en fasses sortir, sinon gare à mon bâton. » La femme donne un coup de sifflet; aussitôt deux serviteurs ailés se présentent, Jean se place sur le dos de l'un d'eux et se trouve bientôt à l'orifice du puits. Le serviteur tendit la main pour recevoir une récompense : « Il me faut cent francs. — Tiens, » dit Jean, « voilà pour ta peine, » et il l'assomme.

Les deux camarades ayant quitté le château, Jean s'adresse à la bague et dit : « Conduis-moi auprès de mes deux camarades et des deux jeunes filles. » La bague le conduisit au milieu d'un pré où il les trouva en train de déjeuner. Jean assomma ses amis, prit une des filles pour femme et l'autre pour servante.

Conté par Ange Peglion.

Comparer : 63. — Cosquin, 1, 52. — Sébillot, I, 6; L. O. p. 81, 247. — Carnoy, C. F. 6. — Grimm, 91, 166; II, p. 521. — Comparetti, 40. — Imbriani, N. F. 5. — Visentini, 18, 32, 49. — Hahn, 70. — Jones, 46. — Carnoy, A. M. 2. — Steel, 5. — Ralston, 14, 15.



le réservoir du meunier. Le prince fut bientôt de retour, mais on ne lui fit voir ni le chien ni le chat. Le meunier trouva, un matin, les deux caisses et porta les deux enfants à sa femme : « Il faut les élever, » dit-il, « Dieu nous rendra le bien que nous faisons. » On éleva les deux garçons comme la petite fille, et ils grandirent en compagnie des enfants du meunier. Un jour, pendant qu'ils jouaient, le fils aîné du meunier leur dit : « Pourquoi appelez-vous mon père, votre père ? — N'en avons-nous pas le droit? — Non, mon père vous a trouvés dans le réservoir du moulin. » Les enfants s'informèrent auprès du meunier et sachant la vérité lui dirent : « Vous nous avez élevés, et nous sommes grands et forts, nous vous en serons reconnaissants un jour, mais nous ne pouvons plus maintenant rester avec vous. Nous allons essayer de gagner notre pain. Donnez-nous un fusil à moi et à mon frère et quelques provisions de route dans un panier à ma sœur. » Les trois enfants quittèrent donc la maison. Après avoir marché plusieurs jours, ils se décidèrent à habiter une grotte. Tous les jours les deux frères allaient à la chasse et la jeune fille restait seule à la grotte Un jour, le roi, venant à la chasse dans cet endroit, aperçut la jeune fille et plus il la regardait plus il l'admirait. Il lui demanda ce qu'elle pouvait bien faire dans ce lieu solitaire. « J'at-

ces quand elles aperçurent le navire qui se dirigeait de leur côté; elles jetèrent de grands cris, implorant le secours du capitaine. Jean accourt et comme l'équipage était plus nombreux que les gens de la barque, on eut bientôt raison de leur résistance et les deux demoiselles sont amenées à bord. Restés seuls dans leur barque, les gentilshommes s'effrayent. L'un deux, qui était le fiancé de la jeune reine[1], s'écrie: « Qu'allons-nous dire au roi son père? — Nous dirons », répondirent les autres, « qu'elles se sont noyées. » Ce qui fut dit fut fait. Jean avait conduit la reine chez lui. Il l'entourait du plus grand respect et continuait ses voyages. Un jour, il proposa à la reine de l'épouser. Touchée de la conduite de ce brave marin, elle y consentit et le mariage eut lieu. Quelque temps après, ils eurent un garçon et Jean, transporté de joie, fait faire le portrait de sa femme et celui de son fils pour les placer à l'avant du navire. Le navire dut partir pour la capitale du royaume. Arrivé dans le port, chacun est étonné à la vue des portraits, on croit reconnaître la fille du roi. On rend compte au roi de ce qui se passe, et le monarque veut voir à son tour le navire, et demeure frappé de la ressemblance qui existe entre le portrait et sa fille défunte. Il fait appe-

1. Reine et princesse sont synonymes pour le paysan.

ler le capitaine Jean et lui demande des explications. Jean lui dit ce qu'il savait, et le roi, transporté de joie, lui ordonne d'aller chercher sa fille. Jean revient à Calais, fait part à sa femme de ce qui venait de lui arriver et s'embarque avec elle et son fils pour retourner à Londres. Arrivé à mi-chemin il rencontre une barque que le roi avait envoyé au-devant de sa fille. Elle était montée par les mêmes gentilshommes à qui il avait autrefois confié sa fille; Jean les reçoit à bord de son navire et, tandis que la princesse est dans sa chambre avec son fils, une violente tempête s'élève. La princesse effrayée appelle plusieurs fois Jean qui lui répond que pour l'instant sa présence est nécessaire sur le pont. Soudain, profitant d'un coup de mer plus violent que les autres, un des gentilshommes lui donne une poussée et il tombe à la mer. La princesse appelant toujours son mari, on finit pour lui dire qu'une vague l'a emporté. La pauvre femme est au désespoir; mais elle arrive bientôt auprès de son père qui fait son possible pour la consoler. Le malheureux Jean ne s'était point noyé, il avait gagné une ile à la nage. Il y vécut plusieurs années; sa barbe ayant poussé il était devenu presque méconnaissable. Un matin, en s'éveillant, il entend une voix qui l'appelle : « Jean, » lui dit-on, « dans quelques jours ta femme va se marier

brûlées. Si vous ne punissez les coupables vous n'êtes point digne du nom de roi! Le meunier mérite une récompense! » Le roi comprit alors ce que voulait dire l'oiseau et reconnut ses enfants. La reine et la sorcière furent brûlées. Le roi voulant récompenser le meunier le fit appeler. Le pauvre homme se présenta la corde au cou, croyant que le roi voulait le faire tuer. « Enlève cette corde, » dit le roi, « je la mériterais plus que toi. » Depuis lors le meunier demeura au palais et le roi vécut heureux avec sa femme et ses enfants.

Conté par Mlle Céline Faraut.

Comparer : Cosquin, 17. — Luzel, III, p. 276. — Webster, p. 176. — Carnoy, C. F. 15. — Comparetti, 6, 30. — Imbriani, N. F. 6, 7, 8, 9. — Visentini, 46. — Hahn, 69.



coiffeur et le marchand d'habits, en un instant il est transformé. Un diner est commandé, tous les seigneurs du royaume doivent y assister; le mari de la princesse est choyé, fêté de toutes parts. Soudain, un coup de cloche retentit. Un valet vient prévenir Jean qu'une personne demande à lui parler. Le malheureux pâlit, il se souvient de la promesse qu'il a faite. Il quitte pourtant la table et se rend auprès de l'inconnu : « Je viens voir, » dit celui-ci, « si tu es prêt à tenir ta promesse. Si le contraire arrive, un coup de sifflet suffit pour te reconduire dans ton île. » Le malheureux père saisit son enfant, le presse sur son cœur et ne peut se résigner. « Dépêche-toi, » dit l'autre, « j'ai déjà trop attendu ! » L'infortuné prend l'enfant s'empare du couteau que lui présente l'inconnu et lève le bras pour le laisser retomber sur la tête de l'innocent. « Arrête, Arrête! » s'écrie l'homme de l'île, « j'ai voulu t'éprouver, mais aussi te rendre heureux. Aurais-tu oublié celui que tu as retiré de la dent des chiens et qui a été enseveli à tes frais? Je suis celui-là! Garde ton fils, sois heureux avec ta femme et lui. Adieu, souviens-toi quelquefois de moi! » A ces mots il disparut. En effet, Jean vécut longtemps heureux dans le palais du roi son beau-père et eut beaucoup d'enfants. Quant à l'assassin, à celui qui voulait devenir le mari de sa femme, on prit

dormir, ronfle et attend. Un homme était, en effet, caché sous le lit. Celui-ci, croyant la jeune fille endormie, sort de sa cachette, dépose sur la table de nuit toutes ses armes et sort de la chambre dans le but d'appeler des complices, car cet homme n'était autre chose qu'un chef de voleurs. La jeune fille se lève aussitôt et ferme la porte; mais le brigand s'en étant aperçu s'écrie : « Mademoiselle, de grâce, faites-moi au moins passer mon poignard. » La jeune fille répondit : « Volontiers, mais à condition que vous passerez la main pour le prendre par le trou qui est au bas de la porte. » La jeune fille coupa alors la main du bandit et la déposa sur la table à côté des armes. Le reste de la nuit se passa sans autre accident, et la cousine ne reparut plus tant que dura l'absence du père. Celui-ci, de retour de son voyage, et avant même de rentrer chez lui, va visiter la cousine pour s'informer de sa fille. Celle-ci lui raconte alors qu'elle a vu un homme sous le lit, et que sa fille était bien coupable, puisque elle permettait de semblables visites. Furieux, le père rentre chez lui. Sa fille, le voyant, courut pour l'embrasser, mais celui-ci la repoussa vivement, en lui reprochant sa conduite pendant son absence. La jeune fille voulant alors se justifier mena son père dans sa chambre, lui montra la main et les armes et lui raconta le fait. Le père

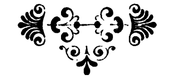
alors serra sa fille dans ses bras, la félicita de son courage et blâma sa cousine. Peu de temps après, un beau monsieur habillé de noir, ganté, se présenta au père et lui demanda la main de sa fille. On consentit au mariage. Les noces se firent avec pompe. Mais la mariée était triste, elle avait de sombres pressentiments; il lui semblait reconnaître les traits du voleur dans ceux de son époux; elle fit part de son idée à son père qui la rassura en disant : « Ne remarques-tu pas qu'il est bien ganté. » Après la noce, le départ arrive. Une voiture emporte les époux : elle se dirige vers une forêt, tout-à-coup elle s'arrête. Elle se trouve entourée d'une bande de voleurs qui prennent l'épouse et l'enchaînent à un arbre. Près de là, était une grotte qui servait de demeure aux assassins. C'est là que l'époux, qui était, en effet, le chef de la bande, réunit ses camarades et leur annonce que la jeune femme doit mourir par les plus affreux supplices. « Ne vaudrait-il pas mieux, » dit l'un d'eux, « la garder avec nous pour apprêter nos repas? — Non, » dit le chef, « il faut qu'elle périsse demain. » Or, pendant que les voleurs étaient allés faire une battue dans les environs, la vieille domestique des voleurs, à qui l'on avait confiée la prisonnière, coupa les cordes dont celle-ci était garrottée et lui rendit la liberté. La jeune femme délivrée se mit à

courir; tout à coup elle entend un coup de sifflet : c'étaient les voleurs. Effrayée, elle se cacha derrière un buisson, et toute la bande passa près d'elle sans l'apercevoir. Dès qu'elle le put, elle reprit sa course. Au sortir de la forêt elle rencontre une auberge. Elle y entre, et raconte tout à l'aubergiste, en le priant de la cacher dans un endroit bien sûr. Celui-ci accepte volontiers et promet de garder le silence. Tout à coup, on frappe à la porte; après avoir caché la jeune femme, l'aubergiste va ouvrir. Plusieurs hommes se présentent. « N'auriez-vous pas aperçu une jeune femme, » dirent-ils? — « Oui, en effet, » répondit-il, « mais elle était de l'autre côté de la route, et courait à toutes jambes. » Les voleurs, se fiant aux paroles de l'aubergiste, continuent leur recherche du côté de la route qui venait de leur être indiqué. Le père averti, vint chercher sa fille, et remercia l'aubergiste comme il le méritait. Un an après, un individu se présente chez le marchand. « J'ai, » dit-il, « un chargement d'oranges, me permettrez-vous de les laisser en dépôt chez vous pour peu de temps; je vous paierai, bien entendu, pour le dérangement que cela vous occasionnera. » Le marchand consentit, on déchargea les caisses, on en déposa dans le magasin, dans diverses pièces de la maison, et même dans la chambre de la fille. Le soir venu, cette der-

nière se disposant à se coucher crut entendre des voix sortir des caisses. Épouvantée, elle courut avertir son père. La gendarmerie aussitôt prévenue, arriva, on ouvrit toutes les caisses et l'on y vit, au lieu d'oranges, toute une bande de voleurs armés. Les chefs se trouvaient précisément dans la chambre de la fille, et parmi eux, l'homme à la main coupée. Tous furent arrêtés et conduits à l'échafaud.

Conté par Claire Carabalona.

Comparer : Cosquin, 16. — Sébillot, I, 62. — Carnoy, C. F. 30. — Grimm, 40. — Comparetti, 1. — Imbriani, N. F. 17.





44.

LE BRAVE CASCOL

Il y avait un sabotier qui était fort malheureux, il gagnait à peine de quoi vivre. Un jour, une bergère lui apporta ses souliers à raccommoder et le paya avec un fromage frais qu'elle déposa dans la boutique. Les mouches, attirées par l'odeur, vinrent se poser sur le fromage. Le sabotier avec un morceau de cuir en tue sept et en blesse quatorze. Fier de cet exploit il écrit sur son chapeau : Tué sept, blessé quatorze. Le roi l'ayant rencontré et croyant avoir affaire à un bon guerrier, le prit à son service, et lui commanda d'aller tuer un tigre qui commettait d'affreux ravages dans la contrée. Le sabotier, qui prit le nom de Cascol, demanda au roi plusieurs soldats et se posta

près d'une maison la porte ouverte. Le tigre arrive et entre dans la maison. Aussitôt Cascol ferme la porte accourt vers ses hommes et leur dit : « J'ai rencontré le tigre, je l'ai pris par une oreille et je l'ai enfermé dans la maison : venez voir. » Le roi, ayant entendu parler de ce trait, fait Cascol général et lui fait épouser sa fille. Mais la nuit il rêve souvent et croit toujours être sabotier, et, en tirant le fil pour coudre la chaussure, il donne des coups de poing à sa femme. Celle-ci se plaint au roi qui adresse des reproches à son gendre, mais Cascol répond : « Nos soldats sont sans souliers, et la nuit j'en fais pour eux. — C'est un bon guerrier », pense le roi, « puisque, même la nuit, il songe à ses soldats. » On devait prendre une ville, Cascol fut envoyé avec ses troupes. Il va à l'écurie chercher un cheval et se décide pour le vieux cheval d'un général mort à la guerre. Mais comme il n'était jamais monté à cheval, celui-là même, qui était bien dressé, lui paraissait difficile à conduire. Près de la ville assiégée il y avait une croix. Cascol en passant auprès, tomba de cheval et, dans sa chute, il s'accrocha à la croix, l'arracha et la mit sur ses épaules. Les habitants de la ville en le voyant venir avec une croix sur ses épaules crient : « Voilà le bon Dieu qui arrive. » Les chefs accourent à lui, les clés à la main, s'agenouillent

devant lui et la ville fut prise sans tirer un coup de fusil.

Conté par Ange Peglion.

Comparer : Cosquin, 8. — Grimm, 20. — Imbriani, N. F. 45. — Hahn, 23. — Steel, 9. — Kingscote, 9.



CONTES DE LA RIVIÈRE

(De Vintimille à Gênes).



45.

LES DOUZE PAROLES DE VÉRITÉ

C'ÉTAIT une année de misère et de faim. Un pauvre père de famille, qui n'avait rien à donner à manger à ses enfants, désespéré parce que personne ne voulait lui faire crédit, quitta sa maison pour aller chercher du pain, murmurant qu'il aurait même donné son âme au diable. Sur sa route, il rencontra un grand seigneur, qui voyant ce pauvre homme si hors de lui, lui demanda ce qu'il avait. Il lui raconta ses misères et ce seigneur paraissant en avoir compassion, lui répondit : « Si ce n'est que pour cela, prenez courage et soyez gai ; voici, tenez cette bourse pleine d'or ; il y en a assez pour faire votre fortune. » Cet homme regar-

dait ce seigneur en face avec de gros yeux étonnés, se demandant si c'était pour de vrai ou pour se moquer de lui. A la fin il lui dit : « Mais comment ferais-je pour vous le rendre? » Et le seigneur : « Je ne vous donne pas cet argent à la condition que vous me le rendiez, mais à la condition que, cette nuit, au coup de minuit, vous vous trouverez sous cet arbre-là et que vous me direz les douze paroles de vérité. » L'homme, tout content, attrape la bourse et, sans même dire merci, s'enfuit à la maison, pensant qu'avec une pipe de tabac, comme on dit, il serait devenu riche et même maire du pays, parce que, en tout cas, sa femme l'aurait aidé à trouver les douze paroles de vérité. Sa femme lui chercha querelle en le voyant arriver, mais il jeta la bourse sur la table et lui dit : « Qu'as-tu fait pour le souper? — J'ai mis dans un peu d'eau la dernière poignée de farine et là, près du foyer, il y a un pauvre qui prend une écuelle de cette bouillie. — Bah! tiens, voilà un napoléon, va à l'auberge et prends ce qu'ils ont de meilleur et dis au pauvre de venir manger avec nous, car ici il y en a pour tous! » La femme, étonnée, lui répondit : « Tu es parti ce matin, où es-tu allé — Tais-toi, tais-toi et écoute..... » et il lui raconta le fait et lui demanda si elle connaissait les douze paroles de vérité? Et la femme, elle aussi, toute gaie, lui dit : « Oh, si ce n'est que

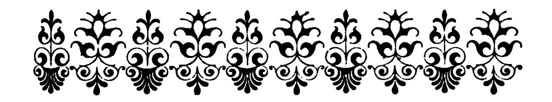
pour cela, rien de plus facile : pilon, mortier, trépied, cendre, feu, soupe..... » Elle n'avait pas fini de dire que le pauvre qui avait tout entendu et compris, mieux qu'eux, les choses dont il s'agissait, mit le nez hors de la porte de là cuisine et leur dit : « Ne vous donnez pas tant de peine ; en reconnaissance de l'hospitalité que vous m'avez donnée ce soir, laissez-moi faire, et, vous, restez tranquilles. » En effet, ce pauvre, à minuit, se trouva au poste désigné et, au premier coup, entendit une voix qui lui demanda : « Quelle est l'une ? » — Il répondit : Un Dieu seul. — Quelle est la deuxième ? — Les deux mystères de notre sainte-foi. — Quelle est la troisième ? — Trois personnes distinctes : Père, Fils et Saint-Esprit. — Quelle est la quatrième ? — Les quatre évangélistes. — Quelle est la cinquième ? — Les cinq plaies de Jésus-Christ. — Quelle est la sixième ? — Les six commandements de notre Sainte-Église. — Quelle est la septième ? — Les sept sacrements. — Quelle est la huitième ? — Huit arbres fleuris qui sont à Jérusalem ? — Quelle est la neuvième ? — Les neuf chœurs des anges. — Quelle est la dixième ? — Les dix commandements de Dieu. — Quelle est la onzième ? — Les onze lampes allumées qui sont à Jérusalem. — Quelle est la douzième ? — Les douze apôtres. — Et quelle est la treizième ? — Va, à l'enfer, Diable

que tu es! la treizième n'existe pas. — Ah, saint Martin! Je ne puis réussir, si saint Martin est de la partie. » L'un était le diable et l'autre saint Martin.

De Carpesio, collection A. Frontero.

Comparer : Vinson, p. 11.





46.

CORPS SANS AME

Il y avait une veuve qui avait un fils unique de treize à quatorze ans du nom de Giouanin. Ce garçon qui, du reste, aurait été beau, était toujours sale comme un rétameur de casseroles et se tenait dans un coin. Il arriva qu'une fois un pèlerin dit à cette veuve : « Pourquoi ce garçon se tient-il toujours si sale? Pourquoi ne va-t-il pas chercher son pain et se faire homme? » Il en dit tant qu'à peine ce pèlerin fut parti, Giouanin dit à sa mère : « Je veux aller courir le monde. — Qu'iras-tu faire à travers le monde? Ne vois-tu pas que tu es trop petit? Quand tu seras capable de renverser le pin qui est derrière la maison en le poussant avec les pieds, alors tu partiras. » Tous les matins, dès qu'il était levé, Giouanin allait

avec la peur de ne pas avoir fait les part justes, il retourna en arrière, mais le lion lui dit : « Tu nous as bien servi et nous ne t'avons rien donné en reconnaissance. Voici une de mes griffes, quand tu te la mettras tu deviendras un lion plus féroce que tout au monde. » Et le chien : « Voici une de mes moustaches, quand tu te la mettras tu deviendras le chien le plus agile qu'on aie jamais vu. » Et l'aigle : « Voici une plume de mes ailes, tu peux devenir l'aigle le plus gros et le plus puissant des airs. » Et la fourmi : « Et moi, je te donne une de mes petites jambes, quand tu te la mettras tu deviendras une fourmi tellement petite qu'on ne pourra la voir. » Giouanin prit tout, remercia et s'en alla. Quand il fut arrivé hors de vue, et comme il n'était pas sûr qu'on ne se fût moqué de lui, il fit l'essai et trouvant que c'était vrai, il s'en fut en avant tout content. Arrivé hors du bois, et sur le bord d'un lac, il vit, là, tout au milieu, le château du sorcier. Il se transforma en aigle et il vola et se posa sur le bord d'une fenêtre fermée ; il se changea en fourmi et pénétra par une fissure, dans une belle chambre, sous la jupe de la fille du roi ; il s'ôta la jambette et se levant il fit faire une cabriole à la princesse. Elle s'effraya mais Giouanin lui dit : « N'aie pas peur ! je suis venu pour te déliver ; il faut te faire dire par le sorcier ce qu'il faut

pour le tuer. » La princesse dit : « Il est heureux que, dans ce moment, il ne soit pas ici, car il te mangerait; mais quand il arrivera laisse-moi faire; maintenant, entre dans cette chambre et demeure coi. » Peu après le sorcier arriva et dit : « Je sens l'odeur de chrétien! » Et la princesse dit : « Qui veux-tu que ce soit? C'est moi; tu sens l'odeur parce que tu es absent depuis plusieurs jours! » Et elle le caressa et le fit asseoir près d'elle. Elle lui fit mettre la tête sur ses genoux et après beaucoup de choses elle finit par lui dire : « Tu vois, je t'aime bien; mais tu sais aussi que je suis curieuse; eh bien, contente-moi, une fois, et dis-moi comme il faut faire pour te tuer? Tu ne dois rien craindre puisque, corps sans âme, tu ne dois point pouvoir mourir; or, je suis bien contente de cela, car je n'ai pas à craindre que tu me laisses. » Le sorcier lui répondit : « Je te le dirai, car tu ne peux me trahir. Pour me tuer il faut qu'il se trouve un lion qui mette à mort un lion noir qui est dans le bois; le lion tué, il en sortira un chien, et il faut qu'il se trouve un autre chien qui tue le premier. De ce chien sortira une aigle, si une autre aigle le tue et lui enlève l'œuf qui se trouve dans l'intérieur et brise cet œuf sur mon front, je suis bel et bien mort; cela te paraît-il facile? » Pendant ce temps Giouanin, qui avait tout entendu, changé

en fourmi, sortit de l'habitation; changé en aigle, il vola dans la forêt où il se changea en lion. Il ne fut pas longtemps à trouver le lion noir, il l'attaqua et le tua; il en sortit le chien, il se changea en chien, l'attrapa et le tua; il en sortit l'aigle, il se changea en aigle, le poursuivit, le tua et en retira l'œuf, et retourna au château. Le sorcier s'était mis au lit et se sentait de plus en plus malade. Giouanin, en arrivant, trouva la princesse toute contente et il lui donna l'œuf en disant : « Maintenant c'est à toi d'agir. » La princesse lui répondit : « Comment as-tu fait? — Peu importe, va! » Elle entra dans la chambre du sorcier qui lui demanda une tasse de bouillon en lui disant : « Quelqu'un m'a trahi, je sens que tout est fini pour moi! » Elle le consola, apporta le bouillon et, pendant qu'il buvait, elle lui brisa l'œuf sur le front! Le sorcier était mort. La princesse et Giouanin, contents et heureux, ouvrirent toutes les fenêtres du château. Ils virent une barque de pêcheurs qui s'approcha et ils appelèrent en faisant des signaux indiquant aux pêcheurs que le sorcier était mort. Puis, ils s'embarquèrent avec les trésors du sorcier pour retourner à la cour du roi. Les pêcheurs, apprenant que c'était la fille du roi que Giouanin avait sauvée, pensèrent qu'ils pouvaient le faire mourir et dire que c'étaient eux qui avaient tué le sorcier. L'un deux

dit à Giouanin : « Regarde quels beaux poissons! » Et pendant qu'il regardait, d'une poussée de la main, il le jeta à l'eau; puis il dit à la princesse : « Tu vois qu'il est perdu et noyé; je veux que tu dises que c'est nous qui t'avons délivrée ou ta fin est résolue. » Quoique de mauvais gré, elle promit ce qu'on voulait. Arrivés au palais, le roi ordonna un grand festin pour célébrer le mariage de sa fille avec un des pêcheurs; mais Giouanin, après avoir bien nagé, avait mis les pieds hors de l'eau, avait fait sécher la plume de l'aigle, se l'était mise et enfin était venu se poser sur une des fenêtres du palais. Il apparut dans la salle du festin. A peine la princesse, qui était aux côtés du pêcheur, l'eut-elle vu qu'elle lui sauta au cou en s'écriant : « C'est lui qui m'a délivrée; celui-là l'a jeté à l'eau pour le noyer et voulait me tuer si je te le disais! » Le roi fit aussitôt pendre les pêcheurs et donna sa fille à Giouanin. Il fut fait un grand repas de noce; quant à moi, ils m'ont jeté un os que j'ai encore au genou.

D'Arzene, collection A. Frontero.

Comparer: Cosquin, 15, 50. — Sébillot, I, 9; II, p. 126. — Luzel, I, p, 427. — Webster, p. 77 et Vinson, 17. — Grimm, 197. — Basile, IV, 3. — Comparetti, 32, 55. — Imbriani, N. F. 1. — Visentini, 37. — Ralston, 17.

47.

LES TROIS FILEUSES

Variante II.

Il y avait une pauvre femme qui avait une fille de quinze à seize ans qui était quelque chose de beau à voir, mais qui passait toutes ses journées à la toilette et à la fenêtre pour voir les passants quand, au contraire, sa mère avait besoin de son travail. Ayant essayé de tous les moyens, et les avertissements restant sans effet, un beau jour, la mère prit un bâton et elle frappa et frappa jusqu'à en être lasse. Pendant qu'elle battait sa fille, le fils du roi vint à passer. Il demanda à cette femme pourquoi elle battait ainsi sa fille. « Parce qu'elle travaille tant qu'elle file *jusqu'à la laine des brebis* [1] ! — S'il en est ainsi, » dit le fils du roi, « donnez-la

1. Locution exprimant une grande ardeur de travail.

moi et je verrai si c'est vrai. » Il l'emmena dans son palais, l'enferma dans une chambre où il y avait des vêtements de toute sorte, des pendants d'oreille et des bagues. Il lui laisse un rup [1] de lin à filer dans la journée et lui fixa l'heure. Elle ne pensait aucunement au lin, mais aux bijoux qu'elle se mit à essayer devant la glace pour voir si cela lui allait bien. A la fin, comme il ne manquait plus que quelques minutes à l'heure fixée, elle se mit à pleurer et à se lamenter. En ce moment, elle vit un paquet de chiffons tomber dans l'âtre et une vieille femme en sortir. Cette vieille femme lui dit : « Ne t'effraie pas, car je suis venue pour ton bien : je file et toi fais l'écheveau. » Au quart d'heure tout le lin était bel et bien filé. Pendant le travail le nez de la vieille s'allongeait. Alors la jeune fille dit à la vieille : « Comment ferai-je pour vous récompenser? — Moi, je ne veux rien autre chose qu'une invitation au dîner du fils du roi, quand il t'épousera. Il suffit que tu appelles *Coloumbina* et je viendrai; mais n'oublie pas mon nom, car tu serais perdue! » Au bout d'un instant le fils du roi arriva, il trouva le lin filé et, tout à fait content, il dit : « Bien, demain tu en fileras deux rups. » Le lendemain, au lieu de filer, elle fit ce qu'elle avait fait le

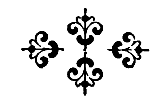
1. Huit kilogrammes.

sont ces vieilles avec leur long nez qui m'ont fait rire, je te prie de les inviter au repas. » Le fils du roi, content d'avoir pu faire rire sa femme, commanda la fête pour le lendemain, et, pour avoir occasion de rire, fit inviter les trois vieilles. De fait, elles vinrent, mais elles furent mises à part autour d'une petite table ronde, assez grande à peine pour placer un plat où elles pouvaient manger toutes trois ensemble, de manière que les nez se rencontraient et se battaient l'un contre l'autre de façon à faire crever de rire. A la fin, le fils du roi leur demanda ce qui avait pu leur procurer un aussi long nez. Coloumbina répondit : « Pour moi, c'est parce que j'ai filé un rup de lin en un quart d'heure. — Pour moi, » dit Coloumbara, « je l'ai deux fois plus long, parce que j'ai filé deux fois plus dans le même temps. — Et moi, » ajouta Coloumboun, « je l'ai trois fois plus long, parce que j'ai filé trois fois plus de lin aussi dans un quart d'heure. C'est nous qui avons filé le lin que vous aviez donné à votre femme. Si elle l'avait filé elle aurait maintenant un nez aussi long que nos trois nez réunis. » Le fils du roi, apprenant ces choses, dit aux trois vieilles : « Avez-vous vos instruments à filer ? — Oui, nous les portons toujours avec nous. — Bien, montrez-les ! » Et il les fit brûler aussitôt, parce que, si filer fait venir le nez long, personne ne doit le faire.

Quant à moi, je pense que le nez ne devient long qu'à ceux qui cherchent à tromper les autres et qui sont eux-mêmes trompés. En somme il fut fait une noce à tout casser : il y avait trois plats : un poisson frit, une immense omelette, un chat salé; et moi, jai fini de conter.

De Ciotti, collection A. Frontero.

Comparer : 4, 23.



la bonne façon. Il advint que La Ramée grand fumeur mourut et alla frapper à la porte du Paradis. Dieu dit à saint Pierre : « Regarde qui est là. » Saint Pierre regarda et dit : « C'est ce fou de La Ramée grand fumeur qui, au lieu de me demander le salut de son âme, m'a demandé que tout fut forcé d'entrer dans son sac à son commandement; je l'ai renvoyé. » La Ramée s'en alla frapper aux portes du Purgatoire d'où on le renvoya comme inconnu. Il s'en alla frapper aux portes de l'Enfer, un diablotin vint lui ouvrir; mais il fut aperçu par le Diable qui si bien le connaissait et qui cria tout effrayé : « N'ouvre pas, n'ouvre pas; il nous ferait tous massacrer. Vous avez tous vu comme il m'a bien arrangé, dans la forge; barrez bien la porte qu'il n'entre pas, par charité; qu'il s'en aille où il veut! » Diable et diablotins étayèrent la porte et se gardèrent bien de le plaisanter. La Ramée grand fumeur disait : « Où donc vais-je aller si personne ne me veut! mais attends un peu..... » Il s'en alla alors frapper de nouveau à la porte du paradis. Saint Pierre ouvrit pour regarder qui c'était et allait le renvoyer encore, mais La Ramée lui dit : « Si vous ne me voulez point, au moins laissez-moi mettre mon sac derrière la porte. » Saint Pierre lui accorda sa demande et La Ramée dit alors : « Et moi dans le sac! » Aussitôt le voilà dans le sac. Il est probable

que lorsque nous irons au Paradis, si nous regardons bien, nous trouverons encore La Ramée grand fumeur derrière la porte dans son sac.

D'Arma di Taggia, collection A. Frontero.

Comparer : Bladé, C. G., III, p. 93. — Carnoy, C. F. p. 289. — Webster, p. 195, 199. — Ortoli, 22. — Grimm, 81. — Comparetti, 49.





49.

LE MONSTRE A SEPT TÊTES

Il vivait autrefois, dans la ville de Constantinople, une veuve, mère d'un fils unique du nom de Giouanin, jeune homme beau, fort et fameux dans le maniement de la lance et de l'épée. Arrivé à l'âge de vingt et un ans, amoureux de belles entreprises et faits d'armes qu'il entendait raconter par tant de chevaliers, il dit un jour à sa mère : « Mère, tu vois que je suis homme fait; que je sais me tenir à cheval et tenir l'épée à la main, permets que j'aille courir le monde. » Sa mère lui répondit : « Si telle est ton intention, va, que Dieu te donne bonne fortune et à moi assez de jours à vivre pour que je puisse te voir de retour! » Giouanin, tout heureux, embrassa sa mère, sauta à cheval et partit. Après plusieurs jours de marche, il

arriva dans une ville toute tapissée de noir. Il y entra et le long des rues on ne voyait âme qui vive. Il s'en alla à une auberge et, pendant qu'il mangeait, il demanda à l'hôte pourquoi la ville était tapissée de noir. L'hôte lui répondit que dans un château, situé à près de deux heures de marche, habitait un monstre à sept têtes et que de la ville, tous les matins, on était obligé de lui envoyer une jeune fille à manger, sinon la ville aurait été détruite; l'hôte ajouta que, le lendemain matin, c'était le tour de la fille du roi. Le lendemain matin, la fille du roi, les cheveux sur les épaules, toute habillée de noir, accompagnée de quelques personnes, allait au château du monstre; elle s'en allait en avant, pleurant doucement. Giouanin, qui était monté à cheval après les autres, rencontrant l'escorte qui était de retour, éperonna son cheval et rejoignit la fille du roi à qui il demanda ce qu'elle avait et pourquoi elle pleurait. Elle lui dit qu'elle allait être mangée par le monstre et elle le supplia de s'en retourner s'il ne voulait subir le même sort. Giouanin l'encouragea, la mit sur son cheval et lui dit : « Tenez-vous pour dit que le monstre ne mangera ni vous, ni moi, ni aucun autre, si ma bonne épée ne me trahit point. » Quand ils furent arrivés près du château ils aperçurent le monstre qui leur fit : « Ah, ce matin j'ai les morceaux doubles, j'en suis vrai-

ment satisfait. » Giouanin lui répondit : « Il faut les gagner auparavant; or donc prends ton sabre et avance avec tes sept têtes! » Puis il dit à la fille du roi : « Tiens-toi tranquille derrière moi, car le monstre est bel et bien perdu! » Le monstre en riant lui répondit : « Qui crois-tu être, toi qui viens me défier; mais allons, je ne veux pas te mécontenter, viens ! » Giouanin l'assaillit et du premier coup d'épée lui coupa trois têtes. Le monstre demanda un moment de répit, se remit les têtes et se retourna furieux sur Giouanin. Il agit ainsi trois fois, mais à la quatrième Giouanin ne lui accorda point de trêve et d'un second coup d'épée lui coupa les quatre autres têtes. La fille du roi, toute heureuse, lui dit : « Venez maintenant chez mon père recevoir le prix que vous avez mérité. » Giouanin coupa les sept langues du monstre, les mit dans sa poche et dit à la fille du roi : « Je ne puis vous suivre maintenant. Attendez-moi un an et un jour; si je ne suis pas de retour dans cet espace de temps, je serai mort. » Ils s'étreignirent la main et chacun s'en alla de son côté. Sur sa route la fille du roi rencontra quelques charbonniers qui l'arrêtèrent et se firent raconter comment il se faisait qu'elle s'en retournait au lieu d'aller chez le monstre qui, par conséquent, viendrait détruire tout le pays. Quand ils apprirent que le monstre était mort,

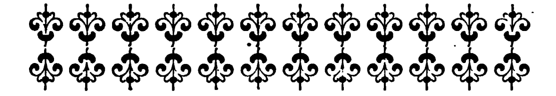
ils se firent conduire au château et mirent les sept têtes du monstre dans un sac; puis ils dirent à la princesse : « Maintenant conduis-nous à ton père et n'oublie pas de lui dire que c'est nous qui l'avons tué, ou ton affaire est faite. » Ainsi dit, ainsi fait. Le roi voulait donner la princesse à l'un des charbonniers; mais elle demanda un an et un jour de temps. A l'époque fixée, Giouanin n'étant point encore de retour, la princesse ne savait que s'imaginer et voulait retarder encore son mariage. A la fin le roi l'obligea à épouser le charbonnier. On était à la veille des noces, la ville était toute dans la joie et toute couverte de ses ornements de fête. Le soir Giouanin arriva et demanda pourquoi la ville était toute tapissée de rouge. On lui répondit qu'elle était en fête pour les noces de la princesse avec le charbonnier qui avait tué le monstre à sept têtes. Le matin suivant, Giouanin se présenta au roi et lui dit : « Majesté, la princesse doit être mon épouse, parce que c'est moi qui l'ai délivrée du monstre et non pas cet imbécile de charbonnier. Les charbonniers vous ont apporté les têtes comme preuve; mais visitez les têtes et vous verrez qu'elles sont sans langue, parce que je les ai coupées, et les voilà. » Le roi fut tellement étonné qu'il hésita à le croire; mais ayant fait examiner les têtes, il fut prouvé, en effet, qu'elles étaient sans langue

et que les langues étaient celles que Giouanin apportait. Il fit alors appeler sa fille pour se faire expliquer l'imbroglio. A peine vit-elle Giouanin qu'elle s'élança vers lui l'embrassa et dit : « Voici celui qui m'a délivrée, voici mon époux; les charbonniers m'ont menacée de mort si je ne disais ce qu'ils voulaient. » Le roi fit alors couper la tête à tous les charbonniers; puis il donna sa fille à Giouanin et fit faire de grandes fêtes qui durèrent un an et un jour. C'est ainsi que finit le conte.

D'Arzene, collection A. Frontero.

Comparer : 39, 53.





50.

LES TROIS ORANGES

Une fois il y avait un roi qui avait un fils et ce fils était toujours pensif. Un jour, une vieille sorcière vint demander l'aumône et le fils du roi se mit à la fenêtre pour lui lancer deux ou trois sous. Ces sous tombèrent sur les yeux de la sorcière qui dit au fils du roi : « N'aie point de repos jusqu'à ce que tu trouves le rameau des trois oranges. » Le fils du roi partit seul et, à force de marcher, finit par rencontrer une vieille qui filait à laquelle il dit : « Savez-vous où se trouve le rameau des trois oranges? » Alors cette vieille lui répondit : « Le rameau des trois oranges est ici dessus dans ce grand jardin. » Comme il était à cheval, il se dépêcha de sauter et d'entrer dans le grand jardin où il prit le rameau des trois oranges; puis remon-

CONTES DE GÊNES

ET DE SES ENVIRONS



51.

LES TROIS ORANGES

Variante I.

Un jour le fils du roi jouait à la balle, lui ayant échappé des mains, elle vint tomber violemment dans un panier d'œufs et les brisa tous. La propriétaire des œufs se refusa à recevoir n'importe quelle espèce d'indemnité offerte par le fils du roi et, de plus en plus en colère, dit à ce dernier : « Puissiez-vous tomber en consomption jusqu'à ce que vous trouviez les trois belles oranges. » Le fils du roi ne fit aucune attention à ce que lui disait la vieille et, même, se mit à se moquer d'elle ; mais, de retour au palais, il se sentit frappé par la maladie. Les meilleurs docteurs appelés en consultation déclarèrent ne pouvoir reconnaître sa maladie et sa situation fut désespérée. La reine,

voyant que son fils maigrissait de jour en jour, par ses caresses et ses objurgations obtint de lui la confession de la cause de sa maladie, et enfin, le conjura de se mettre à la recherche des trois belles oranges.

Il obéit aux conseils de sa mère et, se procurant un bon cheval, se lança dans cette entreprise. Ce fut en vain que, pendant plusieurs jours, il chercha quelqu'un qui pût lui indiquer où se trouvaient les trois belles oranges. Il finit par trouver une petite femme qui se berçait dans une coque d'œuf et qui lui dit : « Alpestres, tortueuses et très désertes sont les routes qui y conduisent; c'est pourquoi il vous convient de vous tenir en garde contre les malandrins qui les infestent. Toutefois vous trouverez une de mes commères qui vous donnera des renseignements plus complets. » Écoutant les conseils de la petite femme, il se remit en voyage. Vers le coucher du soleil, il tomba dans une troupe de brigands et, pour les éviter, il passa une rivière à la nage; mais son cheval fut renversé par les ondes bouillonnantes et il dut poursuivre sa route à pied. A bout de forces, il arriva à un certain endroit où se trouvait une autre petite femme qui se berçait dans une coquille de noix et qui lui dit : « Long et âpre est le chemin; c'est pourquoi il vous convient d'acheter trois paires de bottes de fer

pour y atteindre. Là, vous trouverez une de mes commères qui, moyennant une certaine compensation en argent, vous informera mieux que moi. » Il remercia la petite femme, acheta des bottes de fer et se mit en voyage. Ayant usé les trois paires de bottes parce qu'une terrible tempête avait rendu tous les terrains fangeux et impraticables, il trouva une troisième petite femme qui se berçait dans une coquille de noisette et qui lui dit d'un ton à le dissuader : « Pauvret, à quels grands risques vous vous exposez! De tous ceux qui sont allés à la recherche des trois belles oranges, aucun n'est revenu vivant chez lui! » Mais le fils du roi glissa une bourse pleine d'or dans la main de la petite femme et celle-ci ajouta : « Ardue est votre entreprise ; mais si vous faites ce que je vais vous dire, il vous sera facile de l'accomplir. Pas bien loin d'ici, il y a un beau palais habité par un sorcier qui garde jalousement les trois belles oranges dans une urne de cristal placée à son chevet. Si le sorcier a les yeux ouverts, c'est signe qu'il dort; s'il les a fermés, c'est signe qu'il veille. Je vous avertis qu'en entrant dans ce palais vous ne devez vous arrêter pour parler à personne. » Cela dit, elle lui confia une baguette d'ivoire et disparut. A un tir de fusil, il se trouva en face d'un palais de pur diamant dont la splendeur éblouissait les yeux.

Ce palais n'avait ni portes ni fenêtres et le fils du roi désespérait déjà de pouvoir y entrer lorsque, ayant touché par hasard un angle du palais, il vit s'ouvrir devant lui une porte magnifique. Il traversa une grande cour ornée de statues en marbre qui, avec des sanglots humains, lui disaient : « Malheur à toi, si le sorcier te voit; malheur à toi, si le sorcier est éveillé! » Selon ce que lui avait dit la petite femme, il ne s'arrêta point à parler avec elles; mais s'introduisit dans un délicieux jardin, au milieu duquel se trouvait une grandiose galerie de cristal. Il s'approcha de l'une des glaces et vit que le sorcier avait les yeux grands ouverts; il s'introduisit dans la galerie et prit les trois oranges dans l'urne de cristal et s'enfuit ensuite. Dans la cour, il trouva, tout prêt, un bon cheval, se mit en selle et partit au galop. Il avait déjà chevauché plus de mille lieues lorsqu'il se sentit pris par la soif et, ne trouvant ni ruisseau ni fontaine pour se désaltérer, il se décida à ouvrir une des oranges. Il en vit sortir, à sa grande surprise, une belle demoiselle qui sanglotant lui dit : « Donne-moi à boire, car je meurs de soif. » Puis elle mourut. Durant le trajet il se sentit de nouveau pris de soif ardente et ouvrit la deuxième orange et il lui arriva exactement ce qui lui était advenu une première fois. En proie à la plus vive douleur

et au plus grand désespoir, il arriva auprès d'une rivière limpide où il ouvrit la troisième orange et il en sortit une troisième demoiselle qui était bien plus belle que les deux autres. Il lui donna à boire dans le creux de la main et estimant qu'il n'était pas décent de la conduire au palais dans l'etat de complète nudité où elle se trouvait, il jugea convenable de l'envelopper dans les rameaux touffus d'un arbre et de la laisser, en lui disant qu'il retournerait la prendre immédiatement. A peine s'était-il éloigné qu'une méchante sorcière vint boire à la rivière dans laquelle se reflétait les beaux contours de la belle demoiselle. Croyant que c'étaient ses traits, elle s'écria : « Oh, comme je suis devenue belle! » Mais son illusion fut de courte durée car, ayant levé les yeux vers l'arbre, elle vit la belle demoiselle qui cherchait à se cacher dans les tresses de sa splendide chevelure. La sorcière tenta vainement de la faire descendre en lui montrant le plus grand zèle pour peigner les cheveux qu'elle possédait. Sur ces entrefaites, les voitures royales arrivèrent et la belle demoiselle fut habillée princièrement; puis elle fut conduite au palais au milieu des acclamations de la foule et de la joie de la famille royale qui voyait que la santé du prince était assurée par un si beau mariage. La méchante sorcière fit dans son cœur le ser-

ment d'en tirer une terrible vengeance. Quand elle eut appris que la jeune reine avait mis au jour un bel enfant, elle s'introduisit clandestinement dans la chambre de la nouvelle mère et, malgré les cris poussés par la jeune reine, demandant du secours, elle parvint à lui planter une épingle dans la tête. Aussitôt la reine fut transformée en une blanche colombe qui prit son vol et disparut par la fenêtre. La sorcière se plaça sur le lit où était la reine. Les domestiques et les dames de compagnie, étant arrivés et s'étant aperçus que la reine était devenue si laide, coururent en informer le roi, qui, s'étant assuré d'un si étrange événement, ne pouvait plus trouver de tranquillité et déjà se préparait à demander un divorce. La sorcière, faisant valoir pour excuse que l'accouchement était la cause de sa laideur, réussit à calmer la colère du roi et ce triste événement n'eut pas de suite. Cependant, à l'heure où le cuisinier préparait les mets pour la table royale, une blanche colombe venait se poser sur la fenêtre et d'une voix presque humaine disait : « *Cuisinier de ma cuisine, que fait le roi avec la fausse reine* [1] *?* « Le fait parvint aux oreilles du roi qui ordonna que cette merveilleuse colombe

1. Cuoco, cuoco della mia cucina,
Che fa il ré colla falsa regina?

lui fut apportée, sur sa table, en un jour solennel. La sorcière fit des reproches au roi lui disant qu'il était peu convenable qu'un animal fût admis aux honneurs de la table royale; mais le roi tint ferme, et, le jour indiqué, la colombe fut apportée. La sorcière, pour s'en débarrasser, avait empoisonné tout ce que la colombe devait manger; mais la colombe se mit à picorer dans l'assiette du roi, qui, en lui faisant une caresse, sentit que quelque chose lui tenait à la tête, et, par hasard, il retira l'épingle. Immédiatement il eût devant lui sa véritable femme. Ayant appris ce qu'elle avait eu à souffrir par les actes de la méchante sorcière, le roi ordonna de préparer un bûcher et la méchante femme, après qu'elle eut été habillée d'une chemise enduite de goudron, fut livrée aux flammes au milieu des démonstrations de joie du peuple qui acclamait sa véritable reine.

Conté par le poète Vigo.

Comparer : 50, 60, 61.





52.

LE PRÉDESTINÉ

Il y avait une fois un paysan à qui un fils naquit. Cet homme s'en vint sur la porte de sa cabane contempler les étoiles. Pendant qu'il était là, le roi d'Espagne vint à passer avec sa suite et demanda au paysan ce qu'il faisait. Il dit : « Je contemple les étoiles parce qu'il m'est né un fils et je cherche à savoir ce que deviendra mon fils en ce monde. » Le roi se mit à rire et dit : « Selon vous, que doit devenir votre fils? » Le paysan lui répondit : « Selon les étoiles, mon fils doit devenir roi d'Espagne. » Alors le roi, entendant cela, dit au paysan : « Donnez-le moi, cet enfant, afin que je lui fasse recevoir l'instruction nécessaire. » Et le paysan répondit : « Si je vous donne mon fils, que voulez-vous en faire? Ce que Dieu lui promet

sera quand même. » Et il lui donna son fils. Alors le roi dit à son serviteur : « Prends cet enfant, porte-le dans le bois et tue-le; tâche de bien faire ce que je te dis. » Ce domestique alla dans le bois, mit l'enfant sous un arbuste fleuri et dit : « Quelque bête le dévorera, car je n'ai pas le courage de le mettre à mort. » Puis il retourna chez le roi et dit qu'il avait fait ce qui lui avait été ordonné. Le bois appartenait à un seigneur qui allait toujours à la chasse le matin, de bonne heure, avec ses chiens. Il s'approcha de cet arbuste et, entendant crier, dit : « O Dieu, ce matin au lieu de chasser les animaux je fais la chasse au chrétien! » Il prit l'enfant, revint chez lui et comme il n'avait pas d'enfants il dit à sa femme : « Tiens, voilà ce que j'ai trouvé ce matin sous un arbuste en fleurs, gardons-le. » Ils le firent baptiser et lui donnèrent le nom de Fiorindo, parce qu'il avait été trouvé sous des fleurs. Il devint grand et reçut l'instruction nécessaire; il croyait être avec son père et sa mère. Mais un jour, se disputant à l'école, un élève lui dit : « Tais-toi, car tu es un bâtard; si tu t'appelles Fiorindo c'est parce qu'on t'a trouvé sous des fleurs. » Alors il revint à la maison, ne mangea plus et se mit dans la tête d'aller trouver son père et sa mère. Toutes les raisons du monde ne lui firent point changer d'idée. Alors on lui donna

un cheval et de l'argent et on le laissa aller à sa guise. Il marcha tant qu'il arriva en Espagne où il se mit au service du roi qui le voyant si bien élevé et si courageux, l'aimait beaucoup. Le roi d'Espagne avait une fille qui s'appelait Chiara-Stella et qui s'éprit de Fiorindo; quant à Fiorindo, cela va sans dire. Ce même roi avait aussi un frère qui était roi de Portugal et qui, devant donner une grande fête de trois jours, écrivit au roi d'Espagne de lui envoyer sa fille. Celle-ci ne voulait pas y aller, ne voulant point laisser Fiorindo; mais enfin elle finit par consentir après avoir dit à Fiorindo : « Aie courage, après les trois jours je retournerai. » Quand elle fut partie, Fiorindo tomba dans la tristesse et se mit de nouveau en tête d'aller trouver son père et sa mère. Le voyant si mélancolique le roi lui demanda ce qu'il avait. Fiorindo lui raconta alors son histoire et le roi faisant appeler son serviteur lui dit : « Fidèle, tu dois me dire la vérité pure, car, si tu ne me la dis pas, je te fais couper la tête. — Majesté, » répondit le domestique, « commandez. — Te rappelles-tu l'enfant de ce paysan qui regardait les étoiles? Qu'en as-tu fait? l'as-tu mis à mort? — Je n'en ai pas eu le courage, j'ai laissé aux bêtes féroces le soin de le dévorer. » Le roi lui répondit : « Çà suffit. » Puis il appella Fiorindo et lui dit : « Puisque

tu veux aller à la recherche de ton père et de ta mère, va; mais auparavant rends-moi un service : porte cette lettre au roi de Portugal, mon frère, et ne la remets qu'en ses mains. » Fiorindo partit tout heureux se disant qu'au moins il verrait Chiara-Stella. Dans la lettre il n'y avait que ces quelques mots : « Cher frère, je te prie de faire pendre celui-là même qui te remettra cette lettre. » A peine arrivé dans la cour du palais, Fiorindo aperçut Chiara-Stella qui lui demanda comment il se faisait qu'il était là. A cela Fiorindo répondit : « Votre père m'a donné une lettre pour votre oncle. » Alors Chiara-Stella voulut la voir, Fiorindo ne voulait point la donner, parce qu'il avait promis de la remettre lui-même; sur cela Chiara-Stella la lui arracha des mains et se mit à la lire. Elle la déchira et en écrivit une autre dans laquelle elle mit : « Cher frère, pendant que tu es en fête, je te prie de faire épouser ma fille à celui qui te remettra cette lettre. » Fiorindo remit cette lettre au roi qui fit appeler sa nièce pour lui dire : « Voici un mari que le roi ton père t'envoie; es-tu contente? » Elle répondit : « Ce que fait mon père est toujours bien fait. » Et le roi les fit marier et les époux étaient heureux, car tout avait marché selon leurs désirs. Mais alors le roi d'Espagne se mit en colère et vint dire à son frère : « Tu as donné ma fille au fils

d'un paysan, je t'avais écrit de le faire pendre. » Alors le roi du Portugal lui montra sa lettre où il lui disait de le marier à sa fille. Après quoi le roi d'Espagne raconta à son frère comment il avait fait la rencontre du paysan qui regardait les étoiles, et qui lui avait dit, en lui confiant son fils, que ce que Dieu promettait arrivait quand même. Alors le frère lui répondit : « Au destin de Dieu tous sont soumis. » Et le roi appelant Chiara-Stella lui demanda : « Où est Fiorindo? » Elle dit à son père : « Si vous me promettez de lui pardonner je l'envoie chercher. » Et le roi mit la couronne sur la tête de Fiorindo en lui disant : « Ah, ton père était un grand coquin qui a su bien lire dans les étoiles! »

Conté par Mme Catarina Grande de Gênes.

Comparer : Grimm, 29. — Imbriani, N. F. 34. — Hahn, 20.



53.

LES FILS DU PÊCHEUR

Variante I.

Un pauvre pêcheur était au comble du désespoir parce que, depuis plusieurs années de mariage, il n'avait pas d'enfant. Un jour, il prit un beau denté[1] et déjà il supputait qu'il rapporterait gros en le portant à la poissonnerie, quand le poisson lui dit : « Bon pêcheur, rejette-moi dans la mer, car j'y ai une grande quantité d'enfants qui ont besoin de mon aide; laisse-moi vivre et cela te portera bonheur! » Le pêcheur, plein de compassion, détacha l'hameçon et jeta le poisson à la mer. Peu de temps après le pêcheur tira de l'eau trois beaux ombrines qui lui dirent : « Brave pêcheur, mange notre chair et conserve nos squelettes, cela te portera bonheur! » Le pêcheur accommoda délicatement la chair des poissons et mit les sque-

1. Poisson de la Méditerranée.

lettes dans un bocal en cristal, près d'un vase de fleurs sur sa terrasse. Le printemps venu, étant monté sur sa terrasse pour arranger ses fleurs, le pêcheur vit sortir du bocal trois beaux et robustes jeunes gens qui l'appelèrent du doux nom de père. Aidé par eux le brave homme se mit à exercer son métier sur une plus vaste échelle et devînt bientôt un des pêcheurs les plus aisés de la plage. Cependant l'aîné des trois frères, pris de l'envie d'aller à la recherche du pays de Cocagne, manie qui avait pris tous les jeunes gens de ce temps-là, lui dit un jour : « Donne-moi ma part d'héritage pour que, en voyageant dans de lointains pays, je puisse la doubler pour mon retour. » Le pêcheur, quoique de mauvais gré, consentit à la proposition de son fils et, ce dernier, après avoir perdu beaucoup de temps et d'argent, en inepties, finit par arriver au seuil d'un palais où une méchante sorcière l'invita à prendre une baguette pour chasser la poussière dont il était couvert. A peine eut-il fait le plus petit mouvement pour l'agiter qu'il se trouva changé en une statue de marbre. Il se passa des années et le second des fils, pensant que son frère s'était établi dans le pays de la fortune, fit à son père la même demande. Lui aussi partit, fit comme son frère, perdit tout son bien et arriva au seuil du palais où il eut le même sort. Le cadet

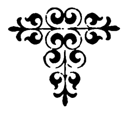
des fils, plus encore pour retrouver ses frères que pour faire fortune, se mit aussi en voyage. Ayant une conduite sobre il put visiter bien des pays sans jamais rien apprendre sur ses frères. Cependant un jour, ayant rencontré une vieille sorcière qui demandait l'aumône, il lui tendit une pièce d'argent et lui demanda si elle ne pourrait point lui donner des nouvelles de ses frères. Cette bonne sorcière, en lui indiquant le lieu précis où ses frères avaient été changés en statues, tira une reluisante épée de ses habillements et la lui donna en lui disant : « Avec ce précieux talisman vous pourrez mettre vos frères en liberté et couper la tête à quiconque a fait du mal à vous et aux vôtres. » Il la remercia vivement, se dirigea vers le lieu indiqué, y rencontra la méchante sorcière à qui il asséna un si beau coup d'épée qu'il lui détacha la tête des épaules; avec la même arme, ayant touché ses frères, il put les ramener vivants, en chair et en os. Puis il se mit en quête de nouvelles aventures. Arrivé dans une certaine ville il vit que toutes les églises étaient tapissées de noir. Il apprit de quelques citoyens que le lendemain la fille du roi devait être dévorée par un monstre à sept têtes, et il se chargea de la sauver, à la condition que le roi la lui accorderait comme épouse. Alors il se mit à la recherche du monstre et d'un seul coup de son épée il

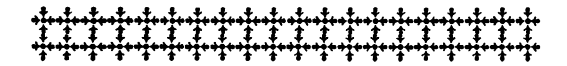
mon, donne-lui tout ce qu'il désire et demande-lui comme tu dois faire pour te tirer d'un aussi mauvais pas. » Le prince alla chez le vieux Simon, le paya somptueusement et attendit ses conseils. « Vois-tu, » lui dit le vieillard, « tu te tireras d'affaire si tu fais scrupuleusement ceci : prends un baril d'huile, mets ce baril sur ton cheval et, de temps en temps, laisse tomber quelques gouttes d'huile sur la route. Au retour tu en chercheras les traces et cela te servira de guide. » Il le fit et se dirigea vers le château des sept sorciers. Ceux-ci avaient la forme de chevaux et le soir ils se transformaient en sept belles jeunes filles qui auraient séduit n'importe qui. Comme de juste, le jeune prince, en arrivant, vit les sept chevaux et, comme le sien était déjà fatigué, il lui vint à l'idée de s'en approprier un; mais, fort heureusement pour lui, une voix sortant du baril lui dit : « Par ordre du vieux Simon, ne les touche point, sinon tu es changé en une statue de sel. » Le prince obéit à cette voix et se dirigea le soir vers la porte du château sur le seuil duquel il vit une belle jeune fille qui lui dit : « Prince, tu m'aimes et tu es venu me délivrer, peut-être ? — Prends garde, dit la voix sortant du baril, c'est un des sept sorciers; si tu te laisses séduire, tu ne retournes plus à la maison. » Le prince répondit avec une voix ferme à la demoi-

selle : « Je ne suis point venu pour délivrer une femme, mais pour prendre l'épée royale depuis trop longtemps inutile qui est ici. A ces paroles la demoiselle devint un gros serpent qui se mit à suivre le prince. « Prends garde, prince, » dit la voix, « laisse tomber à terre un peu d'huile et tu verras. » Le prince obéit et le serpent s'enfuit aussitôt. Il continua son chemin et voilà qu'une seconde femme sous l'aspect d'un guerrier se présenta et le défia. Alors la voix lui dit : « Alban, oins ton épée d'huile, et quiconque, guerrier ou demoiselle, se présentera à toi, dans ce château, frappe-le avec; tu auras la victoire! De retour touche-les tous de l'épée royale et fuis. » Le prince obéit et tout céda devant lui. Il monta les escaliers, entra dans une grande salle où l'épée royale était exposée sur de magnifiques coussins; s'en empara et redescendit. Arrivé sous le portique du château où gisaient ses victimes, il les toucha de l'épée royale et les vit ressusciter. Monté sur son cheval il fuit et la voix lui dit : « Prince, jette ton baril d'huile à terre et tu seras sauvé. » Ainsi il fit; toutes les grilles se fermèrent brusquement, mais il les avait dépassées; puis, suivant les traces d'huile qu'il avait versée, il parvint au palais paternel. Là l'attendaient tous les sujets de son père qui, en grande pompe, fêtèrent son arrivée et crièrent : « Vive celui

qui a su se sauver et rapporter l'épée devant laquelle rien ne résiste et ne résistera jamais. »

Conté par Amedeo Mazzolini.





55.

LE BRAVE SAVETIER

Dans la ville de Gênes il y avait un beau palais appartenant à un marquis; mais personne ne voulait l'habiter parce que on le disait hanté. En effet, quelqu'un plus courageux que d'autres, qui avait voulu y entrer n'en était jamais sorti. Le maître du palais, passant un jour dans une rue, aperçut un brave savetier qui battait la semelle et chantait. « Eh! bonhomme, qu'avez-vous à être si joyeux ce matin, dit-il? — Mon bon monsieur, c'est la misère qui me fait chanter, j'ai tant d'enfants à nourrir que j'en perds la tête. » Le marquis réfléchit un moment et dit ensuite : « Il y aurait un moyen de te tirer d'affaire; as-tu du courage! » Le savetier répondit : « Je crois bien; parlez, monsieur. — Eh bien, j'ai un palais que l'on dit hanté. Tous ceux qui y

encore le savetier! » Le mort voyant que le savetier était décidé, dit : « Eh bien, viens derrière et éclaire-moi! » Le spectre marcha vers une porte, le savetier le suit, priant : « Seigneur, Seigneur aide-moi. » Ils passèrent d'une chambre à l'autre, traversant presque tout le palais et ils arrivèrent dans un cabinet où il y avait une porte cachée. « Ouvre cette porte-la, dit le mort. — Ouvre-la, toi! répond le savetier. » Le mort s'approcha de la porte la poussa et la jeta à terre. Comme il y avait un escalier : « Passe le premier, » dit le mort. « Passe le premier, toi »; répond le savetier. L'escalier était en colimaçon et très bas. « Baisse-toi, dit le mort. — Baisse-toi le premier, répond le savetier ! » Après avoir tourné dans cet escalier pendant un certain temps, ils arrivèrent tous deux à une porte, et le mort dit encore : « Ouvre cette porte! » Le savetier voyant que le refus le servait admirablement, lui répondit : « Ouvre-la, toi-même. » Le mort poussa la porte qui tomba. Là où ils entrèrent, sur le sol, il y avait une grande dalle. « Enlève cette dalle-la », dit le mort. Mais le savetier qui avait peur de tomber dans un trébuchet, lui répond : « Lève-la, toi! » Et le mort leva la dalle sous laquelle se trouvaient une grande quantité de marmites pleines de pièces d'or; puis, croyant sans doute que le savetier se laisserait séduire par cet or, il

dit : « Prends ces marmites et porte-les dehors ! — Prends-les, toi », s'écria le savetier, qui avait peur d'être surpris pendant qu'il se baisserait. Le mort prit toutes ces marmites pleines d'or les tira du trou où elles étaient ; puis, quand il eut terminé, il dit : « Maintenant remercie ton courage, savetier, car si tu m'avais obéi une seule fois, tu aurais été perdu pour toujours. Au lieu de cela, tu m'as tiré de peine : depuis bien des années je suis damné et aucun de ceux qui sont venus visiter le palais n'a su me délivrer parce qu'ils se sont tous perdus par la peur. Tout ceci est à toi, comme le palais ; adieu, prie pour moi ! » L'angelus du matin sonnait quand le spectre disparut laissant seul le savetier qui, entre la joie et la peur, s'élança dans cet escalier en casse-cou, aussi rapide qu'un chat, traversa toutes les chambres, et quand il fut dehors s'écria : « Ouf, je suis riche ; mais j'ai eu une fière peur ! »

Conté par Vittorio Cogo de Rocchetta-Ligure.

Comparer : 15. — Cosquin II, p. 260. — Carnoy, C. F. p. 289. — Campbell, 42. — Grimm, 4. — Jones, 44.



56.

LE NAIF

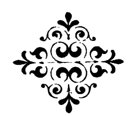
DANS une ville de province habitait autrefois une pauvre femme qui avait un fils naïf. — Un des oncles de cet enfant lui donna un jour une bague en lui disant : « Conserve-la avec soin, un jour elle te procurera une fortune. » Un matin qu'il était dans la forêt faisant des fagots il se frotta légèrement les mains et entendit une voix qui lui disait : « Que veux-tu? — Je veux, répondit-il de suite, que tout ce que je désire me soit accordé! Je veux que tous ces arbres soient coupés et ma charrette chargé avec, pour que je ne sois point obligé de revenir à la forêt de longtemps! » Quand il vit la charrette chargée, au lieu de se mettre devant pour la traîner, il se mit derrière et se fit ainsi remorquer par la charrette. Comme il passait sous les fenêtres du palais royal, la fille du roi s'avança, et, voyan

une chose aussi étrange, se mit à rire bien fort et dit : « Voilà, au lieu de tirer la charrette, il se fait tirer! » Le naïf lève les yeux et lui répondit : « Qu'il vous naisse un fils avec une pomme d'or dans la main », et continua son chemin. Il se passa un certain temps, puis la fille du roi tomba malade; mais personne ne sut dire ce qu'elle avait. Enfin, après avoir consulté vainement les médecins, elle mit au monde un beau garçon avec une pomme d'or dans la main. Le roi au désespoir demanda à sa fille qui en était le père; mais elle répondit toujours qu'elle n'en savait absolument rien. L'enfant étant devenu un peu plus grand, le roi fit appeler tous les seigneurs et les ministres de son royaume, leur faisant dire que ces jours-là le palais royal était ouvert à tous. Après les cérémonie d'usage, le roi leur présenta l'enfant qui courait de l'un à l'autre disant : « Tiens, papa! » Il présentait la pomme d'or, mais ne la donnait à personne. Plusieurs jours s'étaient écoulés et tous les nobles s'étaient présentés lorsque le naïf, croyant le moment propice, dit à ses parents : « Maintenant j'y vais un peu, moi! — Oui, vas-y, » lui répondit sa mère ironiquement, « c'est bien toi qu'on attend. » Il se présenta au palais. On ne voulait point le laisser passer d'abord; enfin, quelqu'un le considérant comme un espèce de bouffon,

le roi lui fit ses excuses et, pour faire oublier le passé, ordonna une grande fête à laquelle furent invités tous les princes qui avaient été à la cour voir l'enfant.

Conté par Catarina Lagomarsino de Sori.

Comparer : Sébillot, I, 20. — Basile, I, 3. — Visentini, 47. — Pedroso, 17. — Hahn, 8. — Ralston, 35.



bras. Elles ramassèrent du bois et firent un grand feu, puis elles brûlèrent l'enfant. S'étant ensuite assises, elles se mirent à conter leurs actions. « Vois-tu, » disait l'une, « cette cendre a une grande vertu, elle fait venir la vue à qui ne l'a plus. — Tu sais, « dit une autre, « que la fille du roi de France est bien malade et près de la mort. Pour la guérir je sais ce qu'il faudrait faire : sous son lit il y a une jambe de scorpion, il faudrait la prendre et la lui frotter sur tout le corps. » — Un autre dit alors : « Il y a aussi le fils du roi d'Espagne qui est mourant. Les médecins n'ont rien su faire: moi, je connais le remède : il faudrait prendre du cresson, le piler soigneusement, en exprimer le suc et lui en frotter le corps. » Comme il se faisait tard et qu'elles devaient aller à la rencontre du diable, les sorcières, là-dessus, s'enfuirent comme le vent. L'aveugle descendit de son arbre, prit des cendres et s'en frotta les yeux. La vue lui revint, et, plus heureux que s'il avait découvert l'Amérique, il se remplit les poches de ce beaume et s'enfuit. A peine fut-il hors de la forêt qu'un pauvre aveugle vint lui demander l'aumône. Il lui dit aussitôt : « Je ne puis rien vous donner parce que je suis pauvre aussi et peut-être plus que vous; mais je vous donnerai quelque chose qui vaut mieux pour vous que le pain, je vous donnerai la vue! » En effet, lui

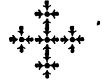
ayant frotté les yeux avec son remède, l'aveugle put voir. Stupéfait, l'aveugle l'embrassa, le conduisit chez lui, lui donna à manger et voulut le retenir; mais l'autre lui répondit : « Je ne puis rester. Il faut que j'aille sauver la vie à deux personnes. » Il partit et se rendit à la cour du roi de France. On ne voulut point le laisser passer d'abord; on croyait fort peu à sa parole; mais on finit par accéder à sa demande. Il entra dans la chambre et ayant accompli tout ce qu'avait dit la sorcière, il vit que la fille du roi était parfaitement guérie. Tous étaient heureux et voulaient le retenir à la cour. On lui disait : « Elle sera votre épouse, puisque vous lui avez sauvé la vie; personne ne la mérite plus que vous. » Il accepta l'offre, mais il dit : « Je ne puis me marier maintenant, il faut que j'aille sauver le fils du roi d'Espagne; je reviendrai. » Le roi lui donna le plus beau de ses chevaux et des domestiques fidèles et le laissa partir. Il alla se présenter à la cour du roi d'Espagne et dit au roi : « Majesté, j'ai un remède pour guérir votre fils. » Le roi qui avait consulté tous les médecins, qui tous donnaient son fils pour perdu, fut étonné et dit : « Voyons. » Alors notre voyageur s'enferma dans la chambre. Il pila le cresson, appliqua le remède; quand il eut fini de frotter, le malade fut guéri. Le roi d'Espagne, la reine, tous les courtisans, les

princesses, heureux du succès de la cure, le chargèrent de présents et de remercîments. Ils voulaient le retenir; mais il leur dit qu'il lui fallait arriver en France pour son mariage. A peine de retour à cette cour où on l'avait attendu comme on attend le Seigneur, ce pompeux mariage fut célébré. Un jour, pendant qu'il allait monter en carosse, il vit s'approcher un malheureux lépreux, enveloppé de haillons et demandant l'aumône. En lui mettant quelque argent dans la main il le regarda bien parce qu'il crut le reconnaître pour son frère. Enfin il lui dit : « Tu ne me reconnais pas? » Le pauvre le regarda aussi et lui répondit : « Comment as-tu fait pour devenir si riche? » Alors le frère riche conta ses aventures à celui qui était malheureux et qui se disait : « Je ferai peut-être bien d'aller aussi un peu sur cet arbre; qui sait quelle fortune m'y attend! » C'était par une belle soirée; leste comme un chat il courut au pied de l'arbre miraculeux. Doucement, lentement il grimpa sur la branche et s'assit à la même place où s'était assis son frère. Minuit sonna, toutes les sorcières arrivèrent. Elles coupèrent plusieurs arbres et en firent de beaux fagots; puis elles y mirent feu et dansèrent autour de cet immense fallot. Elles s'assirent ensuite et l'une d'elles commença : « Sais-tu que l'on a guéri le fils du roi d'Espa-

gne? » Et l'autre : « Oui, la fille de France aussi! — Vraiment? — Il faut que quelqu'un nous ait épiées. — Maintenant donc, avant de nous mettre à parler, visitons partout ici; s'il y a quelqu'un, nous allons l'arranger. » Alors toutes les sorcières se mirent à chercher dans les recoins, à visiter les arbres avec soin et enfin elles virent là-haut, perché et cherchant à se faire petit autant que possible le malheureux lépreux. « Ah, te voilà beau merle! descends afin que nous arrangions nos comptes. » Il ne voulait point, mais elles le saisirent par les jambes et elles le tirèrent en bas pour le jeter dans le feu. Le malheureux pendant son supplice se disait : « Il est vraiment vrai que qui fait bien a bien et qui fait mal a mal. »

Conté par Guglielmo de Paoli, de Varese-Ligure.

Comparer : 12.





58.

LA MARATRE

IL y avait une fois un aubergiste veuf qui avait une fille admirablement belle. Cet homme se remaria avec une femme dont la beauté était loin d'égaler celle de sa belle-fille ; aussi la belle-mère l'envia d'abord et devint jalouse ensuite. Elle ne cessait d'importuner le pauvre homme qui finit par consentir à se séparer de sa fille, bien que ce sacrifice lui coutât beaucoup. Alors, il dit un jour à sa fille : « Viens, nous allons faire ne promenade. » Ils partirent et traversèrent es forêts et des rivières. Arrivés sur le sommet 'une colline, il dit à sa fille de l'attendre quel-es instants pour lui donner le temps d'aller ercher, non loin de là, des fleurs pour elle. jeune fille attendit une heure, puis deux, jusqu'au soir vainement, le père ne reve- pas. Elle se sentit abandonnée et elle se

mit à pleurer. Enfin elle entendit des pas, elle se dirigea vers le bruit et tomba au milieu d'une troupe de voleurs qui, étonnés de sa splendide beauté, ne lui firent aucun mal et décidèrent de la prendre avec eux, comme une sœur, pour tenir la maison. Elle vécut assez longtemps dans cette condition. Un jour qu'elle préparait le repas pour les voleurs, elle vit venir de son côté, une vieille qu'elle fit entrer dans sa demeure et à laquelle elle donna tout ce qui pouvait lui faire plaisir, l'invitant à venir chez elle quand elle voudrait. La vieille, qui était une sorcière, lui demanda la permission de venir tous les jours peigner ses beaux cheveux. Elle y consentit pour lui faire plaisir et le lendemain la vieille, pendant qu'elle la peignait, lui planta une épingle dans la tête et s'en alla. Lorsque les voleurs arrivèrent ils la trouvèrent changée en statue ; ils eurent beau l'appeler, la secouer, rien n'y fit. Ils décidèrent alors de la garder comme l'on garde une statue et ils la placèrent à un endroit où tous pouvaient la voir en passant. Le fils du roi vint chasser un jour dans cette forêt avec une nombreuse suite. Pendant la chasse il vit de loin un certain nombre de ses compagnons arrêtés. Il s'approcha et vit cette belle fille inanimée. Il la fit aussitôt transporter dans son palais et enfermer dans sa chambre. Il défendit qu'on pénétrât

dans la pièce; mais cette défense même excita la curiosité de tous les courtisans et de sa sœur. Celle-ci parvint à entrer dans la chambre de son frère et, voyant cette magnifique personne inanimée et ses beaux cheveux, eut la fantaisie de les peigner. En le faisant elle sentit la tête de l'épingle, la retira et la belle fille retourna à la vie. Lorsque le fils du roi arriva il lui fut facile de s'apercevoir que quelque chose était arrivé. Sa sœur vint à lui et lui dit de venir voir ce qu'il y avait dans sa chambre. Ayant ouvert la porte et voyant la jeune fille revenue à la vie il s'élança pour la prier de l'accepter pour époux. Le mariage se fit, mais ils n'eurent à passer ensemble que peu de jours heureux, car la guerre ayant été déclarée, le fils du roi fut contraint d'y aller et de laisser sa femme aux soins de ses parents. Vers la fin de l'année elle eut deux jumeaux, un beau garçon et une belle fille. On envoya aussitôt un domestique fidèle porter une lettre au mari. Le domestique après avoir chevauché longtemps vint par hasard demander l'hospitalité dans l'auberge du père. La belle-mère, qui était au courant des aventures de sa belle-fille, parvint, pendant que le domestique dormait, à s'emparer de la lettre et à la remplacer par une autre dans laquelle on disait au fils du roi que sa femme était accouchée d'un chien et d'une

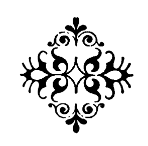
chienne. Le domestique, sans penser à mal, se mit en route le matin venu et arriva auprès du fils du roi qui fut frappé de l'étrange nouvelle; mais qui répondit, ensuite, qu'on lui gardât quand même les deux enfants, qu'ils fussent chiens ou matous. Le domestique en retournant vint encore demander un lit dans l'auberge. La belle-mère réussit encore, pendant la nuit, à s'emparer de la lettre et à la remplacer par une autre dans laquelle il était ordonné de se défaire de la mère et des enfants. A cet ordre étrange, les parents surpris hésitèrent longtemps à obéir; enfin, ils pensèrent qu'il le fallait, et un beau matin ils renvoyèrent la mère et les enfants. La jeune femme ne savait ou aller. Elle s'éloigna, un enfant sur chaque bras, en pleurant. Elle s'arrêta dans une forêt, alluma trois feux, un pour le Seigneur, un pour la Vierge et un pour saint Antoine, puis se mit à prier, comme elle n'avait jamais prié. Elle entendit une voix, dès que sa prière fut faite, qui lui dit : « Que demandes-tu ? » Elle répondit : « Je demande une maison et les moyens d'élever mes pauvres enfants. » Elle n'avait pas encore fini de parler que la maison s'élevait miraculeusement devant elle. Heureuse, elle remercia Dieu du miracle qui venait de s'accomplir et s'installa dans sa nouvelle demeure où elle vécut en paix, élevant ses enfants; mais

le souvenir de son mari et de la cruauté qu'il avait montrée à son égard, lui revenait parfois à la mémoire. Cependant la guerre était finie et le fils du roi était retourné chez lui. Quand il apprit ce qui était arrivé, il fit apporter la lettre qui contenait l'ordre fatal. Il comprit ce qui avait dû se passer, et furieux se mit à la recherche de sa femme et de ses enfants. Il marcha longtemps; il marcha par le vent, la pluie et le soleil, et arriva un soir près de la maisonnette que sa femme et ses enfants habitaient; il frappa à la porte et demanda l'hospitalité. Il fut bien reçu : elle l'avait reconnu tout de suite et elle lui avait servi ce qu'elle avait de meilleur; puis elle l'avait conduit dans une chambre où il s'endormit. Le matin, au lever du jour, le garçon entra dans la chambre et voyant que le bras de son père pendait hors du lit, le releva en disant : « Remets-toi dessus, petit bras de mon père ! » Le fils du roi réveillé crut ne pas avoir bien entendu et laissa tomber une jambe. La petite fille releva la jambe en disant : « Remets-toi dessus, petit pied de mon père ! » Le fils du roi, tout heureux, regarda bien les deux enfants et fit venir leur mère qu'il reconnut alors. Il l'embrassa, il la serra sur sa poitrine et lui raconta tout ce qui était arrivé; et, elle écoutait, des larmes dans les yeux. La belle-mère, reconnue pour être la cause de tout

le mal, fut punie, comme elle le méritait, et les autres quatre retournèrent à la cour où ils vécurent heureux et longtemps.

Conté par Émilia Capurro de Gênes.

Comparer : 5, 18, 42.





59.

LA BELLE ET LA BÊTE

Il y avait, une fois, un marchand ayant trois filles. Les deux premières étaient laides, la troisième, au contraire, était d'une surprenante beauté; elle s'appelait Délinda. Le négociant reçut un jour la nouvelle que toutes ses richesses étaient perdues et il jugea nécessaire de partir pour aller s'assurer si ce qu'on lui écrivait était vrai. Avant de se mettre en route, bien que malheureux, il dit à l'aînée de ses filles : « Dis-moi ce que tu veux que je t'apporte; si je trouve que je n'ai point tout perdu, je te contenterai. » Celle-ci, qui était ambitieuse, répondit : « Je voudrais une belle parure de diamants. » La seconde, interrogée, demanda une belle épingle pour retenir ses cheveux. La troisième ne demanda qu'une rose. « Ce n'est pas le moment de dépenser, » dit-elle, « d'ail-

belles oranges. » Le fils du roi se mit à rire du souhait et continua son chemin. Mais dès ce jour-là il commença à maigrir si bien que les parents finirent par s'inquièter et consulter les médecins qui ne purent rien faire d'utile. Enfin, un jour, le prince dit à son père quel souhait lui avait fait la vieille. Le roi lui donna un cheval et de l'argent et le laissa partir. Le long du chemin il ne cessait de demander à ceux qu'il rencontrait des nouvelles des trois belles oranges. Il marcha, marcha longtemps et un soir il aperçut une petite lumière lointaine. Il finit par arriver à un vieux portail tout couvert par des toiles d'araignée et il frappe. Une voix rauque et caverneuse demande : « Qui est là, qui vient frapper à ma porte qui depuis cent ans et plus ne s'est ouverte pour personne? » Le fils du roi répondit : « Ayez pitié d'un pauvre jeune homme qui n'a aucune mauvaise intention; ouvrez, ouvrez par pitié! » La porte s'ouvrit avec un bruit terrible et sur le seuil une vieille femme, avec les cheveux raidis, les yeux rouges, les dents et les ongles longs, apparut qui, avec une voix éraillée, lui dit : « Que veux-tu de moi? — Je demande si vous voudriez me donner des nouvelles des trois belles oranges? — Malheureux jeune homme, » dit la vieille, « où as-tu tombé; quiconque vient ici, mon mari, le Vent Boa le mange d'une seule bouchée! »

Mais le prince sans perdre courage, prit une bourse, la mit dans la main de la sorcière et lui dit : « Voici pour acheter ce qu'il faut pour donner à votre mari tout ce qu'il désire manger; lorsqu'il sera bien repu, appelez-moi. » La vieille conduisit le jeune homme dans un souterrain et lui dit d'attendre. Vers minuit le palais se mit à trembler dans ses fondements; c'était le sorcier qui entrait chez lui. En entrant le Vent Boa dit : « Je sens une odeur que je connais, de la chair de chrétien a été dans la maison [1] ! » Sa femme le conduisit devant ce qu'elle avait préparé; et, comme il était affamé, il se mit à manger gloutonnement. Il finit par s'arrêter; alors sa femme lui dit : « Tu n'as plus besoin de rien? — Non. — De rien vraiment? — Pourquoi dis-tu cela? — Il y a en bas un pauvre jeune homme qui veut te demander des nouvelles des trois oranges. — Pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt, je l'aurais mangé! Enfin, c'est bien, qu'il monte! » La vieille alla chercher le jeune homme à qui le Vent Boa dit : « Va chez mon compère le Vent Bardin qui saura, peut-être, t'en dire quelque chose. » La sorcière conduisit alors le jeune homme dans son souterrain. Elle lui souhaita le bonsoir et elle lui dit : « Vous

1. *Oudou me ne ven, oudou me ne sa;*
Carne de crestian l'e stætou in ca.

mais il se souvient des balais et il en donna un à chacune. Celles-ci le laissèrent passer. Il arriva au sommet et il vit les trois belles oranges avec un livre et une baguette à côté. Heureux, il fit ce qu'il put pour y atteindre et s'en empara; alors il entendit une voix, belle et douce, lui dire : « Bien d'autres ont déjà tenté ce que tu viens de faire et sont morts. Quand tu voudras te transformer en quelque chose, ouvre ce livre avec cette baguette et commande. Quand tu voudras faire disparaitre ces choses ou redevenir ce que tu étais, ferme le livre et abaisse la baguette! » Le fils du roi, heureux et reconnaissant, fit trois grand saluts pour remercier cette belle voix et puis s'en alla emportant avec lui les trois belles oranges, le livre et la baguette. Mais il avait à passer à travers les sorcières qui occupaient le premier escalier; il leur abandonna les balais qui lui restaient. Il calma les chats et les chiens en leur jetant ce qu'il avait encore de pain et de viande. Arrivé sous le portique du château, il monta à cheval et il partit aussi vite qu'il put. Il s'aperçut bientôt qu'il était poursuivi par une sorcière en fureur. Comme il craignait d'être attrapé il ouvrit le livre et commanda d'être changé en une église. La sorcière arriva, chercha le prince et ne le trouva pas; elle s'en retourna désappointée. Le prince ferma le livre et redevint ce

qu'il était; la sorcière le vit et le poursuivit encore. Le prince alors se transforma en un beau palais, la sorcière entra au palais, chercha le prince et ne le retrouva pas. Elle repartit et commença à croire qu'elle avait la berlue quand, s'étant retournée de nouveau, elle revit le prince au loin devant elle. Plus furieuse que jamais, elle se remit encore à la poursuite, mais le prince commanda qu'une immense rivière se formât entre eux et la sorcière ne put passer. Le prince poursuivit sa route; puis tranquille et heureux, il s'assit pour se reposer au milieu d'une belle prairie toute couverte de fleurs. Il se met à admirer les trois belles oranges et se dit : « Voyons ce qu'il y a dedans. » Il en ouvrit une : il en vit sortir une belle jeune fille aux cheveux d'or et aux yeux célestes, plus belle que tout ce qu'il avait vu jusque là. Il ouvrit la seconde et une seconde jeune fille plus belle encore que la première et vêtue comme une reine se trouva devant lui. Il ouvrit la troisième : cette fois il vit sortir une belle fille qui paraissait être un ange des plus beaux, avec les cheveux noirs, la peau blanche, les yeux qui brillaient comme deux étoiles. Alors il ouvrit le livre et il dit : « Je commande que les deux premières disparaissent et que la troisième devienne ma femme. » Et celles-là disparurent et celle-ci devint sa femme, qui se mit aussitôt à

cueillir des fleurs pour lui en faire un bouquet si gracieux qu'il n'en avait jamais vu de pareil. Puis, il la plaça sur son cheval et tous les deux s'en furent à la maison, chez les parents du prince qui les attendaient avec impatience et anxiété. Il leur raconta toutes ses aventures, puis il ordonna de grandes fêtes pour festoyer leur heureux retour.

Conté par Attilio Vicenti de Gênes.

Comparer : 50, 51, 61.





61.

LES TROIS ORANGES

Variante III.

Une fois le fils du roi jouant à la balle la fit tomber sur le pot d'une vieille qui vendait du lait et le mit en pièces. Cette vieille, devenue furieuse, lui dit : « Puisses-tu tomber en consomption jusqu'à ce que tu trouves les trois oranges qui sautent, dansent et parlent! » Le fils du roi continua à jouer sans faire aucune attention aux paroles de la vieille; mais trois ou quatre semaines après il était devenu si pâle et si maigre qu'il ressemblait à un de ces Christs en cire. Le roi et la reine étaient dans l'anxiété et ne savaient que dire. Enfin, un jour son père l'appela et lui demanda ce qui le faisait devenir si maigre; qu'il fallait, s'il se sentait malade, le dire pour savoir si on devait appeler les médecins pour le soigner et le gué-

rir. Le fils lui répondit qu'il ne se sentait point malade; mais qu'il pouvait attribuer sa situation au souhait de la vieille. Le père fit appeler les médecins qui ne comprirent rien à ce qu'il avait et à eux tous ne surent rien trouver d'utile. En attendant le fils du roi n'était plus que de la peau sur des os. A la fin, un jour, il se décida à se mettre à la recherche des trois oranges; il se fournit d'argent, d'un bon cheval et il partit après avoir pris congé de ses parents disant que de toutes manières il voulait aller chercher les trois oranges. Il marcha et marcha, suivant la première route venue; enfin, il arriva dans un pays où on ne rencontrait, de temps en temps, que quelque vieille femme. Il s'approcha d'une petite vieille qui vendait des noisettes rôties et lui demanda si elle savait où se trouvent les trois oranges qui sautent, dansent et parlent d'elles-mêmes. La vieille lui répondit : « Allez plus loin, vous trouverez une vieille qui vend des noix; demandez-le lui et elle saura vous le dire. » Le fils du roi se mit de nouveau en route jusqu'à ce qu'il trouvât une autre vieille qui vendait des noix. Il lui dit qu'il avait trouvé une vieille vendant des noisettes rôties qui l'avait envoyé chez elle pour savoir où il pourrait trouver les trois oranges qui sautent, dansent et parlent d'elles-mêmes. « Malheureux, » lui répondit cette vieille, « ne sais-tu point

qu'elles se trouvent sous le coussin du sorcier et qu'il faut marcher encore trois jours et trois nuits et se pourvoir d'une quantité de mil et d'alpiste parce que, avant d'entrer dans le jardin du sorcier, on rencontre un grand nombre d'oiseaux qui viennent becqueter la face de ceux qui oublient de s'en pourvoir? Qu'il faut aussi se pourvoir d'os et de viande pour les chiens, et de poissons pour les innombrables chats qui s'y trouvent pour vous dévorer, et, alors, ils vous laisseront passer? Qu'il est nécessaire aussi de faire provision de suif pour arrêter le portail du jardin qui est toujours en mouvement, et qu'il faut, ensuite, entrer sur la pointe du pied pour ne pas être entendu du sorcier qui dort les yeux ouverts et veille les yeux fermés? » Le fils du roi remercia la vieille, lui donna une pièce d'or et fit toutes les provisions nécessaires; puis, il se dirigea vers le château du sorcier. A peine arrivé, il vit venir vers lui une troupe d'oiseaux qui se préparaient à lui becqueter la figure; mais il leur jeta le mil et l'alpiste, et les oiseaux se mettent à picorer. Il s'avança et une troupe de chiens furieux se jetant sur lui, il leur abandonna les os; les chiens se turent et il put entrer plus avant. Après, les chats l'empêchèrent de passer, il s'en débarrassa en leur jetant les poissons. Il fit une vingtaine de pas et il trouva le portail

qui était en mouvement, il l'oignit avec le suif, le portail s'arrêta et il put passer. Il entra alors dans le palais, sur la pointe des pieds, et il s'aperçut que le sorcier dormait puisqu'il avait les yeux ouverts; il arriva auprès du lit et il s'empara des trois oranges qui étaient sous le coussin; il s'enfuit du palais, monta à cheval et disparut. Quand il fut à mi-chemin, il eut tellement soif qu'il ne sut point résister à l'envie de boire. Il descendit de cheval et chercha de tous côtés un puits, il n'en trouva pas même la trace. Il remonta à cheval; mais la soif fut plus forte, il chercha encore; enfin, il se dit qu'il pouvait calmer cette soif ardente, au moins momentanément, en ouvrant une des oranges. En effet, il en saisit une et l'ouvrit : Une belle demoiselle en sortit et lui dit : « Y a-t-il de quoi boire. Y a-t-il de quoi manger? » Le fils du roi lui répondit non, et la belle demoiselle disparut, le laissant seul. Imaginez-vous s'il fut légèrement surpris. Il poursuivit sa route sans avoir pu étancher sa soif, pensant à l'aventure. Il se décida, ensuite, à ouvrir la seconde orange, car il ne voyait nulle part l'eau qu'il cherchait. Il ouvrit la seconde orange, pensant qu'il n'y aurait pas une seconde demoiselle, et voilà qu'une deuxième demoiselle, plus belle que la première, fut devant lui. Elle lui demanda également à boire et à manger et disparaît parce

que le fils du roi lui répondit : « Non, je n'ai rien. » Il était tout chose, sans avoir bu, il n'avait plus qu'une orange. Après avoir réfléchi il se décida, alors, à éperonner son cheval pour arriver chez lui le plus tôt possible. Retenu seulement par la crainte de perdre sa dernière orange, il n'ouvrit pas celle-ci et finit par arriver aux portes de la ville où, entouré par quelques arbres et des arbustes, se trouvait un puits. Il descendit de cheval et but; puis, se disant que rien ne l'arrêtait d'ouvrir la troisième orange et que, si une troisième demoiselle en sortait, il pourrait la satisfaire, il l'ouvrit. En effet, à peine l'eut-il ouverte, qu'il en vit sortir une autre demoiselle, plus belle encore, qui lui fit la même demande. « Voici de quoi boire, » dit-il; et comme, cette fois, la demoiselle ne disparut point, il ajouta : « Si tu veux m'attendre ici quelques instants, je vais quérir un carrosse pour te conduire à la cour où tu auras tout ce que tu veux. » La demoiselle de l'orange lui répondit qu'elle l'attendrait, puis elle monta sur un arbre voisin. A peine fut-il parti qu'une vieille et laide sorcière vint prendre de l'eau et, en se baissant vers l'eau, y aperçut la belle figure de la demoiselle, et crut voir son image. Cette vieille était toute contente et croyait déjà être devenue jeune et belle; mais en levant la tête elle vit la belle demoiselle dans l'arbre et

s'aperçut de son erreur. Alors furieuse elle se jeta sur la belle demoiselle, la saisit aux cheveux, et lui planta une épingle dans la tête et la transforma en colombe. Le fils du roi retourna pour prendre celle qu'il avait laissée et trouva cette vieille et laide femme. Il lui demanda où était la belle demoiselle de l'orange et la vieille lui dit : « C'est moi. » Le fils du roi, croyant à quelque transfiguration la fit monter en carosse et la conduisit chez lui. Tous ses parents furent étonnés de voir, au lieu d'une belle fille, une vieille qui faisait peur. Ils l'interrogèrent et il raconta que l'ayant laissée belle il l'avait retrouvée laide. Nonobstant cela, ils ne manquèrent point de faire fête à cette vieille, croyant que c'était celle qui devait guérir leur fils et ils invitèrent tous leurs parents et leurs amis à un grand repas. Tandis que les domestiques apportaient les plats sur la table, la colombe qui était sur une fenêtre près de laquelle ils passaient, y lançait des grains de sable et disait : « *Parole de roi ne peut mentir. Coupez la tête à qui ne veut obéir*[1]. » Alors les domestiques vinrent dire au roi qu'il était impossible de servir parce que une colombe remplissait leurs plats de sable et disait : « Parole de roi ne peut mentir. Coupe

1. *Parola d'u re a nu peu menti,*
Taggia a testa à chi nu veu ubbidi.

la tête à qui ne veut obéir! » Alors le roi donna l'ordre de prendre la colombe, sans lui faire du mal, et de la lui apporter. La vieille sorcière se mit à pleurer disant qu'elle avait peur des oiseaux et que, plutôt que de voir la colombe, elle s'en irait. Le roi lui dit alors que les colombes ne sont point des bêtes faisant du mal, qu'elles sont timides et paisibles. Pendant qu'il parlait, la colombe fut apportée, blessée à la jambe. Tous se mirent à regarder cette colombe d'une beauté admirable. Pendant qu'ils l'admiraient et la caressaient, la vieille faisait semblant d'avoir des convulsions; mais voilà que le roi, en passant la main sur la tête de la colombe sentit l'épingle et l'arracha. Immédiatement la colombe redevint la belle demoiselle qu'elle était auparavant. Le fils du roi, tout heureux de ce qui arrivait, dit à tous : « Voilà celle que j'ai laissée près du puits; cette vieille-là je ne l'ai jamais vue ni connue. » Alors le roi ordonna de brûler la vieille et de marier la belle demoiselle de l'orange avec son fils. Pendant que la vieille brûlait, tous les invités, le fils du roi et la belle demoiselle, le roi et la reine faisaient un bon repas de poulets bien rôtis et de rage et de venin on m'a jeté la marmite.

Conté par Mme Catarina Grande.

Comparer 50, 51, 60.



62.

LES SEPT FRÈRES

Il y avait une fois une femme qui avait sept fils gros et grands comme une ville (*sic*). Cette femme était fière et heureuse d'en parler à tout le monde et surtout de les voir autour de la table lui faire une couronne de reine. Il arriva que cette femme devint enceinte ; les enfants désiraient qu'elle eût un garçon, qui aurait été leur compagnon, et ils lui disaient toujours en sortant : « Si c'est un fils, mets le fuseau à la fenêtre ; si c'est une fille, mets la quenouille. » Ce fut une fille, et les sept frères voyant la quenouille à la fenêtre s'en retournèrent sans même entrer à la maison, et s'en furent courir le monde. La femme vexée d'avoir ainsi perdu les enfants qui faisaient son orgueil, prit sa fille en grippe ; et, malgré que cette fille grandit en sa-

gesse et en beauté, elle ne pouvait se tenir de lui reprocher de les avoir perdus. La fille, devenue grande, finit par se lasser de cette vie malheureuse et abandonna sa mère pour se mettre à la recherche de ses frères. Elle marcha longtemps demandant à tout le monde si on savait ce qu'étaient devenus ses frères, se disant d'ailleurs que, s'ils étaient réellement aussi gros et grands que le disait sa mère, elle finirait par les découvrir entre mille. Après avoir ainsi cherché longtemps, elle rencontra sur un petit pont une femme qui se berçait dans une coquille de noisette. Elle s'approcha d'elle et lui dit : « Voisine, belle voisine, ne sauriez-vous me dire ce que sont devenus mes frères qui sont grands et gros comme une ville ? » Elle lui répondit : « Enlève mes épingles à cheveux et relève mes petites paupières que je voie qui tu es. » La fille fit ce qui lui était demandé et la voisine la regarda bien, de la tête aux pieds, puis, lui dit : « De tes frères, je ne puis rien te dire ; mais adresse-toi à mon compère le Soleil, lui, qui va partout, saura bien te dire quelque chose. D'ailleurs, voilà un sac de noisettes elles te serviront sous peu. » La jeune fille la remercia vivement et se dirigea vers le palais du Soleil qui était resplendissant d'or et de pierres précieuses. Une belle jeune fille habillée de blanc vint lui ouvrir et lui dit : « Belle fille, où

sœur, l'emmena chez ses frères. Ceux-ci furent heureux d'avoir une ménagère et il la chargèrent des affaires de la maison, lui recommandant surtout de ne pas laisser éteindre le feu pour ne pas avoir besoin de la voisine. Elle fut fort attentive et le feu était conservé; mais un jour, en entrant dans sa cuisine, elle trouva le feu éteint. Elle ne voulut point le dire à ses frères et elle s'en fut chez la voisine qui lui donna très gracieusement ce qui fallait pour rallumer son feu éteint, à la condition que, tous les matins, elle viendrait lui donner son petit doigt à sucer à travers du trou de la serrure. Au bout de quelque temps les frères s'aperçurent que leur sœur dépérissait et devenait maigre, pâle et maladive; ils l'interrogèrent et apprirent ce qui était arrivé. Aussi ils montèrent chez la voisine et lui dirent : « Ou vous rendrez à notre sœur tout le sang que vous lui avez enlevé, ou nous vous rouons de coups. » La sorcière prise de peur consentit et chaque matin la jeune fille allait mettre son petit doigt dans le trou de la serrure et la sorcière lui rendait, petit à petit, le sang qu'elle lui avait enlevé. Bientôt la jeune fille revint à la santé et ses joues redevinrent roses comme auparavant. Alors les frères, pour éviter le péril, changèrent de demeure et vinrent habiter en face du palais royal. Le fils du roi, voyant chaque jour cette

belle jeune fille, finit par s'éprendre d'elle et par demander la permission de l'épouser. La mère qui ne voulait pas que son fils épousât une fille de basse condition, fit tout ce qui est possible de faire pour l'en empêcher; mais il fit tant et tant qu'il réussit à l'obtenir. Le mariage se fit; mais le prince fut bientôt obligé d'aller à la guerre. La belle-mère, méchante et orgueilleuse, profita de son absence pour se venger. Elle fit prendre un grand baquet de lait et elle y fit mettre les sept frères qui furent changés en sept cochons; puis elle fit prendre la jeune femme qui allait accoucher et la fit jeter dans la mer où elle fut avalée par un espadon. De retour de la guerre le roi demanda immédiatement des nouvelles de sa femme et sa mère lui dit : « Ta femme est morte et ses frères m'ont plantée là pour aller on ne sait où. » Le roi, malheureux et triste, ne savait que faire et penser, spécialement quand elle lui disait : « Pourquoi gardons-nous ici ces porcs; tuons-les ils ne nous donnerons pas tant d'ennui. » Mais le roi ne se décidait point parceque les porcs se montraient heureux d'être près de lui et bondissaient autour. En attendant dans les environs les personnes entendaient ces lamentations : « Sœur, belle sœur, l'eau s'échauffe et les couteaux s'apprêtent à être plongés dans notre cœur ! » Et une voix répondait : « Frères, beaux

frères, faites des gentillesses au roi qui ne vous fera point tuer! » La chose ayant été rapportée au roi, il voulut s'assurer du fait. En effet, à peine fut-il aux écoutes qu'il entendit: « Sœur, belle sœur, l'eau s'échauffe et les couteaux s'apprêtent à être plongés dans notre cœur! » Et la voix habituelle répondit: « Frères, beaux frères, il m'est né un petit enfant, je ne sais comment le mettre dans des langes; je suis dans l'estomac de l'espadon! » Le roi, alors, furieux et sachant de quoi sa mère était capable, alla vers elle et lui dit: « Ou vous me rendrez ma femme, mon fils et les sept frères, ou je vous tue! » Quoique de bien mauvais gré, elle fit aussitôt prendre les sept cochons et les fit redevenir hommes; puis elle se fit apporter l'espadon, le fit ouvrir et l'on trouva dans son estomac la femme du roi et le petit enfant qui allaient mourir suffoqués. Alors le roi fit prendre sa mère, la fit conduire sur la grande place après l'avoir fait revêtir d'une chemise de goudron, et la fit brûler.

Conté par Gemma Giannetti.

Comparer : 19, 37, 51. — Sébillot, I, 26; II, p. 151. — Webster, p. 187. — Grimm, 9. — Basile, IV, 8. — Comparetti, 47. — Visentini, 16. — Hahn, 96.





63.

MOUSTACHES DE CUIVRE

DIT SANS-PEUR

Il régnait une fois un roi qui avait une fille si belle qu'un sorcier s'en éprit. Par une nuit bien noire, ce dernier pénétra dans le palais, par une fenêtre, s'empara de la fille du roi et s'enfuit. Le lendemain matin le roi, ne voyant pas sa fille venir, comme d'habitude, lui souhaiter le bonjour, la fit appeler par une suivante. La domestique vint frapper à la porte de la chambre de la fille du roi ; puis, n'entendant personne lui répondre, elle appela d'autres domestiques qui jetèrent la porte à terre. La chambre fut trouvée vide et aussitôt le roi averti fit partir des soldats à la recherche de sa fille. Les soldats cherchèrent partout dans la cité et dans la campagne, et ne purent la trouver. Le roi fit publier que celui qui entreprendrait de lui ramener sa fille, la recevrait en mariage s'il réus-

sissait et aurait la tête tranchée en cas d'insuccès. Cependant personne ne se hasardait à tenter cette entreprise et les jours se passaient sans que la colère du roi fût apaisée. A la fin, un soldat, nommé Moustaches de Cuivre, soldat courageux et depuis longtemps au service du roi, se présenta et dit au roi : « Majesté, si votre seigneurie me donne le pouvoir de faire ce que je veux, et de l'argent autant qu'il m'en faut, je lui promets de lui ramener sa fille. » En effet, le roi lui accorda ce qu'il voulut, mais lui dit : « Tu sais ce qui t'attend, si tu ne me ramènes pas ma fille je te fais couper la tête ! » Moustaches de Cuivre partit emmenant avec lui deux de ses camarades qui s'appelaient l'un, Cœur de fer; l'autre, Divise-os. Ils marchèrent, et marchèrent; avec la nuit ils se trouvèrent dans un bois où ils rencontrèrent une vieille à qui ils dirent : « Brave femme, ne saurais-tu nous indiquer l'endroit où nous pourrions rencontrer le sorcier? — Pauvres gens, » répondit la vieille! « Cependant, allez au fond de la forêt. Vous y trouverez un château où, dit-on, beaucoup sont allés et aucun n'est sorti, parce que le sorcier les a mangés ! » Ils se remirent en marche; mais la nuit était devenue si noire qu'ils ne purent se voir l'un l'autre et qu'ils perdirent leur chemin. Alors Moustaches de Cuivre monta sur un arbre pour voir s'il ne pourrait

pas découvrir un endroit habité : il aperçut une lumière, mais loin bien loin. Pour ne pas se tromper sur la direction à suivre, il jeta son chapeau du côté de la lumière, il descendit de l'arbre, retrouva le chapeau et avec ses compagnons, se dirigea vers la lumière lointaine. Ils marchèrent trois ou quatre heures, et enfin ils parvinrent à la porte d'un beau palais rempli de lumières. Ils frappèrent à la porte, ils appelèrent, personne ne répondit. Alors ils entrèrent dans le palais où ils trouvèrent une table bien servie, du feu dans la cheminée et des lits tout prêts à les recevoir, enfin tout ce qui leur fallait. Ne voyant personne, Moustaches de Cuivre, sans faire plus de compliments, s'assit à table et se mit à manger à quatre mâchoires. Ses compagnons, légèrement effrayés cependant, se mirent à en faire autant. Après avoir bien mangé et bien bu, ils se couchèrent et s'endormirent. Le lendemain matin nos trois compagnons sautèrent du lit et visitèrent la maison. Le vin dans la cave ne manquait pas, la chasse pouvait leur fournir le reste. En effet, Moustaches de Cuivre et Cœur de fer sortirent et se mirent en chasse, Divise-os resta à la maison. Il alluma le feu. En ce moment, une vieille femme se présenta et lui demanda l'aumône. Pendant qu'il se retournait pour prendre un morceau de pain, la vieille tira une baguette de fer de dessous son

tablier et se mit à le battre si fort qu'elle le laissa à moitié mort et s'enfuit. Lorsque les deux autres compagnons arrivèrent et le trouvèrent au lit, Divise-os, qui n'osait point avouer qu'il avait été roué de coups par une vieille femme, leur dit que l'air du château ne lui convenait pas et qu'il ne voulait pas rester seul. Cœur de fer lui répondit alors que le lendemain il resterait à sa place, pendant que lui, Divise-os, irait à la chasse avec Moustaches de Cuivre! Cœur de fer resta donc et la vieille vint lui demander la charité, puis le battre comme elle avait battu son sompagnon. Il comprit pourquoi l'air du château déplaisait à Divise-os et se dit : « Demain, Moustaches de Cuivre restera et nous verrons comment, lui, qui fait le bravache, se tirera d'affaire. — Tiens, à toi aussi l'air du château est défavorable, » dirent les chasseurs en arrivant! « Demain je resterai, » dit Moustaches de Cuivre, « pour garder le château. » Le lendemain ceux qui avaient attrapé les coups partirent et l'autre resta. En marchant les deux camarades se disaient : « En ce moment Moustaches de Cuivre reçoit sa part, nous verrons bien si l'air du château lui est défavorable également. » Vers dix heures la vieille vint demander l'aumône à Moustaches de Cuivre. « Comment veux-tu que je te donne quelque chose, » dit le soldat, « je

n'ai rien préparé. — Alors, » dit la vieille, « laisse-moi me chauffer. — Le feu n'est pas encore allumé, veux-tu m'aider à préparer le bois? » La vieille accepta et pendant qu'elle se baissait, Moustaches de Cuivre, d'un coup de hache, lui coupa les dix doigts. La vieille se mit à hurler et s'enfuit, l'autre courut derrière; mais la vieille arrivée dans le jardin, releva une meule de moulin et disparut. Moustaches de Cuivre, heureux de connaître la cachette de la vieille, retourna au château et attendit ses camarades. Ces derniers arrivèrent et furent surpris de l'entendre chanter. Ils lui demandèrent comment il se portait. « La vieille est venue, » leur répondit Moustaches de Cuivre, « et je lui ai coupé les doigts; demain vous viendrez avec moi, nous irons lui rendre sa visite chez elle, vous avez été des poltrons? » En effet, le lendemain, ils se munirent d'armes et allèrent soulever la pierre de moulin. Ils virent un puits profond plus qu'on ne peut dire. Ils prirent une longue corde et jouèrent à la mourre qui devait descendre le premier. Divise-os fut désigné. On lui lia la corde autour des reins et on lui donna une cloche; « de cette façon, » lui dit-on, « quand tu ne pourras plus descendre, tu sonneras et nous te remonterons. » Ils commencèrent à le descendre; au bout d'un instant on entendit la cloche et Divise-os fut remonté. « Eh

bien, » dit-il, « si vous voyiez comme il est profond vous n'auriez pas le courage de descendre! — Tu es un peureux », lui dit Cœur de fer, « je vais descendre, moi ! » On le descendit, mais bientôt la cloche sonna et il fut remonté. « C'est mon tour maintenant, » dit Moustaches de Cuivre, « vous êtes sans courage. Au moins tenez bien la corde. » Il descendit, descendit toujours; enfin il finit par voir une lueur : « Parbleu, » dit-il, « ceci est un puits de genre nouveau, un puits sans fond ! » Ses pieds touchèrent à terre, il regarda autour de lui : il se trouva dans un jardin au fond duquel il y avait une maison. A la fenêtre de cette maison il aperçut la fille du roi qui brodait. « Nous y voilà, » se dit-il, « mais voyons d'abord si le sorcier est à la maison ou non. » Cependant comme la fille du roi lui faisait signe, il s'avança et entra dans la maison : Alors la fille du roi l'embrassa et lui demanda comment son père se portait, car depuis longtemps elle ne l'avait plus vu et comment il se faisait qu'il était venu la trouver. Alors Moustaches de Cuivre lui raconta tout et lui dit qu'il était venu pour la sauver et l'emmener avec lui. « Ah, malheureux ! ne sais-tu pas que le sorcier te mange s'il te voit, et que il sent à l'odeur si tu es dans la maison? Fuis et laisse-moi seule ; voici, je te donne ce mouchoir brodé en souvenir. — Il ne sera jamais dit », répondit

Moustaches de Cuivre, « que je sois venu ici et que j'aie laissé la fille du roi dans les mains du sorcier. Je me battrai en bon soldat au risque d'y laisser la vie. — Oui, mais tu ne sais pas qu'il se bat de toutes les manières et que tu seras tué sûrement! — Peu importe, dis-moi avec quelle arme il se bat moins bien. — Le sabre. — Cela suffit, laisse-moi faire; pour l'instant cache-moi quelque part. — Cache-toi dans ce chaudron mais tu verras, il te découvrira. » En effet, vers midi le sorcier arriva. A peine fut-il entré qu'il se mit à aspirer et à dire après : « Fumet, fumet, odeur de chrétien. Il y a de l'odeur, odeur que je connais, chair de chrétien il y a dans ma maison [1]! » Puis à la fille du roi : « Tu as caché quelqu'un? — Je n'ai caché personne, » répondit-elle. Mais le sorcier, malgré cela, se mit à chercher partout et trouva le soldat, et lui dit tout furieux : « Qu'es-tu venu faire ici? demain tu me serviras à faire un repas de plus. » La fille du roi, alors, se mit à genoux pour demander la grâce de Moustaches de Cuivre, disant que c'était un soldat de son père qui était venu lui porter des nouvelles de chez elle;

1. *« Fumme fumme,*
Oudou de christianume,
D'oudou gh'e ne, d'oudou ne sa,
Carne de christian gh'e in mœ ca ! »

des bottes de sept lieues; va vite si tu veux arriver à temps pour empêcher le mariage, tu n'as plus que deux jours. » Moustaches de Cuivre mit les bottes et se mit à courir, après l'avoir remerciée; il arriva à la cour après deux jours, tout déchiré et plein de poussière. Tout était préparé pour les épousailles. La fille du roi reconnut immédiatement Moustaches de Cuivre sous ses haillons et le conduisit devant son père auquel elle dit : « Voici celui qui m'a délivrée, les autres ne sont que des coquins et des traîtres; demande-leur la preuve de ce qu'ils disent : qu'ils montrent mon mouchoir brodé. » Moustaches de Cuivre tira le mouchoir de sa poche et le roi convaincu fit saisir les deux autres et les fit pendre immédiatement. Moustaches de Cuivre épousa la fille du roi et la fête du mariage fut si belle qu'elle dura trois jours. Le repas fut splendide avec des poulets bien préparés. Quant à moi j'étais sous la table où, de rage et de venin, on m'a tiré la marmite [1].

Conté par Mme Catarina Grande.

Comparer : 40.

1. « *E mi, che eu sutta a toua, da ragia e dau venin m'an tiou u pugnatin.* » Le texte donne la traduction littérale de ce final de conte très usité à Gênes.



64.

L'ARGENT FAIT TOUT

Il y avait une fois un prince renommé par ses grandes richesses. Un jour il lui vint le désir de faire construire un palais, en face de celui du roi, bien plus beau que celui du roi lui-même. Quand le palais fut construit, il fit placer sur la façade de devant cette inscription en français : « L'argent fait tout. » Le roi, sortant un jour de son palais et voyant cette inscription, eut la curiosité de faire connaissance avec son propriétaire et aussitôt le fit appeler. Lorsqu'il fut devant lui, le roi demanda : « Est-ce toi qui a fait construire ce beau palais et placer cette inscription : L'argent fait tout? — Oui Sire, » répondit l'autre; « si cette inscription et le palais ennuient votre majesté, je suis prêt à les faire défaire. — Je ne veux point

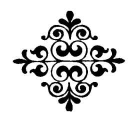
cela, mais je veux connaître l'intention qui t'a fait mettre cette inscription. Voudrais-tu dire que si tu veux me faire tuer, tu le peux à l'aide de ton argent? — Je vous fais mes excuses, Sire, mais je suis prêt à faire effacer l'inscription. — Je ne veux pas que tu l'enlèves, » dit le roi, « seulement comme tu dis que l'argent fait tout, je te donne trois jours; si tu réussis dans ces trois jours à parler à ma fille, tu l'auras en mariage; si tu ne réussis pas, je te fais couper la tête. » Le prince s'en fut chez lui tout bouleversé. Il perdit l'envie de manger et de boire et ne fit que penser aux moyens de se tirer d'affaire. Le second jour il commenca son testament; car il avait perdu toute espérance, le roi ayant fait enfermer sa fille dans un château et mettre une sentinelle à la porte. Ce prince avait encore à son service la vieille femme qui l'avait nourri. Elle le vit triste et malheureux et en voulut savoir la cause. Elle fit tant par ses prières que le prince lui dit sa situation. « Ce n'est que cela, » répondit-elle, « laissez-moi faire! » Elle courut immédiatement chez un fabricant et lui commanda une oie en argent, avec un bec s'ouvrant et se fermant et un vide assez grand pour contenir un homme. Lorsque elle eut déclaré qu'elle devait être terminée pour le lendemain le fabricant lui demanda si elle était folle; mais la vieille lui

montra une somme si forte qu'il en resta étourdi et promit tout ce qu'elle voulut. En effet, le soir la vieille eut l'oie, et le lendemain matin elle dit au prince d'y entrer avec son violon et d'en jouer tout le temps pendant qu'elle promènerait l'oie dans la ville avec un ruban. La curiosité générale fut excitée dès qu'elle parut avec l'oie et cela frappa la vue de la princesse qui fit demander à son père l'autorisation d'aller voir ce magnifique spectacle. Le roi répondit qu'elle la verrait le lendemain. Mais la princesse qui avait entendu dire que la femme s'en irait le lendemain avec son oie, obtint de son père que l'oie fut conduite dans sa chambre. C'était ce que désirait la vieille qui laissa l'oie et s'en fut. Restée seule avec l'oie d'argent, la princesse, ravie d'abord d'entendre une si belle musique, car le prince jouait admirablement du violon, fut ensuite effrayée de voir sortir un homme de l'intérieur de l'oie. Le prince la rassura bien vite et lui dit : « Vous serez témoin que j'ai pu vous parler. » Le lendemain le roi fit appeler le prince et lui dit : « Eh bien, ton argent t'a-t-il servi pour parler à ma fille? — Oui, votre Majesté, » lui répondit le prince. « Comment, tu as parlé à ma fille? C'est impossible! — Demandez-le lui, votre Majesté. » Le roi fit appeler sa fille qui raconta comment le prince était sorti de l'intérieur de

l'oie d'argent pour lui parler. Alors le roi prit sa couronne et la mit sur la tête du prince en lui disant : « Il est parfaitement vrai qu'avec de l'argent on peut tout faire! Sois content, car je te donne ma fille. »

Conté par Mme Catarina Grande.

Comparer : Sansovino, 8 : 8. — Visentini, 34.





INDEX





TABLE DES MATIÈRES

ROQUEBRUNE

1. Ce conte a été supprimé après l'impression.

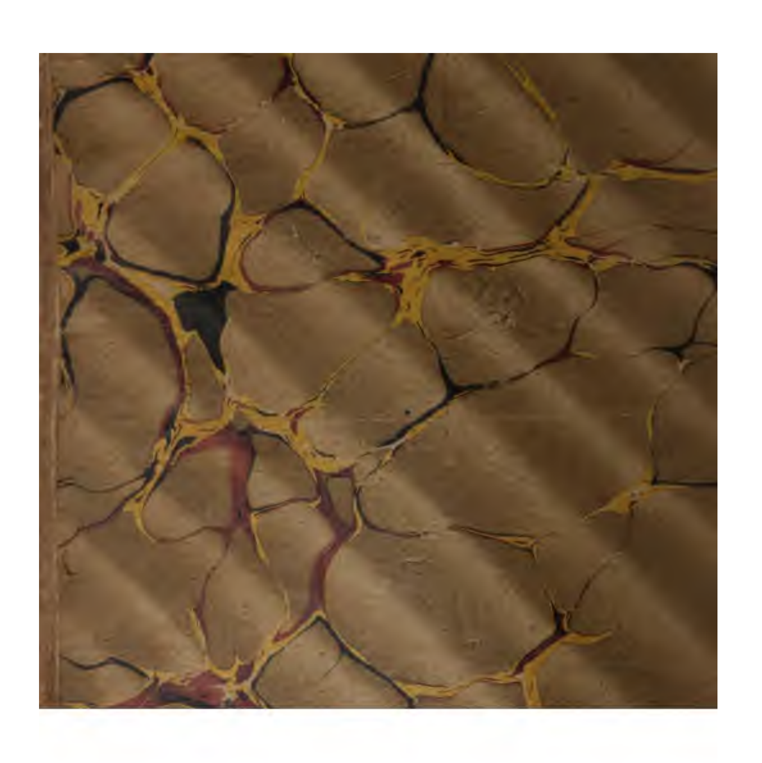
SOSPEL

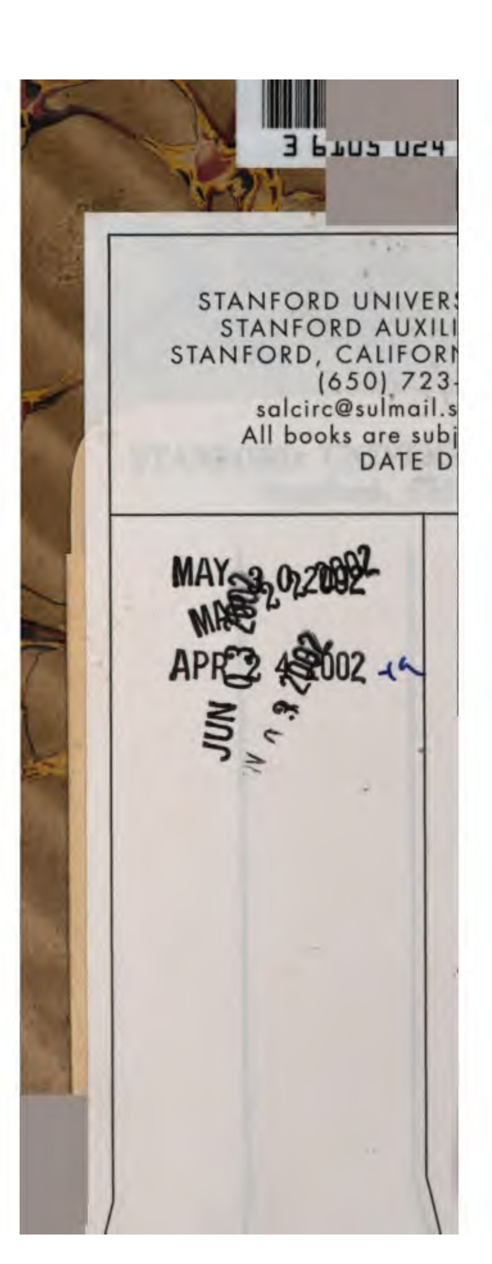
RIVIÈRE

VINTIMILLE A GÊNES

GÊNES






3 6105 024
STANFORD UNIVERS
STANFORD AUXILI
STANFORD, CALIFORN
(650) 723-
salcirc@sulmail.s
All books are subj
DATE D
MAY 3 0 2002
APR 2 4 2002

